

LES
Avantures
AVANTURES

DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

PAR M. LE SAGE.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

TOME PREMIER.

A BELFAST:

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLAUME MAGEE.

1798.



TABLE

DES MATIERES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.	<i>DE la naissance de Gil Blas & de son education,</i>	Page 1
CHAP. II.	<i>Des allarmes qu'il eut en allant à Pennasflor, de ce qu'il fit en arrivant dans cette Ville ; & avec quel homme il soupa,</i>	3
CHAP. III.	<i>De la tentation qu'eut le Muletier sur la route ; quelle en fut la suite, & comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla,</i>	10
CHAP. IV.	<i>Description du Souterrain, & quelles choses y vit Gil Blas,</i>	13
CHAP. V.	<i>De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble,</i>	15
CHAP. VI.	<i>De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, & quel en fut le succès,</i>	22
CHAP. VII.	<i>De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux,</i>	25
CHAP. VIII.	<i>Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait sur les Grands Chemins,</i>	26
CHAP. IX.	<i>De l'événement sérieux qui suivit cette aventure,</i>	29
CHAP. X.	<i>De quelle maniere les Voleurs en userent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en fut l'événement,</i>	31
CHAP. XI.	<i>Histoire de Donna Mencia de Mosquera</i>	36
CHAP. XII.	<i>De quelle maniere désagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus,</i>	43

TABLE

CHAP. XIII.	Par quel hazard Gil Blas sortoit enfin de prison, & où il alla,	46
CHAP. XIV.	De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos,	49
CHAP. XV.	De quelle façon s'habilla Gil Blas ; du nouveau présent qu'il reçut de la Dame ; et dans quel équipage il partit de Burgos,	53
CHAP. XVI.	Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité,	57
CHAP. XVII.	Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.	62

LIVRE SECOND.

CHAP. I.	Fabrice mene & fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante,	70
CHAP. II.	De quelle manière le Chanoine étant tombé malade fut traité, ce qu'il en arriva, & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas,	76
CHAP. III.	Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, & devient un célèbre Médecin,	81
CHAP. IV.	Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Aventures de la bague retrouvée,	86
CHAP. V.	Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine & le séjour de Valladolid,	95
CHAP. VI.	Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin,	101
CHAP. VII.	Histoire du Garçon Barbier,	104
CHAP. VIII.	De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trompoit des croutes de pain dans une fontaine, & de l'entretien qu'ils eurent avec lui,	123
CHAP. IX.	Dans quel état Diégo retrouva sa famille, & après quelles jouissances Gil Blas & lui se séparèrent,	129

DES MATIERES.

LIVRE TROISEME.

- CHAP. I. *DE l'arrivée de Gil Blas à Madrid, & du premier maître qu'il servit dans cette ville.* 135
- CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolande, & des choses curieuses que ce Voleur lui raconta,* 142
- CHAP. III. *Il sort de chez Don Bernard de Castil Blazo, & va servir un Petit-Maître,* 147
- CHAP. IV. *De quelle manière Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petits-Maîtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit, & du serment singulier qu'ils lui firent faire,* 156
- CHAP. V. *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne,* 161
- CHAP. VI. *De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiennes de la Troupe du Prince,* 168
- CHAP. VII. *Histoire de Don Pompéio de Castro,* 173
- CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition,* 179
- CHAP. IX. *Quelle personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva,* 184
- CHAP. X. *Qui n'est pas plus long que le précédent,* 187
- CHAP. XI. *Comment les Comédiens vivoient ensemble, & de quelle manière ils tratoient les Auteurs,* 191
- CHAP. XII. *Gil Blas se met dans le goût du Théâtre. Il s'abandonne aux délices de la vie Comique, & s'en dégoûte peu de tems après,* 195

LIVRE QUATRIEME.

- CHAP. I. *GIL Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des Comédiennes, quite le service d'Arsenis, & trouve une plus honnête maison,* 199
- CHAP. II. *Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent ensemble,* 204
- CHAP. III. *Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, & de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore,* 207

TABLE DES MATIERES.

CHAP. IV.	<i>Le Mariage de Vengeance, Nouvelle,</i>	212
CHAP. V.	<i>De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque,</i>	236
CHAP. VI.	<i>Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de Don Louis de Pacheco,</i>	244
CHAP. VII.	<i>Gil Blas change de condition, il passe au service de Don Gonzale de Pacheco,</i>	251
CHAP. VIII.	<i>De quel caractère étoit la Marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle,</i>	260
CHAP. IX.	<i>Par quel incident Gil Blas sortit de chez la Marquise de Chaves, & ce qu'il devint,</i>	264
CHAP. X.	<i>Histoire de Don Alphonse & de la belle Séraphine,</i>	268
CHAP. XI.	<i>Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, & comment Gil Blas s'aperçut qu'il étoit en pais de connoissance,</i>	281

LIVRE CINQUIEME.

CHAP. I.	<i>Histoire de Don Raphaël,</i>	286
CHAP. II.	<i>Du conseil que Don Raphaël & ses Auditeurs tinrent ensemble, & de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du Bois,</i>	343

LIVRE SIXIEME.

CHAP. I.	<i>DE ce que Gil Blas & ses Compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan. Du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle manière il fut exécuté,</i>	348
CHAP. II.	<i>De la résolution que Don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure,</i>	356
CHAP. III.	<i>& dernier. Après quel désagréable incident Don Alphonse se retrouva au comble de sa joie, & par quelle aventure Gil Blas se vit tout à-coup dans une heureuse situation,</i>	360

Fin de la Table des Matieres.

LES



LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la naissance de Gil Blas, & de son éducation.

BLAS de Santillane, mon Père après avoir long tems porté les armes pour le service de la Monarchie Espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite Bourgeoise qui n'étoit plus dans sa premiere jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent ensuite demeurer à Oviédo, où ma Mere se fit femme de chambre & mon Pere écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leur gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un Oncle Chanoine. Il se nommoit Gil Pérez ; il étoit frère aîné de ma Mère & mon parrain. Représentez vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon Oncle. Au reste, c'étoit un Ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère ;

chère ; & sa Prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui enfournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un Alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi, car en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée : & a force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son Bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la Langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais, hélas, le pauvre Gil Pérez ! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes, c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant : aussi j'ai oui dire qu'il n'avoit point obtenu son Benéficé par son érudition : il le devoit uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes Religieuses, dont il avoit été le discret commissionaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'Ordre de Prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un Maître : il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile Pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendois un peu les Auteurs Grecs, & assez bien les Poètes Latins. Je m'appliquai aussi à la Logique, qui m'aprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquefois à des Figures Hibernoises, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir disputer. Quels gestes, quelles grimaces, quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des possédés, que pour des Philosophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de savant. Mon Oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance est passé. Tu as déjà dix sept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser, je suis d'a-



vis de t'envoyer à l'Université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un Oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon Pere & ma Mere, qui ne m'épargnerent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier Dieu pour mon Oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très long tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, & sortis de la ville.

CHAPITRE II. *Des alarmes qu'il eut en allant à Pennasflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; & avec quel homme il soupa.*

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennasflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré Oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les

oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'aperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, de grace ayez pitié d'un pauvre soldat estropié : jetez, s'il vous plait, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en ferez récompense dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoît la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyoit le bout d'une escopete, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je ferai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, & m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des Fidèles effrayés je les y jettai l'un après l'autre, pour montrer au soldat, que j'en uisois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon Oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me representai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon Oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un Muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit du faire ; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûteroit moins ; & il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour reparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennasor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du Muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer ; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai

J'arrivai heureusement à Pennaf'or, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'Hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet Hôte, le plus grand babillard des Asturies, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'aprit qu'il se nommoit André Corcueto ; qu'il avoit servi long tems dans les Armées du Roi en qualité de Sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du Muletier. Ce qu'il approuva fort, non succintement ; car il me représenta là-dessus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de Voyageurs. Je croyois qu'il ne feroit point. Il finit pourtant, en disant que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête Maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le Maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les piés jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ; mais
quand

quand s'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & pour me le mieux persuader, il en attestoit l'Hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le Maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au Marchand, que je m'en rapportois à sa bonne-foi : qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prise. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon Oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'Hôte me mena chez un Muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce Muletier me dit qu'il partirait avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faisant se mit à me raconter l'histoire de ce Muletier. Il m'aprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son habil importum, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, & continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on les apprêtoit, je liai conversation avec l'Hôtesse, que je n'avois pas encore vue. Elle me parut assez jolie, & je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit fut en état d'être servie,

servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'Hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Ils s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur Écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la Philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'Hôte et à l'Hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune Gentilhomme la huitième merveille du Monde. Puis se tournant de mon côté, et me jettant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennasflor. Comment connu, reprit-il sur le même ton ? Nous tenons registre de tous les grands personages qui soint à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore effuyer, au hazard d'avoir le fort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flateries outrées, que c'étoit un de ses parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui dès qu'un Etranger arrive, s'introduisent après de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je fais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane pour
ne

ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long tems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'affit vis-a-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir rien mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle feroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y alloit pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon Père et de ma Mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santé qu'il me portoit : ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'Hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand, dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé ? vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'Hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embrassez pas du reste. L'Hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'aprêter, ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans

dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit fait sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en n'avoit jusqu'à la gorge. Enfin après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Déniezvous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du Monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon Hôte, que pour lui tirer les vers du nez. ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ? Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, et me mis au lit : mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le Muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, où la truïe n'étoit pas oubliée ; et non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se resouvenoit de mon aventure. A-
près

près avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le Muletier avec ma valise, en donnant à tous-les diables le Parasite, l'Hôte et l'Hôtellerie.

CHAPITRE III. *De la tentation qu'eut le Muletier sur la route ; qu'elle en fut la suite, & comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.*

JE ne me trouvai pas seul avec le Muletier. Il y avoit deux Enfans de famille de Pennafflor, un petit Chantre de Mondonédo qui couroit le pays, et un jeune Bourgeois d'Astorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems, et chacun eut bientôt dit d'où il venoit et où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse, et son embonpoint donnerent dans la vue du Muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connoissant l'Hôte pour un homme discret et complaisant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement : mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé ! J'avois dans un sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là dessus, et vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes fots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent
en

en pareil cas ; nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; et le jeune Bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le Muletier, à ce que j'ai appris dans la suite, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la Bourgeoise, et tâcher de profiter de l'occasion : mais cette Lucrèce des Asturies à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La Patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'Hôte, qui chantoit dans sa cuisine, et qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant et ses Archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos, l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa halebarte à l'amoureux Muletier, & l'apostropha dans des termes dont la pudeur n'étoit guères moins blessée que de l'action même qui les lui suggeroit. Ce ne fut pas tout. Il se saisit du coupable, et le mena devant le Juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le Juge l'écouta, et l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit depouiller sur le champ, et fustiger en sa présence : puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroissoit point, deux Archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteroient la complainante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et sautant tous les fosses que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une Forêt. J'allois m'y jeter, et me cacher
dans

dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, qui va là ? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi, et me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommerent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette Forêt, et sur tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le Muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité, et l'un des deux me dit : Rassure-toi, mon ami : viens avec nous, et ne crains rien, nous allons te mettre en sureté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la Forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé en peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons Gentils-hommes de ce pays-ci qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'enmenent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pié d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de terre et de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées, pour cet effet, voila le digne neveu de mon Oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

CHAPITRE IV. *Description du Souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.*

JE connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, et l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt cheveaux y pouvoient être à l'aïse, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Nègre, qui paroïssoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au râtelier. Nous sortîmes de l'écurie, et à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuisine, où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des brazier et préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustenciles nécessaires, et tout auprès on voyant une office pourvue de toutes sortes de provisions. La Cuisinière, (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante et quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent ; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et relevé avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, et ses yeux paroïssent d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel Ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te
veut

veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour foulager notre Cuisiere. Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'un complexion très délicate. Tu me parois plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le Soleil, mais en récompense tu feras bonne chère & bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarda, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinie de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine et de soie. J'apperçus, dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairaient, et qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois sorti d'Oviêdo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sureté. Tel est ce souterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus ; mais aprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis longtems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon & de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des Infidèles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce Pays-ci, dans la Biscaye, & dans les Asturies, où le vaillant
Don

Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retrais ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques unes; mais il en reste encore & graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando, je suis Chef de la Compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V. *De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.*

COMME le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportèrent deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amendes & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de ce réjouir. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine; où la Dame Léonarda m'instruisit, de ce que j'avois à faire. Je cédai à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi; et dévorant ma douleur, je me réparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragouts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit; & moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du

du vin. Je m'en acquitai de si bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre sans péril. Là dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroissais né pour être leur échançon, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la Segnora Léonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces deux infernaux, ils la priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de tems après les ragouts, vint achever de rassasier les Voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendant point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène, où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferois nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raisonnables ? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons nous cette confidence pour nous divertir. Le Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du Capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche Bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon Père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héretier, et ma Mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon Aieul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne
se

se mêloit plus de rien que de dire son rofaire, & de raconter ses exploits guerriers, car il avoit porté les armes longtems. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puériles. Il ne faut pas, disoit mon Père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas mon tems pour cela. Mon Père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dez, & mon Grand-père m'apprenoit des romans sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes Parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli, s'écrioit mon Père en me regardant avec des yeux charmes ! Ma Mère m'accabloit aussitôt de caresses, et mon Grand-père en pleuroit de joie. Je faisois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adouroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de Maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne me fut pas fort salutaire; car ou je me moquois des menaces de mon Précepteur; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma Mère ou à mon Aieul, & je leur disois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me dementir, il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma Mère accourut, & chassa le Maître sur le champ, quoiqu'il protestât & prit le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je

Je me défis ainsi de tous mes Précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent Maître pour un enfant de famille ! il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret ; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes Parens, qui m'abandonnerent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du Monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous momens de mon Père & de ma Mère. Ils ne faisoient que rire de mes fallies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur ; & comme nos Parens ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençames à voler la nuit. Malheureusement le Corrégidor aprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit, & le Lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon Père étoit un Boucher de Tolède. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, & ma Mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La discipline faut que je commettois, étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau de-
mander

mander grace les larmes aux yeux, & protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me frappoit sans raison. Quand mon Père me battoit, ma Mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des Gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, *et cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie nous nous disposions à faire nos personnages, chacun couroit à son poste ; & le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, le m'associai avec des Chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragoce, parce que nous nous brouillâmes avec un Homme de Justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs, & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems là. Je fais donc, Messieurs, très bon gré à mes Parens de m'avoir si maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans doute qu'un malheureux Boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune Voleur qui étoit assis entre le Capitaine & le Lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont ni si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une Paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit ~~encore~~ je ne, propre, & bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de

naitre dans Séville. Ma Mère accepta volontiers la proposition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance, qu'un jour je reconnoitrois bien ce bon office. Mon Père, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie. Desorte qu'après nous avoir fait changer de langues, le fils de Don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, & ma Mere me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du Sang, les Parens du petit Gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnerent toutes sortes de Maîtres, mais j'avois peu de disposition pour les Exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les Sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long tems ma passion dominante. Je n'avois pas dix sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parût mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue, dont l'enjouement & l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que Don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de mes inclinations; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue; & courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une Blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herreras, que

que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville, pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma Mère n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du Curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne, & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi. De manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des Chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune Voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un Marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrette, il avoit pris l'habit & fait profession dans un Ordre fort austère, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit Voleurs parlèrent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine ; & après avoir formé une résolution, ils se leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumerent des bougies, & se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le Capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aiderois à se deshabiller : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble. Nous sommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, poursuivre il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des Voleurs. Hé ! voit on d'autres gens dans le Monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La manière seule en est différente. Les Conquérens par exemple, s'emparent des Etats de leurs Voisins. Les Personnes de qualité empruntent & ne rendent point.

Les Banquiers, Trésoriers, Agens de Change, Commis, & tous les Marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les Gens de Justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux la souvent quelquefois aux coupables.

CHAPITRE VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, & quel en fut le succès.*

APRES que le Capitaine des Voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux Nègre) & la Dame Léonarda soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; & comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la Vielle ? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le Monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La Dame Léonarda à raison, dit gravement à son tour le vieux Nègre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le Monde. Rendez grâces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'effuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarda prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un cayeau qui servoit de cimetière aux Voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus, l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché
tant

tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jettai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! m'écriai-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vue du Soleil; & comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des Voleurs, à passer le jour avec des Brigands & la nuit avec des Morts! Ces pensées, qui me sembloient très mortifiantes & qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon Oncle avoit eu de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la question. Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici? les Voleurs dorment. La Cuisinière & le Nègre en feront bien autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet Enfer? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon desespoir me prêterait des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda & Domingo reposoient. Je pris la lampe et sortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les de tours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & je aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie; mais, hélas! au milieu de l'allée, je rencontrais une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point aperçu en entrant,

parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis apliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je pouffai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; et regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux Nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drolle, vous voulez vous sauver ! ho ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce-pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous-s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois Voleurs se réveillèrent en sursaut ; & ne sachant si c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se leverent & appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pié. Ils prennent leurs épées & leurs carabines, & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils furent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le Voleur apostat, il n'y a pas six heures-que tu es avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? il faut que tu ayes bien de l'aversion pour la rétraite. He ! que ferois-tu donc si tu étois Chartreux ? Va te coucher, tu en seras quitté cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par Saint Barthélémai ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres Voleurs s'en retournerent aussi dans leurs chambres. Le vieux Nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.

CHAPITRE VII. *De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien, que Léonarda & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage, Les Voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plainfanterie. Ma liberté loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le Capitaine un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancholie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois ni si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnerent aussi mille louanges. Ils me parurent si contents de moi, que profitant d'une si bonne disposition ; Messieurs, leur dis je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confreres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'Echanson. J'en fus très mortifié ; car je n'aspirois à devenir Voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ; & j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente

néanmoins me paroïssoit longue, & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop sur ses gardes. J'aurois désiré cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les Voleurs m'avoient prescrit, pour me recevoir dans leur troupe; & je l'attendois avec autant d'impatience, qui si j'eusse dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel ce tems arriva six mois après. Le Seigneur Rolando dit a ses Cavaliers: Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donné à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-la, je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous, cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous mêmes de le dresser à la gloire. Les Voleurs furent tous du sentiment de leur Capitaine; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, des ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la Dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parerent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement volé. Après cela je me disposai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII. *Gil Blas accompagne les Voleurs.
Quel exploit il fait sur les Grand Chemins.*

CE fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis de souterrain avec les Voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée & d'une bayonette; & je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long tems que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumerent à le souffrir. Nous

Nous passâmes auprès de Ponserrada, & nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un Religieux de l'Ordre de St. Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons Pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détronner ce Moine, voyons comment il s'y prendra. Tous les Voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous ferez contens. Je vai mettre ce Père nud comme la main, & vous amènerai ca mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte nous seulement la bourse de sa Révérence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, & pouffai vers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment là, mais la plupart des Voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, & m'auroient bientôt rattrapé; ou peut-être auroient ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'ôlai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le Père, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, & sans paroître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune, vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui répondis je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement; souffrez que je vous représente l'état malheureux. . . . Oh mon Père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons, je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne.

Détrompez vous. On nous reçoit agréablement partout, on nous loge, on nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route, nous nous abandonnons à la Providence. He non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus surs de la Providence. Mais mon Père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades qui sont dans ce bois, s'impatiente. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tué.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux sembla craindre pour sa vie : Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous, autres les figures de Rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon Oncle, prit tout-a-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promptement le bois où les Voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnerent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent Voleur de grands chemins. Le Lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons Pères

Pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites Médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques Scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les Voleurs éclatèrent en ris immodérés: Vive Dieu ! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces Sélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se jouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux Moines, ce sont des gens trop fins & trop ruses pour toi.

CHAPITRE IX. *De l'événement sérieux qui suivit cette Avanture.*

NOUS demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussitôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, & nous marchâmes en bataille au devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisir d'un grand tremblement, & bientôt, il sortit de tout mon corps une sueur froide qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi,

me

me regarda de travers, & me dit d'un air brusqué. Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu.

Pendant ce tems-là le carosse & les Cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions; & devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient, aussi bien que nous, des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se preparent à nous recevoir, il sortit du carosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main dont un des Cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine; & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent je ne voyois rien, & ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je fais, c'est qu'après un grand bruit de musquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête, *viçtoire! viçtoire!* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, & j'apperçus sur le champ de bataille les quatre Cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit par son apostasie, & ses mauvaises plaisanteries sur les Scapulaires. Le Lieutenant reçut au bras une blessure, mais elle se trouva très légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carosse. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très belle, malgré le triste état

état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des Chevaux des Cavaliers tués ; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son Siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de plusieurs malles, que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carosse. Cela fait, on prit, par ordre du Capitaine, la Dame qui n'avoit point encore repellé ses esprits, & on la mit à cheval entre les maines d'un Voleur des mieux montés ; puis laissant sur le grand chemin le carosse & les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la Dame, les mules & les chevaux.

CHAPITRE X. *De quelle manière les Voleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en fut l'événement.*

IL y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit quand nous arrivâmes au fouterrein. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés de les attacher nous mêmes au ratelier & d'en avoir soin, parce que le vieux Negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à temoigner son impatience par d'horribles blasphèmes. Nous laissâmes ce miserable jurer & blasphemer, & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la Dame. Nous fîmes si bien que nous vinmes à bout de la tirer de son évanouissement. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur, & elle en fremit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au Ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images

images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, & les Voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarda, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des Voleurs, qui avoit été Chirurgien, visita le bras du Lieutenant, & le frotta de baume. L'opération faite on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouverent remplies de dentelle & de linge, les autres d'habits, mais la dernière qu'on ouvrit, renfermoit quelques sacs pleins de pistoles, ce qui réjouit infiniment Messieurs les intéressés. Après cet examen, la Cuisinière dressa le buffet, mit le couvert et servit. Nous nous entretenîmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit il, avoue que tu as eu grand-peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battois comme un Paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. La dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner ; que l'action avoit été vive ; et que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au fouterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, ou probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Cette résolution prise nous achevâmes de souper, puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la Dame. Nous la trouvâmes dans la même situation. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques Voleurs ne laisserent pas de jeter sur elle un œil profane, & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient setisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient d'ailleurs attendre que la Dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence.

Sans

Sans cela rien ne pouvoit sauver la Dame, sa mort même n'auroit peut être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarda d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité, & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient ; & je m'en sentoais aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril où il étoit, et de me tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux Nègre ne pouvoit se remuer, & que depuis son indisposition, la Cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, & me fit concevoir un projet que je digèrai bien ; puis j'en commençai sur le champ l'exécution, da la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes & des gémissemens. Ensuite, élevant la voix, je jettai de grands cris. Les Voleurs se reveillent, & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible, & pour le leur mieux persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces, & des contorsions effroyables, & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après je me remis à faire des bonds sur mon grabat, et à me tordre les bras. En un mot je jouai si bien mon rôle, que les Voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laisserent tromper, et crurent qu'en effet je sentoais des tranchées violentes. Aussi-tôt ils s'empresrent tous à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne malgré moi un remède d'huile d'amandes douces ; un autre va chauffer une serviette, & vient me l'appliquer toute brulante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique & continuoient



nuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentoies plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes & je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leurs secours.

Cette scène dura près de trois heures, après quoi les Voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné se préparèrent à partir pour Mansilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici mon fils, ta colique pourroit te reprendre, tu viendras une autre fois avec nous, pour aujourd'hui tu n'es pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendit à mes instances. Je parus seulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh ça Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme toi de courage, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, & Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être un plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai, je pris mon épée & mes pistolets, & j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ses esprits, & qui considérant toute son infortune, pleuroit alors & se désespéroit : Pleurez, ma fille, lui disoit elle, fondez en larmes. N'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre faiblesse étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu, & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une Princesse. Ils auront
pour

pour vous mille complaisances, & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Leonarda d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très avancé dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'ôser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis je, le Ciel vous envoie un libérateur, levez vous pour me suivre, je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduisse. La Dame ne fut pas sourde à ma voix, mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que repellant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, & me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes, que j'aperçus dans la cuisine ; & à l'aide de la Dame je liai Léonarda aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle pouffoit le moindre cri. Après cela j'allumai une bougie, & j'allai avec l'Inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de double pistoles qu'il y en put tenir : & pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux Nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval ; & j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes, & de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivâmes à la grille, nous l'ouvrons, & nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes

eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussi-tôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle, la Dame monta derrière moi, & suivant au galop, le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisit à Manfilla, & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga, sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduisis la Dame à une chambre où nous commençâmes à nous entretenir; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venois trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des Brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-la je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI. *Histoire de Donna Mencia de Mosquera.*

JE suis née à Valladolid, & m'appelle Donne Mencia de Mosquera. D. Martin mon Père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le Service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'Amans, malgré la médiocrite de ma fortune. Plusieurs Cavaliers des plus con-

siderables

fidérables d'Espagne me rechercherent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Faloit-il donner une fête? rien n'étoit mieux entendu; & s'il paroissoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres, & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baësa qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à D. André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent et mortel ennemi de la maison de Mello, D. Alvar crut ne pouvoir sortir assés tôt de la ville. Il revint promptement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flatons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit, je ne serai pas en sûreté dans le Royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, & de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or, & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, & nous ne fîmes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, & me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse! si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir. Que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis! Quelques heures après que D. Alvar fut parti, le Corrégidor aprit sa fuite. Il le fit poursuivre, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, & fut se mettre en sûreté. De manière que le Juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla

travailla pas en vain. Tout ce que D. Alvar pouvoit avoir de fortune, fut confisqué.

Je demurai dans une situation très affligeante, j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportoie patiemment, mais l'absence d'un époux chéri dont je ne recevois aucunes nouvelles. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du Monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulerent, sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée, me causoit une profonde tristesse. Enfin j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le Royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport; en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu D. Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'Armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajutoit à cela d'autres circonstances encore, qui acheverent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-là D. Ambrosio Méfia Carrillo, Marquis de la Guardia, vint à Valladolid, c'étoit un de ces vieux Seigneurs, qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge; & savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'histoire de D. Alvar; et sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez-elle. Il s'y trouva, me vit, & je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage. Mais que dis je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut être fit naître son amour. Aussi me dit-il plus d'une fois, qu'il me regardoit comme un prodige de constance, & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour prendre la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le Royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long tems mes charmes ; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je serois la plus heureuse femme du monde. Là dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, & son bon caractère. Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à-coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentoís pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t'elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes pères commencèrent à me presser d'accepter un parti avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour en plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs pressantes instances, & j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes noces m'emmena dans un très beau château, qu'il a auprès de Burgos entre Grajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'aurois passionnément aimé Don Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire.

plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniere de payfan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier, je pris peu garde à lui ; mais le lendemain m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, & il me parut encore fort attaché à me confiderer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour, & après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnoitre les traits du malheureux Don Alvar. Cette apparition excita dans tous mes sens un trouble inconcevable, je poussai un grand cri. Par bonheur j'étois alors seule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & s'imagina qu'une legere ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a t-il qu'il soit ici sous une forme de payfan ? Est-il même croyable qu'il vive encore ? Je vai, ajouta-t-elle, descendre au jardin & parler à ce villageois. Je saurai quel homme c'est, je reviendrai vous en instruire dans un moment. Inès alla donc au jardin, et peu de tems après je la vis rentrer fort émue dans mon appartement : Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui même que vous venex de voir. Il s'est découvert d'abord, & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis des qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait ravenir de mon évanouissement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma presence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre peine. Je ne viens point

point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet, me sont connues. D'ailleurs, on a rependu dans Valladolid le bruit de ma mort, & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sai de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jeté dans les bras. . . Ah Seigneur ! interrompis-je en pleurant ; & pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ; Elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser Don Ambrosio ? Funeste hymenée ! Hélas ! j'aurais du moins dans misère la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chere Mencia, reprit D. Alvar d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous ; & bien loin de vous reprocher l'état brillant, où je vous retrouve, je jure que j'en rends grâces au Ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire, ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me representois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois Donna Mencia dans les pleurs. Vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerais, je me suis reproché, comme un crime, le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du panchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coutoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris, je suis venu ensuite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui ma retenu pour travailler

travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos, & je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles ! je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois, je veux partir avec vous, il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio, ne vous associez point à mes malheurs, laissez m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables : mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentoiois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de la suivre, il changea tout-à-coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez Don Alvar pour préférer sa misère à la prospérité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du Royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mulets & des chevaux, & suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de D. Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, & nous patirons dans le moment. J'y consentis. D. Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ses trois Cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlèvement, se sauverent fort effrayées. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes hardes & quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant

m'épousant. Nous primes la route du Royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que D. Ambrosio, à son retour, ne se mit sur nos traces avec un grand nombre de personnes, et ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours, sans voir paroître à nos trousses aucun Cavalier. Nous esperions que la troisième journée se passeroit de même, et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. D. Alvar me contoit la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort, & comment, après cinq années d'esclavage, il avoit decouvert la liberté, quand nous rencontrâmes hier sur le chemin de Léon les Voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII. *De quelle maniere désagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus.*

DONNA Menci fondit en larmes apres avoir acheve ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi : tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit ; & peut-être, alloit-elle me consulter là dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendimes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui attira notre attention malgré nous. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du Corregidor, suivi de deux Alguazils* et de plusieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier ; & se mit à regarder mon habit de près. Il n'eut pas besoin de l'examiner long tems. Par Saint Jaques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint, c'est lui-même, il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole, c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

TOME I.

C

A ce

* L'Alguazil est un Huissier executeur des ordres du Corregidor une manière d'Exempt.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit le Gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit point mal fondée ; & présumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu fait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il vint avec ses deux furêts, c'est à dire ses Alcauzils. Ils n'oublièrent pas leur bonne contume, ils commencerent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces Messieurs ! jamais peut-être, ils n'avoient fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le Corrégidor sur-tout paroïssoit hors de lui même. Mon enfant me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge, mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, & prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon Oncle. Ils n'en demeurèrent pas là. Leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux piés. Ils me tournerent de tous côtés, & me dépouillerent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénûment tout ce qui m'étoit arrivée. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens, & mes especes, & me laissa tout nud sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état. Que tu es remplie d'aventures bizarres & de contretems ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois bientôt connoissance avec le Corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, & le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Al-

lons,

f

Allons, dis-je Gil Blas, aye de la fermeté. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raison de parler ainsi : un prisonnier sans argent, est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le Concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision, Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même & sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour le Corréridor parut, & me dit : Tu peux t'abandonner à la joie, je viens t'annoncer une agreable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le Muletier avec qui tu es venu de Pennaslor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga, je l'ai envoyé chercher, je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne & brève justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le Muletier, conduit par deux Archers, arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le muletier, qui sans doute avoit vendu sa valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer, l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître ! m'écria je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, & rends témoignage à la vérité. Regarde moi

moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menacas de la question dans le bourg de Cacabélos, & à qui tu fis grand peur. Le Muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance ; & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à être encore au pain & à l'eau, & à voir le silencieux Concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la Justice, quoique je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regretois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrement que dans ce cachot. Je faisois bonne chère avec les Voleurs. Je m'entretenois avec eux, & je vivois dans la douce espérance de m'échapper : au lieu que, malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galleres.

CHAPITRE XIII. *Par quel hazard Gil Blas sortoit enfin de prison, & où il alla.*

TANDIS que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma disposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma prison ; & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque temps ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtrre, qui donnoit sur une cour où régnoit le silence & l'horreur. Je compris par-la que je faisois du bruit dans la ville, & je ne savois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue fut le petit chantre de Mondonnédo, qui aussi bien que moi avoit craint la question & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & de autre, puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de

faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté, le Chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le Muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que sans perdre de tems il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues-là, comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Il m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, & qu'ils feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au Corréridor, qui ne doutant plus de mon innocence, surtout lorsque le Chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison ; Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre, tu peux sortir, quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non Seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, & que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le Juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au Concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le Geolier vint dans mon cachot avec un de ses Guichetiers, qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave & sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chaussés, qui étoient d'un drap fin & presque neuf ; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent de hors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance l'emporta pourtant sur ma honte. J'allai remercier le petit Chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà, me dit-il ! la Justice, à ce que je vois, vous a donné de toutes les façons.

Je ne me plains pas de la Justice, lui répondis-je, elle est très équitable. Je voudrois seulement que tous les Officiers fussent d'honnêtes gens. Ils de voient du moins me laisser mon habit, il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé ! vous imaginez vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas, s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du Greffier, où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que la pauvre Gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel est votre dessein, que prétendez vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je suis le libérateur, elle me donnera quelques pistoles, j'achèterai une soutanelle neuve, & me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarasse, c'est que je ne suis point encore à Burgos, il faut vivre sur la route. Je vous entends, repliqua-t'il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité, mais vous savez qu'un Chantre n'est pas un Evêque. En même tems il la tira, & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, & lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai & sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi même mille bénédictions.

Le petit Chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse, j'y trouvai fort peu d'argent. Par bon heur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très frugale, & il me restoit encore quelques réaux, lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'Hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive & hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guères de son goût ce que je lui pardonnai volontiers. Je
m'assis

m'assis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'Hôtesse. Je la priai de me dire si elle connoissoit le Marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & surtout si elle savoit ce que la Marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'aprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de D. Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'Hôtesse en me lançant un regard plein de mépris & de fierté ! Je n'ai point de chambre pour les gens qui font leur soupir d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attens des Cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire quelle disoit. Je ne répliquai point à son discours, & pris sagement le parti de gagner le paille, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long tems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV. *De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.*

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'Hôtesse, qui étoit déjà sur pié, & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes Archers de la Sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familière. Ils avoient couché dans l'Hôtellerie, & c'étoit sans doute pour ces Cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hazard à un homme du caractère de mon Hôte de Pennaslor, Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois. Il m'apprit que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, & que la Marquise sa femme avoit pris le parti de se retirer dans un Convent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avois dessein auparavant, & je volai d'abord au Monastère où demouroit Donna Mencia. Je priai la Tourière de dire à cette Dame, qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La Tourière alla sur le champ faire ce que je desirois. Elle revint & me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas long tems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette Dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choses que j'avois dites au Corrégidor à votre décharge, suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance. Consolerez-vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux, je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le Corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me

me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise, mais on me dit que je revenois trop tard ; que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, & que les Médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver, puis j'entrai dans sa chambre, & courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'aperçut ? venez vous contempler votre ouvrage ! ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; et sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems je lui appris que Don Alvar avoit été tué par des Voleurs, qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste, & lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement, je cesse de me plaindre de vous. Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre ; puis-je blâmer cette conduite ; Non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer, aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivît. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés, & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous rends justice, & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie. Mais hélas ! je n'en jouirai pas longtemps. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire en éternel adieu. Mes pleurs redoublèrent à ces paroles touchantes. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de Don Alvar que j'adorois, m'ait fait verser plus de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort. Il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra

point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisieme époux, Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur & sans delicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le Monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent & en devenir une Bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Donna Mencia, puis elle tira de dessous sa robe une bourse, qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne, seulement pour vous faire habiller ; revenez me voir apres cela, je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la Dame, & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entraî dans la premiere que je rencontraî. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaise opinion que ma fouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'Hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'Hôte apellé Marjuélo, & grand railleur de son naturel, me parcourut des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement, il demêloit en moi quelque chose de noble ; & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un Gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit ; & pour mettre fin tout à coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, & je m'apperçus que mes espèces le dispoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un Tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un Fripier. Il vous apportera toute sorte d'habits, & vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, & résolus de le suivre ; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvaises repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

CHAPITRE XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas ; Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame ; et dans quel équipage il partit de Burgos.*

ON me servit une copieuse fricassée, de piés de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion, puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, & je espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guères à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je ? Suivrai-je mon premier dessein ? Acheterai je une soutanelle, pour aller à Salamanque chercher une place de Précepteur ? Pourquoi m'habiller en Licenté ? Ai-je envie de me consacrer à l'Etat Ecclésiastique ? Y suis-je entraîné par mon penchant ? Non. Je me sens même des inclinations très opposées à ce parti là. Je veux porter l'épée, & tacher de faire fortune dans le Monde.

Je me résolus à prendre un habit de Cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je reveillai tous ceux qui dormoient. Je appelai les valets, qui étoient encore au lit, & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donnai pas de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un Fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, & me dit : Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre, je ne veux point décrier ici mes confrères. A Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ! mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul Fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable. Je me contente de la livre pour sol, je veux dire du sol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le

Le Fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pié de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toute sorte de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprés pour ma taille, & qui m'éblouït, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladés, avec un haut-de-chausses, & un manteau, le tout de velours bleu & brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, & je le marchandai. Le Fripier, qui s'apperçut qu'il me plaîsoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grand Seigneurs du Royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau ; & pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il ; je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convainquante. J'en offris quarante cinq, il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le Fripier, je ne sur fais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il, en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais ; & comme je m'imaginai qu'il ne voudroit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que malgré sa morale il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il sortit avec ses garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, & un haut-de-chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers & une épée, après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. J'amaï Pâon n'a regardé son plumage avec plus de com-

complaisance. Dès ce jour là je fis une seconde visite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu & se retira, sans me donner autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague, j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas, & qui se débarassant tout à coup de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étoient présentes, & je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame le Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilites, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac comme un Faucon sur sa proie, & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems, & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'Hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, & vous avez déjà des Marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuêlo dans son erreur, je sentoie qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonne fortune. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon Hôte. Je lui contai l'histoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires, & comme il paroissoit
entrer

entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelque tems, puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la Cour. Je vous conseille d'y aller, & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires, ou d'entrer dans ses plaisirs, autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands. Ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires, Vous avez encore une ressource, continua-t-il ; vous êtes jeune, bien fait ; & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge-là comme ailleurs sur les apparences, & vous n'y ferez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage, en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui l'avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Gallice, & qu'il se nommoit Ambroise de Laméla. Au lieu que les autres domestiques sont fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me temoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge & mes ducats. Ensuite je satisfis mon Hôte, & le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI. *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

NOUS couchâmes à Duennas la première journée, & nous arrivâmes la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie, qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, & montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentoais un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit d'un air pieux, qu'il fortoit d'une Eglise où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action, ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon Hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclaircit une Dame qui me parut plus belle que jeune, et très richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil Ecuyer, & un petit More lui porroit la queue. Je ne fut pas peu surpris, quand cette Dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas sitôt répondu oui, qu'elle quitta la main de son Ecuyer, pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure ! C'est vous, Seigneur Cavalier, c'est vous que je cherche. A ce debut je me ressouvins du parasite de Pennasfor, & j'allois soupçonner la Dame d'être une franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta, m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit elle, cousine germaine de Donna Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler si vous passiez par ici.

Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des Etrangers qui y sont, & j'ai jugé sur le portrait que votre Hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, & particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi, vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & représenter à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle, mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même d'y faire mettre ma valise, parce qu'il y avoit disoit-elle, bien des fripons à Valladolid, ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carosse avec elle & son vieil Ecuyer, & me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'Hôte, qui se voyoit par là privé de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre carosse, après avoir roulé quelque tems, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre, & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit-là plusieurs domestiques, à qui la Dame demanda d'abord si Don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frère, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui, de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans la moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère lui dit la Dame. Vous m'aidez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez

ce quelle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet, & lut tout haut ces mots. *Ma chère Camille, le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la Cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaller & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur recevra de vous & de Don Raphaël mon cousin toute sorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée Cousine, DONNA MENCIA.*

Comment, s'écria Don Raphaël, après avoir lui la lettre, c'est à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie? Ah! je rends graces au Ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, & me serrant étroitement entre ses bras: Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas-besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid, cela suffisoit. ~~Nous savons~~ bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le Cavalier, la Dame & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne le relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de Donna Mencia. Je suivois son exemple. Et il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la Dame en tenoit, & je me flatai de profiter

profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent, de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance ; & la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt disoit il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche ; & si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie, j'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table, en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, & regardant ma bague : Vous avez-là, dit-elle, un diamant assez-joli, mais il est bien petit. Vous connoissez vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt, & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes Oncles, qui a été Gouverneur dans les Habitations que les Espagnols ont aux Iles Phillippines, m'a donné ce rubis. Les Jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire au troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, & me mit la sienne un petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière-galante de faire un présent.

présent. Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre ; puis rompant tout-à-coup l'entretien, elle me donna le bon soir & se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi, & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse, & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables, que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis m'inspiroient. Graces au Ciel, disois je, si j'ai, été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cens pistoles de l'autre, me voilà pour long tems en fonds. Marjuelo ne m'a point flaté, je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse Dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goûtois aussi par avance les divertissemens que Don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me deshabilla & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi même, mon fidèle Ambroise est à l'Eglise, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, and ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, Seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison, m'écriai-je !

m'écriai-je ! Est-ce que je ne suis pas ici chez Don Raphaël ? Je ne sais ce que c'est que ce Cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, & j'en suis l'Hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a soupé avec vous vint ici, & arrêta cet appartement pour un grand Seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*, elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je fus ce que je devois penser de Camille & de Raphaël ; & je compris que mon valet, ayant une entière connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me feroit point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscretion de m'ouvrir à Marjuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le Maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, & me témoigna qu'il étoit très mortifié que cette scène se fut passée chez lui ; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon Hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII. *Quel parti prit Gil Blas après l'Aventure de l'Hôtel Garni.*

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roider contre mon mauvais sort. Je rappellai mon courage, & pour me consoler je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayant pas emporté mes habits, & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discretion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'Hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées ; & plût au Ciel que j'eusse toujours jugé
aussi

aussi sainement de lui ! J'appris que des le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia : mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette Dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jetois de tems en tems les yeux sur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis, mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un Jouaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & j'allai la montrer à un Lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du Gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortois de chez le Lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, quoi que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du Barbier Nunnez, que vous le méconnoissez ? Ressayez-vous de Fabrice, votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les Universaux & les Degrés Métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embrassâmes tout deux avec transport. Hé, mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. . . . Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un Prince ! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint & un manteau de velours relevés d'une broderie

derie d'argent. Malepeste ! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres ; tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis je d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, aprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du Beau-Sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais comme j'avois un assez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contaï en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il dans la misère ? il attend avec patience un tems plus heureux. *Jamais, comme dit Cicéron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme.* Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé, je la demandai en mariage à son Père ; il me la refusa, un autre en feroit mort de douleur. Moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaisir par conséquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le Royaume de Galice ; de là, comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal, mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; & plus sage que Menélas, au lieu

lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui fus bon gré de m'en avoir défait. Après, cela ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la Justice, je m'avançai dans le Royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon Infante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois même déjà à faire diète. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros Marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, & en même-temps un grand embarras. Le Père m'ordonna d'épier son fils. Le fils me pria de l'aider à tromper son Père, Il falloit opter. Je préfèrai la prière au commandement, & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux Peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son Art; mais en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la Peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, je entrai dans la maison d'un Administrateur de l'Hôpital: j'y demeure encore, & je suis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez, mon Maître, est un homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des Pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont ils pas demeurés sans récompense, tout lui a prospéré. Quelle benediction! il s'est enrichi en faisant les affaires des Pauvres.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien-aîsé que tu sois satisfait de ton sort: mais entre nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le Monde. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible je l'avoue pour un imbécile, mais il n'a que des charmes
pour

Silly
 pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matérielle-
 ment comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son Maître, Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, & le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon Administrateur. Je connus d'abord le pèlerin. Je m'aperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe, cela ne coute rien. Je fis plus. Je le copiai, & jouant devant lui le même rôle qu'il joue devant les autres, je trompai le trompeur, & je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai sous ses auspices, me mêler des affaires des Pauvres. Peut-être ferai-je aussi fortune, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, & le t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, & là, me rangeant sous les drapeaux de l'Université, remplir l'emploi de Précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agréable imagination! Qu'elle folie de vouloir à ton âge te faire pédant? Sais-tu bien, malheureux! à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton Ecolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin, & à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienfaisance. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit Gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & ses parens te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer tes appointemens. Ne me parles donc point d'un poste de Précepteur, c'est un bénéfice à charge d'ames. Mais parles-moi de l'emploi d'un laquais. C'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le
 sert

sert les fâtes, & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu & mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du Boucher ni du Boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être Précepteur & suis mon exemple. Oui : mais Fabrice, lui repartis je, on ne trouve pas tous les jours des Administrateurs, & si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'Université.

La misère prochaine dont j'étois menacé, & l'air fatigant qu'avoit Fabrice, me persuadant plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là dessus nous fortîmes du cabaret, & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons, qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il fait où l'on a besoin de valets, & il tient un régître exact, non seulement des places vacantes, mais mêmes des bonnes & des mauvaises qualités des Maîtres. C'est un homme qui a été Frère dans je ne fais quel Couvent de Religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du Barbier Nunnez me mena dans un cul de sac. Vous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante ans, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement ; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme, en habit de velours brodé, vînt à devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois do-

ter long tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduissent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition, & comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes vous bien placés ? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice ? vous plaignez vous de moi ? n'ai je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias. Votre condition vaut un emploi de Commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un Auteur. Je pris alors la parole, & dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de ma poche deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer-là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content ne mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un régître qui étoit sur sa table, tourna quelques feuillets, & commença à lire dans ces termes. Il faut un laquais au Capitaine Tarbellino, homme emporté, brutal, fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait, ce Capitaine n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, que pourluidit ainsi sa lecture. Donna Manuëla de Sandoval, Douairière surannée, hargneuse & bizarre, est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut elle garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent chez elle, de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer ; car il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fan-

Fannez. C'est un Médecin Chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages, mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes, il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enseignez-là, des bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna, nous ne sommes pas au bout, il y a de quoi vous contenter. Là-dessus, il continua de lire de cette sorte : Donna Alfonso de Solis, vieille Dévoté qui passe les deux tiers de la journée dans l'Eglise, & qui veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le Licenté Sédillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet. Alte là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poste. Le Licenté Sédillo est des amis de mon Maître, & je le connois parfaitement. Je fais qu'il a pour Gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleurs maisons de Valladolid, on y vit doucement, & l'on y fait très bonne chère. D'ailleurs, le Chanoine est un homme infirme, un vieux gouteux, qui fera bientôt son testament, il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licenté, je veux te présenter moi même, & te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du Seigneur Arias qui m'assura pour mon argent que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

Fin du Premier Livre.

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mene & fait recevoir Gil Blas chez le Licenté-Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.

Nous avions si grand peur d'arriver trop tard chez le vieux Licenté, que nous ne fîmes qu'un saut du cul de sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée, nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la Gouvernante faisoit passer pour sa nièce, en dépit de la médisance, vint ouvrir ; & comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'ou pendoit d'un côté un troussseau de clefs, & de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit
le

le salut fort civilement, mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, & je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La Gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez; c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs; ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la Gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la veille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit : & frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle, aidez moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards, Je suis venu deux fois dans cette maison, avec mon Maître le Seigneur Manuel Ordonnez, Administrateur de l'Hôpital. Hé justement, repliqua la Gouvernante, je m'en souviens, & je vous remets. Ah ! puisque vous appartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge, & ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo, je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé en bas, & son appartement consistoit en quatre pièces de plain pié bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, & nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, & le jambes appuyées sur un gros car-

reau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences ; & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la Gouvernante ; il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de Philosophie comme s'il eut fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un Chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes. Il me revient assez & je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du Seigneur Ordonnez.

Dès que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, une autre encore plus profonde à la Gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à rester-là. Après qu'il fut sorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pour-quoi j'avois quitté ma patrie, & par ses questions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, sur-tout par le récit de ma dernière aventure. Camille & D. Raphaël leur donnerent une si forte envie de rire, qu'il en pensa cou-ter la vie au vieux gouteux ; car comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament. Jugez si la Gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme. Le Vieillard cessa de tousser, & sa Gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit : mais la Dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emena même de la chambre du Chanoine dans une garde-robe, où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, & mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans
l'espérance

l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la Dame Léonarda, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le Cuisinier même de l'Archevêque de Tolède. Elle excellait en tout. On trouvoit ses bisques exquisés, tant elle savoit bien choisir & mêler les suc de viandes qu'elle y faisoit entrer; & ses hachis étoient assaisonnées d'une manière qui les rendoit très agréables au goût. Quand le diner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du chanoine, où pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la Gouvernante passa sous le menton du Vieillard une serviette, & la lui attacha aux épaules. Un moment après je servis un potage, qu'on auroit pu présenter au plus fameux Directeur de Madrid; & deux entrees qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un Viceroy, si la Dame Jacinte n'y eut pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du Licentié. A la vue de ces bons plats, mon vieux Maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me monta qu'il n'avoit pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller & de ses coussins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement; de façon pourtant qu'il répandoit sur la nape & sur sa serviette, la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. Jôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la Dame Jacinte lui dépêça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde, qu'elle lu tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, & ne fit pas moins d'honneur aux petits piés. Quand il se fut bien empifré, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses coussins; puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend

d'ordinaire après le diner, nous desservîmes, & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dinoit tois les jours notre Chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du Chapitre. Mais il soupoit plus légèrement. Il se contentoit d'un poulet & de quelques comportes de fruits. Je faisois bonne chère dans cette maison, j'y menois une vie très douce. Je n'y avois qu'un désagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon Maître, & passer la nuit comme un garde-malade. Gil Blas, me dit il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la Dame Jacinte. C'est une fille qui me sert depuis quinze années, avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Graces au Ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, Monsieur, dis je alors au Licentié. La reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la Nature. Sans doute, reprit-il, & mon testament fera bien voir que je ne me soucie guères de mes parens. Ma Gouvernante y aura bonne part & tu n'y feras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis hier de hors, a perdu, par sa faute, un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manières à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la Dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah le malheureux, m'écria je,

écrit-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir & ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au Licenté. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la Dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très désagréable ; & sans le legs dont je repaïssois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je me reposois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La Gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi ; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes & respectueuses. Etois je à table avec elle & sa nièce, qu'on appelloit Inésille ? je leur changeois d'affiettes, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à le servir. Je m'insinuai par là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son Père & sa Mère vivoient encore ? O que non, me répondit-elle. Il y a bien long tems, bien long tems qu'ils sont morts ; car ma bonne Tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, quelle m'en dit plus que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne Tante avoit un bon ami, qui demeuroit aussi auprès d'un vieux Chanoine, dont il administroit le temporel ; & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs Maîtres, par un hymenée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte,

quoiqu'un peu furrannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour la conserver. Elle avaloit pendant le jour & en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon Maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le taint frais, c'étoit, à ce que me dit Inésille, une fontaine ^{de sang} quelle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II. *De quelle maniere le Chanoine étant tombé malade, fut traité, ce qu'il en arriva, & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas,*

JE servis pendant trois mois le Licentie Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Medecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoineût commencé par faire son testament, elle lui en toucha même quelques mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté en certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado, je l'amenaï au logis. C'étoit un grand homme sec & pale, & qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce savant Médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours, & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques, & ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon Maître, il lui dit d'un air Doctoral: Il s'agit ice de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, & qui pour la plupart participent du soufre & du mercure. Mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses. Toutes les préparations chimiques ne semblant faites que pour nuire. J'emploie
des

des moyens plus simples & plus surs. A quelle nourriture, continua t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise ! Ah vraiment je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il ? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin ! Quel dérèglement ! Voilà un régime épouvantable ! Il y a long tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ! J'entre dans ma soixante neuvième année, répondit le Chanoine. Justement, repliqua le Médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites par exemple, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pié, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un Chirurgien qu'il ne nomma ; & fit tirer à mon Maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au Chirurgien : Maître Martin Oñez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conversation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls & dans la respiration. Lorsque le Docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses

pieuses saignées, il dit qu'il failoit aussi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment ; assurant que l'eau bue en abondance, pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la Dame Jacinte & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La Gouvernante, qui jugeoit peut être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau à chauffer ; & comme le Médecin nous avoit recommandé sur toute choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon Maître deux ou trois pintes à long traits. Une heure après, nous retirâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le Chirurgien nous secondant par le quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce bon Ecclesiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grande verre du spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce que prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un Notaire, je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé ! mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne poussiez vous relever. Non, non, repartit-il mon enfant, c'en est fait. Je sens que la goutte remonte, & que la mort s'approche, hâte toi d'aller où je t'ai dit. Je m'appêrçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier Notaire dont

dont on m'enseigna la demeure, & le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le Licentié Sédillo mon Maître tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés, il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit Vieillard gai qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des Notaires. Cet homme là m'a souflé bien des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon Maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit Notaire, tu peux compter là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnoître des services. Le Licentié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son sens. La Dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle, & de préparer le bonhomme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le Notaire seul avec mon Maître, & passâmes elle & moi dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le Chirurgien, que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle & dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, Maître Martin lui dit la Gouvernante, vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un Notaire qui est avec lui. Vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand peur, la Béate & moi, que le Licentié ne mourût en testant ; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le Notaire, que me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, & me dit en souriant : on n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus

plus vives, & je fus si bon gré à mon Maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le Chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre Vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le Médecin parut & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du Chanoine à la boisson & aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'Exécuteur de la haute Médecine, je veux dire le Chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le Docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le Patron sans vie, nous fîmes Dame Jacinte, Inésille & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate sur tout, qui avoit le plus grand sujet de se rejouir, pouffoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. Dans un instant la chambre se remplit de gens, moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, & faire mettre le scellé par tout. Ils trouverent la Gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils aprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires ; & lorsqu'on vint à l'ouvrir, & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte & de la petite fille ils firent son oraison funebre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostropherent en même tems la Béate, & me donnerent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritois bien. Le Licentié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte, par un article de son testament : *Item puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la Littérature, pour achever de le rendre savant je lui laisse ma Bibliothèque, tous mes Livres, & mes Manuscrits sans aucune exception.*

J'ignorois.

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue Bibliothèque, je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin, dans le cabinet de mon Maître. C'étoit là mon legs. Encore les Livres ne pouvoient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre le *Cuisinier Parfait* ; l'autre traitoit de l'*Indigestion* & de la *Manière de la guérir* ; & les autres étoient les quatre Parties du *Bréviaire*, que les vers avoient rongées à demi. A l'égard des Manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un prochès que le Chanoine avoit eu autrefois pour sa Prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la Dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nipes, qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentié.

CHAPITRE III. *Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, & devient un célèbre Médecin.*

JE résolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son régistre une nouvelle condition : mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul de sac qu'il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon Maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir : Hé ! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & je songeois que tu ferois bien mon fait, si tu savois lire & écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pié-là je suis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction, je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera.

quera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du Docteur, dans l'espérance que je pourrois, sous un si savant Maître, me rendre illustre dans la Médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit ; & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher, pendant qu'il étoit en ville. Il avoit pour cet effet au logis un régître, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses ; mais outre qu'elle ne savoit point l'ortographe, elle écrivoit si mal qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un régître mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouraient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre Monde, comme un Commis dans un Bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'étoit mais en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de partique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenable à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est à dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, quoi qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât en quoi, certes il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompence il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là dessus, il nous disoit quelquefois ; Buvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties.

parties. Buvez de l'eau abondamment, c'est un dissolvant universel, l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi la-dessus, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans l'âge avancé. Il définissoit la vieillesse, une phthisie naturelle, qui nous dessèche & nous consume ; & sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use, & les détruit ; & disoit fort éloquemment, que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon Maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher, & me donner un peu de vin à mes repas, mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons acquerues. La sauge, par exemple, & la véronique, leur donnent un goût délectable ; & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin ou de coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que s'en étant aperçu il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il la faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette teneur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'évènement, & si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en fera garant. Cet Oracle Latin
fait

fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la foiblesse de leur estomac font une injustice manifeste à ce viscère, & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la Médecine, je parus persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continua donc à boire de l'eau sur la Garantie de Celse. Ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieusement de cette liqueur ; & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir Médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de sentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne suis point de ces Maîtres durs & ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi. Je t'aime, & sans attendre que tu m'aies servi plus long tems, je vais faire ton bonheur. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin d'Art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres Médecins en font consister la connoissance dans mille Sciences pénibles ; & moi, je prétends t'abrèger un chemin si long, & t'épargner la peine d'étudier la Physique, la Pharmacie, la Botanique & l'Anatomie. Sache, mon ami qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du Monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, & que la Nature, impénétrable à mes Confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu fais la Médecine à fond, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre regître, & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades.

lades. Tandis que j'aurai soin de la Noblesse & du Clergé, tu iras pour moi dans les maisons du Tiers état où l'on m'appellera ; & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre Corps. Tu es favant, Gil Blas, avant que d'être Médecin ; au lieu que les autres sont long tems, Médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être favans.

Je remerciai le Docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de Substitut ; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout à fait sincère. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire tous les jours du vin en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit, pour en prendre un de mon Maître, & me donner l'air d'un Médecin. Après quoi je me disposai à exercer la Médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un Alguazil, qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un Pâtissier, à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'Alguazil, & je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie & bosse. En sortant de la maison du Pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du Licentié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec surprise, puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint & un haut-de-chausses quatre fois plus longs & plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le Médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla ; & lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisam-

plaisamment équipé ! Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le Substitut du Docteur Sangrado, qui est le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la Médecine à fond, & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Médecin de faux-bourg ; ses fautes sont moins en vue, & ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta t-il, ton sort me paroît digne d'envie ; & pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du Barbier Nunnez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil & du pâtissier ; puis nous entrâmes dans un cabaret, pour enboir un partie. On nous apporta d'assez bon vin, quel l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, & n'en déplaise à l'Oracle Latin, à mesure que j'en versois dans mon estomac, je sentoís que ce viscère ne me savoit pas mauvais gré des injustices que lui faisois. Nous demeurâmes long tems dans ce cabaret, Fabrice & moi. Nous yvrîmes bien aux dépens de nos Maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être promis mutuellement que l'après-diner du jour suivant nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV. *Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Aventures de la bague retrouvée.*

JE ne fus pas sitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux, qui me ressoient
des

des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre, aussi les prit il presque tous. Il en garda six, & me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit il, voilà pour commencer à re faire un fond, je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le tiers de ce que je recevois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'Arithmétique est une Science certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la Médecine. Le lendemain, dès que j'eus diné, je repris mon habit de Substitut, & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils eussent des maux différens. Jusques-là les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grâces au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs. J'entrai chez un Marchand Epicier, qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, & qu'un parent du Maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, & particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave, puis m'ayant envisagé, quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur Docteur me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous les Médecins de Valladolid mes confrères, & je vous avoue que vos traits me sont inconnus : il faut que vous soyez venu vous établir dans cette ville depuis très peu de tems. Je répondis que j'étois un jeune Praticien, & que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous paroissiez fort jeune. Il dit

dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; & je rêvois à ce que je devois lui répliquer, lorsque l'Epicer prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un & l'autre l'Art de la Médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : ils doivent produire cet effet, puisque ces sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies, demandez le au Seigneur Sangrado. Sur ce pié-là, reprit-il, Celse a grand tort d'affurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh ! Celse, lui rapartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit come un autre, & quelquefois je me fais bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sure & satisfaisante dont le Docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes Particiens. La saignée & la boisson sont sa médecine universelle, je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. . . . N'en venons point aux investives, interrompis je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez, allez, Monsieur le Docteur sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra & nous verrons de quel côté feront les rieurs. Par Saint Jaques & par Saint Denis ! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guères le Docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec &

& ongles, & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit Médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de même, & bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'Épicer & son parent pussent nous séparer. Lors-qu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma visite, & retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chantre, qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si recalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un maillon d'injures, & me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, & je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, & nous nous en retournâmes chez nos Maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faisois, & se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques ? L'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropiques, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles-couleurs. Elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brule & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phleg-

matiques

matiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes Médecins tels que Cuchillo, mais elle est très soutenable en bonne Médecine ; & si ces gens la étoient capables de raisonner en Philosophes, au lieu qu'ils me décrivent, ils deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon cru. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado, se seroit défié de la soif qui me pressoit, & des grands coups que j'avalais. Mais lui il s'imagina bonnement que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectar ; cela ne m'étonne point, mon ami, je savois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems ; je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le Docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en Orateur froid, Mais en Enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille & mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens Maîtres de la Vie Civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & qui renfermoient le vin dans les boutiques des Apoticaire, pour n'en permettre l'usage que par l'ordonnance des Médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité, digne du Siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi & moi, ne boivent

vent que de l'eau, & qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante, & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire, je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus. J'entrai dans les sentimens du Docteur. Je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien désalteré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits: Alons, Monsieur dis je à mon Maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante, faisons revivre dans votre maison ces anciens Thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'Epicier, ne m'empêcha pas d'ordonner dès le lendemain des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un Poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme, qui m'aborda pour me demander si j'étois Médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit elle, je vous supplie très humblement de venir avec moi, ma nièce est malade depuis hier, & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la Vieille qui me conduisit à sa maison, & me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent; & après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturiere qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remit, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de Médecin me rendit méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le poulx, & j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement

TOME I. E ému

ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, & que Don Raphaël, ou quelqu'autre défenseur du beau sexe, pourroit accourir-à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la Vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien. Au contraire, je fis le capable; & copiant mon Maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son Maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de Justice. Hé non, me répondit il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. ces gens là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens toi de ta prison d'Astorga. Ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour retraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'Hôpital, où j'ai deux mots à dire au Pourvoyeur de la part de mon Maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures, que j'étois au rendez vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des moustaches épa-

isses avec de longues rapières. Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent, des Archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux Archers. C'étoient trois domestiques & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la Nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La Vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi pour des levriers de Justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet, elle fut fort effrayée. Rassurez-vous, ma bonne Mere, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée. À ces mots nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la Vieille qui marchoit devant nous, & à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, et faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé ? Ah scélérate ! je vous rencontre enfin. Le Corrégidor à reçu ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'Officier : dis-je, à Fabrice faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette créature là. Il y a long temps qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez vous ma Princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

À ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux Archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit

d'elle même sur son séante, joignit les mains d'une manière suppliante, & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte ; Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste Mère à qui vous devez le jour. Quoique je sois très coupable, je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me le donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y-a-t'il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en ferez pas quite à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphaël pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez s'il vous plaît en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne Vieille ; je juge qu'elle fait une infinité d'histoires curieuses, que Monsieur le Corrégidor ne fera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la Vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les Archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la Justice. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'Officier, dis je au fils de Nunnez, puisque j'ai mon diamant je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme, je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité, vous ne seriez pas bon à être Exempt. Il faut, poursuivit il que je m'acquite de ma commission, il m'est expressément ordonné d'arrêter ces Infantes, Monsieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé de

de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, & relâchez vous un peu de votre devoir, en faveur du présent que ces Dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il, voilà ce qui s'appelle une figure de Rhétorique bien placée. Ca, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui ? mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Iles Philippines je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle, je vous les garantis fins. En même tems elle se fit apporter par la Vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monsieur l'Alguazil. Quoiqu'il ne se connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines, aussi bien que les perles. Ces bijoux, dit-il après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon aloi, & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'étais la bougie, que je remis à la Vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apercevoit plus rien dans la chambre qui se put aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mes Princesses, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monsieur le Corrégidor, & vous rendre plus blanches que neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plait, & nous ne lui faisons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V. *Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine & le séjour de Valladolid.*

APRES avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de Chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente ; car nous n'avions compté qu'à sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous

faire un scrupule d'avoir volé des Courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue, je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendants d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en freres ; après quoi chacun reprendra le chemin de sa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son Maître. La pensée de Monsieur l'Alguazil nous parut très judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir dé couché, & les autres ne se souciant guères d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes aprêter un bon souper, & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gayeté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice sur-tout, qui savoit donner de l'enjoûment à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut bien le sel Attique. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à-coup troublée par un événement imprévu. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très mauvaise mine. Après ceux là trois autres parurent, & nous en comptâmes jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des Archers de la Patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister, mais ils nous envelopperent dans un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je fais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine Avanturière. Certes le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique, aussi ne peut elle vous échapper. La Justice, qui vous destine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnoître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes
de

de contenance, & sentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il. nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le Commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie ? Savez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier & des pendans d'oreilles ; & qui pis est, pour faire ce vol vous vous êtes travestis en Archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse ; mais nos prières furent inutiles. Il rejetta de plus la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parceque je la lui offrois, peut être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des Archers m'aprit que la Vieille qui demuroit avec Camille, nous ayant soupçonnées de n'être pas de véritable valets de pied de la Justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret, & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la Patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que je avois reçus ce jour là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de Justice de Valladolid savoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces Messieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes espèces, l'Officier de la Patrouille qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur parut

si grave, que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier supplice, les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouët, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de Monsieur le Corréridor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille, dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long tems, & n'en sortir que pour aller aux galères, si dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordonnez n'eut entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison, ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations ; & tant par son crédit que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés. Le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile, *Sic vos non vobis, &c.*

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos Maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su ta disgrâce que ce matin. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la Médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein, & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon Maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite vérole & des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades, ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne fais comment cela se faisoit. Ils mouroient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, ou nous aprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un

jeune

jeune Médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au Docteur Sangrado, j'atteste ici le Ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre Monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre Médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donons par curiosité des préparations chimiques à nos malades. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, repliqua-t-il, si cela ne tiroit point à conséquence ; mais j'ai publié un Livre où je vante la fréquent Saignée & l'Usage de la Boisson ; veux-tu que j'aie décrier mon Ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui répartit-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez désabuser, ils vous perdroient de réputation. Périront plutôt le Peuple, la Noblesse & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos Confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le Siège de Troye. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque Père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque Oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les Oncles & les Pères s'étoient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets ; ils ne nous chicanotent point sur la perte

de leurs femmes. Les personnes affligées dont il nous falloit effuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans, affaîfins. Ils ne ménageoint point les termes. J'étois ému de leurs épithetes ; mais mon Maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, si le Ciel, pour ôter fans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, neût fait naître une occasion de me dégoûter de la Médecine, que je pratiquois avec si peu de succès.

Il y avoit dans votre voisinage un Jeu de paume, où les fainéans de la ville s'assembloient tous les jours. On y voioit un de ces braves de profession qui s'érigent en Maîtres, & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biscaye, & se faisoit appeler Don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, & qui sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épatté lui tomboit sur une moustache rousse, qui s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque, qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tiran du Jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les Joueurs, & il ne falloit point qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'Appellant ne voûlut se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Don* qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être retourier, il fit une tendre impression sur la Maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas sans doute pour sa beauté. Ce fut apparemment par ce je ne fais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, & forma le dessein de l'épouser ; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade, & malheureusement pour elle je devins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas

pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La Paumière alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa Maitresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flamme contre moi, il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, & me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble & de frayeur. Je m'imaginai sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux, je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, & je ne songai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon Maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI. *Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.*

JE marchois fort vite, & regardois de tems en tems derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentoisi à tout moment mon cœur treffaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid. Tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la Médecine; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, quoique ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon

à bon compte le profit de leur libertinage. - J'avois en réaux à peu près la valeur de cinq ducats, c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnement d'être dans cette superbe ville qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du Monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois ouï dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gozier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au cou, & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons Barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord quoique nous eussions changé d'habit & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son Maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta t-il, demeurer plus long tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de Barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil & à contre poil, & mettre une moustache en papilloite. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'ou il y a dix années entieres que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du païs, & savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deça de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce Barbier jusques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes, en poursuivant notre route. Ce

jeune

jeune homme étoit de bonne humeur, & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation il me demanda si je me sentoís de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire un pause. J'ai dans mon sac dequoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles, je ne veux rien de superflu, je me mets dans mon sac que des munitions de bouche avec mes rasoirs & une favonette.² Je louai sa prudence, & consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon Garçon Barbier étala ses vivres qui consistoient en cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage; mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac fut une petite outre remplie, disoit il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien favorables, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais; & nous vuidâmes aussi l'autre où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se feroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le Barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très particulières, me pria de les lui apprendre moi même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régale. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh! pour mon histoire s'écria-t il, elle ne mérite guères d'être entendue, elle ne contient que de simples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems il en fit le récit à peu près de cette sorte.

a ball of soap -

CHAPITRE VII. *Histoire du Garçon Barbier.*

FERRAND Pères de la Fuente mon Grand-père, je prends la chose de loin, après avoir été pendant cinquante ans Barbier du village d'Olmédo, mourut et le laissa quatre fils. L'ainé, nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, & lui succéda dans la profession. Bertrand le puiné se mettant le Commerce en tête, devint Marchand Mercier. Thomas, qui étoit le troisième, se fit Maître d'Ecole. Pour le quatrième, qu'on appelloit Pédro, comme il se sentoît né pour les Belles-Lettres, il vendit une petite pièce de terre qu'il avoit eu pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son savoir & par son esprit. Ses trois autres freres ne se séparèrent point. Ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de Laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma Mere, femme du Barbier, en mit au monde six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon Pere m'apprit de tres bonne heure à raser; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit: Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie, va courir le pays. Tu as besoin de voyager, pour te dégourdir, & te perfectionner dans ton Art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bon amitié, & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon Pere. Pour ma Mere, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit, & de connoître précisément ce

que

que je possédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rasoirs, qui sembloient avoir rasé dix générations tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, & un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon Pere, & ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà qu'elles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que Maître Nicolas le Barbier comptoit beaucoup sur mon savoir faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux, ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, & transporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraissoit entre mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Atequines, avec un très rude appétit ; j'allai loger à l'hôtellerie ; & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'Hôte me considéra quelque tems, & voyant à qui l'avoit affaire, il me dit d'un air doux : ça mon Gentilhomme, vous ferez satisfait, on va vous traiter comme un Prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lievre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que d'étoit du vin gâté, mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut ensuite, pour achever d'être traité comme un Prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une simple palaisse piquée, & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit que je viens de ré-

présenter,

présenter, l'estomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'Hôte m'avoit donné, graces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt, que j'eus le bonheur de trouver un boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien, mais je n'y demeurai que six mois. Un Garçon Barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pié qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'Eglise de Sainte Croix, & que la proximité du Théâtre du Prince y attiroit bien de la pratique. Mon Maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions, mais entre autres des Comédiens & des Auteurs. Un jour deux personnages de cette dernière espèce s'y trouverent ensemble. Ils commencerent à s'entretenir des Poètes & des Poésies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon Oncle. Cela me rendit plus attentif à leur discours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaléta, disoit l'un, est un Auteur sur lequel il me paroît que le Public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination, sa dernière Pièce l'a furieusement décrié. Et Louis Vélez de Guévara, disoit l'autre ne vient-il pas de donner un bel Ouvrage au Public? A-t-on jamais rien vu de plus misérable? Ils nommèrent encore je ne fais combien d'autres Poètes dont j'ai oublié les noms, je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon Oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convirent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pédro de la Fuente est un Auteur excellent. Il y a dans ses Livres une fine plaisanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la Cour & de la Ville, & si plusieurs Grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des

des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le Duc de Médina Céli, il ne fait point de dépense, il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces Poètes dirent de mon Oncle. Nous avons appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses Ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avoient dit ; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, & qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, & que je sus où il demeurait, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit, les Autcurs l'avoient appelé Don Pédro. Ce Don me fit quelque peine, & je craignis que ce ne fût un autre Poète que mon Oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon Maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, & je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les Barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, & marchand d'un air présomptueux je ne fis enseigner l'hôtel du Duc de Médina Céli. Je me présentai à la porte, & dis que je souhaitois de parler au Seigneur Don Pedro de la Fuente. Le Portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, & me répondit : Montez par là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me dit. Je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit-là que logeoit le Seigneur Don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il, mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir, je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille

vaille il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour, & revenez dans ce tems-là.

Je sortis, & me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon Oncle me feroit. Je crois, disois-je en moi-même, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens, & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence, à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon Maître va bientôt sortir, attendez ici un instant, je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'anti-chambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de son Maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon Oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, & lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente, Barbi. d'Olnédo. Je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon Père en qualité de garçon, & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'aperçus que mon Oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me désavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, & me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton Père & tes Oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains & maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins : Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton Art, & je te conseille de ne point t'arrêter plus long tems à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse, tu t'y perdrois mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du Royaume, les mœurs n'y sont pas corrompues. Va-t-en, poursuivit-il, & quand tu feras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne.

Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre, & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, & rendis compte à mon Maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre Oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il y avoit tant de personnes de qualité, il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentait de flatteuses images, j'allai deux jours après retrouver mon Oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour, mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les Grands, & qui mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des Maîtres, qu'on vit son neveu à celle des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le Seigneur Don Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très rudement. Comment petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement, & n'y remets jamais le pié, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, & plus encore du ton sur lequel mon Oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, & je résolus de laisser-là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je rassois toute la journée ; & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour Maître de cet instrument un vieux *Sennor Escudero*, à qui je faisois,

fois la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il savoit parfaitement. Il est vrai qu'autrefois il avoit été chantré dans une Cathédrale: Il se nommoit Marcos de Obérçon. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un Médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitte l'ouvrage; & nous faisions tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau, nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement Donna Mergélina, femme du Médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs, sa profession l'occupoit tout entier; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela, qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergélina étant une Dame jeune et belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes. Il ne lui faisoit donc point un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir comme j'arrivois à la porte du Médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire j'y trouvai le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté: Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque

quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon Maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je suis bien-aise de vous avoir montré à jouer de la guitare, & à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui vous menace, vive Dieu ! j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'Ecuyer de s'expliquer plus clairement, et de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sachiez, pour bien apprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du Médecin, & il y a de cela un an, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre Maîtresse, c'est cette Dame que vous devez accompagner partout. J'admirai Donna Mergélina. Je la trouvai merveilleusement belle, fait à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis je au Médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une Dame si charmante. Ma réponse déplut à Margélina, qui me dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là il s'émancipe vraiment. Oh ! je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche me suppriment étrangement. Je ne pouvois concilier des façons de parler rustiques & grossières, avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma Maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissoit même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante, & se dispoisoit à sortir pour aller entendre la Messe, il me dit de la mener à l'Eglise. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de Donna Mergélina, lui dirent en passant des choses fort flatteuses. Elle leur répondoit, mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses

réponses

Madelon & p. 100

réponses étoient sottes & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces insolens que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois, au hazard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature, & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage ; qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté, au lieu qu'une belle personne sans la douceur & la politesse devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne fais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignis que ma franchise n'excitât la colere de ma Maîtresse, & ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta pas contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de-même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me laissai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme a depuis deux mois, entièrement changés d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, & des manieres très agréables. Ce n'est plus cette même Margélina, qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans. Elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flateries lui plaisent, elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon

mon cher Diégo, continua l'Ecuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphosé Donna Mergélina, vous avez fait un brebis de cette tigresse. En un mot vous vous êtes attiré son attention, je m'en suis aperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au Vieillard, qu'il y ait là dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie Dame. Ah Diégo ! repliqua-t-il, vous raisonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à Phameçon. Vous ne regardez que le plaisir, & moi j'envisage tous les désagréments qui le suivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergélina, qui pendant peut-être toute retenue, laissera voir sa foiblesse au Docteur Oloroso son mari ; & ce mari qui se montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux, deviendra furieux, se vengera d'elle, & pourra nous faire à vous. Et à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos, je me rends à vos raisons, & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma Maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre Maître, j'irai vous y trouver, & nous jouerons là de la guitarre sans péril. J'y consens, lui dis-je & je vous promets de ne plus mettre le pié chez vous. Effectivement je résolus de ne plus aller chanter à la porte du Médecin, & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon Ecuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Donna Mergélina, produisoit un effet tout contraire. La Dame, des la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts,

&

& pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté ; mais au bout de ce tems là ma Princesse perdit patience, & dit à son Ecuyer : Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a pas cessé sans sujet de venir ici, il y a là dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne, ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de savoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment sans souper, s'écria-t-elle avec chagrin ! que ne m'avez vous dit cela plutôt ! Se coucher sans souper ! ah le pauvre enfant ! Allez le voir tout-à-l'heure, & qu'il revienne dès ce soir, il ne s'en retournera plus sans manger, il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends je, lui dit l'Ecuyer en seignant d'être surpris de ce discours ! quel changement, ô Ciel ! Est-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage ? Hé ? depuis quand êtes vous si pitoyable & si sensible ? Depuis, répondit elle brusquement, que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais, hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant, j'ai passé d'une extrémité à l'autre. D'altière & d'insensible que j'étois je suis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, sans que je puisse m'en empêcher ; & son absence, bien loin d'affoiblir mon amour, semble lui donner de nouvelles forces. Est il possible, reprit le Vieillard, qu'une jeune femme qui n'est ni beau ni bien fait, soit l'objet d'une passion si forte ? Je vous pardonnerois vos sentimens, s'ils vous avoient été inspirés par quelque Cavalier d'un mérite brillant. . . . Ah Marcos ! interrompit Margélina, je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe ; ou bien malgré votre longue expérience vous ne les connoissez gueres, si vous croyez que le mérite les détermine à faire

faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet, & nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, & qu'il ne possède peut être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention : il me paroît fait à ravir, & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, & il joue, ce me semble, de la guitarre avec une grace toute particulière. Mais, Madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo ? La bassesse de sa condition. Je ne suis guères plus que lui, interrompit-elle encore ; & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'Ecuyer jugeant qu'il ne gagneroit alors rien sur l'esprit de sa Maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus pour satisfaire la Patrone, il vint me chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui ; Vous voyez, Diégo me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergélina. Il faut absolument, mon ami, que cette Dame vous revoie, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitarre, & qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa Maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut pour cette Amante passionnée un grand sujet de ravissement, d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon Maître avant la nuit, qui pour mes péchés se trouva très obscure. Je marchois à tâtons dans la rue, & j'avois fait peut être la moitié de mon

chemin, lorsque d'une fenêtre on me coëffa d'une cafolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne savois à quoi me résoudre. De retourner sur mes pas, qu'elle scène pour mes camarades ! c'étoit me livrer à toute les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergélina dans le bel état où j'étois, cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du Médecin. Je rencontrai à la porte le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Oroloso venoit de se coucher, que nous pouvions nous divertir librement. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits, & en même tems je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit sa Maîtresse. D'abord que cette Dame sut mon aventure, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Hé, Madame ! lui dit Marcos, modérez vos transports, considérez que cet événement est un pur effet du hazard, il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi ne voulez-vous pas que je ressentie vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint seulement pas de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne suis je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choses qui marquoient bien l'excès de son amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions ; car tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans sa chambre, & en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brula des drogues odoriférantes, & en parfuma mes habits, après quoi elle répandit sur eux des essences en abondance. La fumigation & l'aspersion finies, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuisine, du pain, du vin & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; & prenant plaisir à me servir, tantôt elle me coupoit ma viande, & tantôt elle me versoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions

vions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé, Messieurs de la Symphonie se préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitarras, nous fîmes un concert qui charma Mergélina. Il est vrai que nous affectons de chanter des airs dont les paroles flatoient son amour, & il faut remarquer qu'en chantant, je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems, ne m'ennuyoit point. Pour la Dame, à qui les heures paroissoient des momens, elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil Ecuyer, à qui les momens paroissoient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela ; mais elle avoit affaire à un homme infatigable là dessus, il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent, & qu'il voyoit sa Maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traversé. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le Médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie, qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçut des étrangers chez lui.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, & dont je fus très mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon malheur en patience. Il n'en fut pas de même de Mergélina, ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son Ecuyer, c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le Vieillard avec colère ? Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à deshonnorer mon Maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour

un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah, Marcos ! interrompit la Dame toute effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel ! vous songez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez moi donc auparavant mon orgueil, & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté ! Que n'ai je encore ces heureux défauts ! Je serois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger. Mais poursuivit-elle en parlant, que dis-je, malheureuse ! pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non, mon Pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune, c'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagans qui m'échappent. Hélas ! ma passion me trouble l'esprit, ayez pitié de ma foiblesse, vous êtes toute ma consolation ; & si ma vie vous est chère, ne me refusez point votre assistance.

Ses pleurs redoublerent à ces mots, desorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise, comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos qui étoit peut-être la meilleure pâte d'Ecuyer qu'on vit jamais, ne résista point à un spectacle si touchant. Il en fut vivement pénétré, il confondit même ses larmes avec celles de sa Maîtresse, & lui dit d'un air attendri : Ah, Madame, que vous êtes séduisante ! je ne puis tenir contre votre douleur, elle vient de vaincre ma vertu, je vous promets mon secours. Je ne m'étonné plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'Ecuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergélina. Il vint un matin m'instruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la Dame. Il ranima par-là mon espérance ; mais, deux heures

heures après, j'appris une très mauvaise nouvelle. Un Garçon Apoticaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit, Seigneur Diégo, comment gouvernez vous le vieil Ecuyer Marcos de Obregon votre ami ? Savez-vous qu'il va sortir de chez le Docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner son congé. Son Maître & le mien viennent, tout-à-l'heure, de s'entretenir devant moi à ce sujet, & voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador, a dit le Médecin, j'ai une prière à vous faire : je ne suis pas content d'un vieil Ecuyer que j'ai dans ma maison, & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une Duègne fidèle, sévère & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon Maître. Vous auriez besoin de la Dame Mélancia, qui a servi de Gouvernante à mon épouse & qui depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage je vous la cède à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front. C'est la perle des Duègnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du Sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous savez, avoit de la jeunesse & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galand dans ma maison. Oh, vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer ! Je vous dirai même que la défunte avoit, dans les commencemens, une grande propension à la coquetterie ; mais la Dame Mélancia la refondit bientôt, & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette Gouvernante, & vous me remercirez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là dessus le Docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, & ils sont convenus, le Seigneur Apuntador & lui, que la Duègne iroit dès ce jour remplir la place du vieil Ecuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je commençois à me repaître ; & Marcos, l'après diner, acheva de les confondre, en confirmant le rapport du Garçon Apoticaire.

Adieu la morale que l'Épique me fait
 ticaire. Moncher Diégo, me dit le bon Ecuyer, je suis ravi que le Docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison, il m'épargne par là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruses & des détours pour vous faire parler en secret à Mergélina. Quel embarras ! graces au Ciel, je suis délivré de ces soins fâcheux, & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quitai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces Amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles ; mais quand je l'aurois été, la Dame Mélancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnoit à cette Déesse, me paroissoit capable de désespérer tous les galands. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du Médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne Vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez vous cette nuit à la porte de Donna Mergélina, & quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je fais contrefaire le chat à raver, je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, repliqua la messagère de galanterie, je vais porter votre réponse. Votre servante, Seigneur Diégo, que le Ciel vous conserve ! Ah que vous êtes gentil ! Par Sainte Agnès je voudrois n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres ! A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, & quand je jugeai que le Docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin & qui sans doute faisoient honneur au Maître qui m'avoit enseigné

enseigné un si bel art. Un moment après, Mergélina vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma des que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe, qui bruloit dans la cheminée, éclairoit faiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus : avec cette différence, que le plaisir seul causoit toute son émotion, & qu'il entroît un peu de frayeur dans la mienne. Ma Princesse m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari, je sentoís un frisson qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre Gouvernante ? Après ce que j'ai ouï dire de la Dame Melancia, je ne croyois pas qu'il vous fut possible de trouver les moyens de me donner de vous nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Donna Mergélina sourit à ce discours, & me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma Duègne et moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, son mari lui fit mille caresses, & me dit : Mergélina, je vous abandonne à la conduite de cette discrète Dame, qui est un précis de toutes les vertus. C'est un miroir que vous aurez incessamment devant vous, pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne à gouverné, pendant douze années, la femme d'un Apoticaire de mes amis, mais gouverné comme on ne gouverne point, elle en a fait une espèce de Sainte.

Cet éloge, que la mine sévère de la Dame Melancia ne démentoit point, me couta bien des pleurs, & me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir, & les reprimandes que j'aurois à essuyer tout le monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la Duègne, d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir, mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos

remontrances n'en arracheront pas, vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans, je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la Duègne renfroignée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne, je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah, belle Mergélina, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, & je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a long tems que je possède le grand art de me masquer ; & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice, & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guères vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus, on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la Gouvernante, nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même dessein que le Seigneur Apuntador. Le front d'un Médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un Apoticaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours sa femme & moi ! Que cette Dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! le Ciel lui fasse paix. Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne fais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc, Madame, d'un œil plus favorable, & soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil Ecuyer qui vous servoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous ferai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diégo, continua Mergélina, si je fus bon gré à la Duègne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie, qui lui marqua d'avance que j'é-

tois

tois charmée de l'avoir pour Gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entière de mes sentimens ; et je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette Vieille qui vous a parlé, & qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'Apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaissant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Mélancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui, & tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis je alors à Mergélina, je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se reveiller, & s'appercevoir de la supercherie. Il ne s'en appercevera point, répondit-elle avec précipitation. Soyez sur cela sans inquiétude, & qu'une vaine crainte m'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune Dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer ; & elle s'y prit de tant de façons qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion : mais dans le tems que le Dieu Cupidon, suivis des ris & des jeux, se disposoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'Amour & sa suite s'envolèrent, ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergélina me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe, comme elle en étoit convenue avec sa Gouvernante, en cas que ce contre-tems arrivât, & elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faisoient retentir toute la maison. Le Médecin s'éveille en sursaut, & appelle Mélancia. La Duègne s'élance hors du lit, quoique le Docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever. Elle joignit sa Maîtresse, qui la sentant à ses côtés appelle aussi Mélancia, & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la Gouvernante, me voici ; recouchez-vous, s'il vous plait, je vais savoir ce que c'est. Pendant ce tems la Mergélina

s'étant deshabillée se mit au lit auprès du Docteur qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable, & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La Duègne, convertie d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur Docteur, dit-elle à son Maître, prenez la peine de vous lever. Le Libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie, on vous demande de sa part, courez à son secours. Le Médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible, & sortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la Duègne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergélina, remettez vous. En même tems elle m'aprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu, mais la Gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut être le Libraire mort, & reviendra sur se pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon là ? il ne'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer, & remettre la partie à demain. Donna Mergélina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent ; & je crois qu'elle fut bien mortifiée, de n'avoir pu faire prendre à son Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon Maître, où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure ; je doutai quelque tems si j'irois au rendez-vous la nuit suivante, je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre. Mais le Diable qui nous obsède toujours, ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je serois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergélina avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe, & me promettant bien

bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du Docteur, entre onze heures & minuit. Le Ciel étoit très obscur, je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois, pour avertir que j'étois dans la rue; & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je ne mis à contrefaire tous les différens cris de chat qu'un Berger d'Olmédo m'avoit appris, & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui ren-
 troit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds, & me le jetta de toute sa force, en disant, Maudit soit le matou! Je reçus le coup à la tête, & j'en fus si étourdi dans le moment que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison, où je réveillai & fis lever tout le monde. Mon Maître visita & pansa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroïssoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là je n'entendis point parler de Mergélina. Il est à croire que la Dame Mélancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarassois guères, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri. *pour ne qu'en entendre*

CHAPITRE VIII. *De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine, & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

LE Seigneur Diégo de la Fuente me raconta encore d'autres aventures qui lui étoient arrivées depuis; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long. Il nous mena jusqu'à Ponte de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hotellerie une soupe aux choux, &

& mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, & notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieus, nous nous sentîmes de l'appetit ; & comme nous aperçûmes, à deux cens pas du grand chemin, plusieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement, il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croutes, & nous demanda d'un air riant si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvû qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuner au sien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibâmes aussitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, Messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voila bien des munitions ? Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez vous bien qu'on me traite ordinairement de Prince, & que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diégo ; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes Comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le Barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les Comédiens. Ces Messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de Saint Antoine ; je doute même que vous mouchiez les chandelles.

Vous

protection

Vous pouvez, repartit l'Historien, penser de moi tout ce qu'il vous plaira, mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles, je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le Seigneur Gil Blas & moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le Barbier au Comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un Héros de Théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez, si je vous dis si librement ma pensée. Si librement, s'écria l'acteur ! ah vraiment ! vous ne connoissez guères Melchior Zapata. Grâces à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise, car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'Affiches de Comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout pleins de trous, & des fouliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, repliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable Actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim, & pour mon malheur elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ! Il faut que parmi les Comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse, & qu'elle me tombe en partage. C'est assurément jour de malheur, dit le Barbier. Aussi, que ne prenez-vous

niez-vous une Actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait ? J'en demeure d'accord, reprit l'Historien ; mais, malpeste ! il n'est pas permis à un petit Comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un Acteur même de la Troupe du Prince, encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux la ville est bonne, & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des Princesses de coulisses.

Hé ? n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez-vous avec votre mérite infini ? il y a vingt Acteurs. Demandez de leurs nouvelles au Public, vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havresac. Malgré tout cela néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces, ou de puissans amis, pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir, puisque je viens de débiter à Madrid, où j'ai été hué & sifflé comme tous les diables ; quoique je dusse être fort applaudi : car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagans, & je suis sorti cent fois de la nature. De plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma Princesse. En un mot, j'ai joué dans le goût des grands Acteurs de ces pais-là ; & cependant la même Public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pas les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le Prince Dramatique se leva, reprit son havresac & son épée, & nous dit d'un air grave, en nous quittant : Adieu, Messieurs, puissent les Dieux épuiser sur vous leurs faveurs ! Et vous, lui répondit

Diégo

3 Troisell of the world

Diégo du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie ? Des que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussitôt le Barbier & moi nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son debut. Nos sifflemens frapperent ses oreilles, il crut entendre encore les siffleurs de Madrid. Il regarda derrière lui, & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes au cœur joie, puis nous regagnâmes le grand chemin, & poursuivîmes notre route.

CHAPITRE IX. *Dans quel état Diégo retrouva sa famille, & après quelles jouissances Gil Blas & lui se séparèrent.*

NOUS allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la Plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paroît une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le Barbier ; mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré, en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avançons dans la plaine, il nous paroissoit que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; & lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre, & tout auprès un grand nombre de cuisiniers

cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes, ceux là remplissoient de vin des cruches de terre, les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, & chargé de devises Grecques & Latines. Le Barbier n'eut pas plutôt vû ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon Oncle Thomas, je vais parier qu'il y aura mis la main : car entre nous c'est un habile homme, il fait par cœur une infinité de Livres de Collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon Oncle a traduit des Poètes Latins & des Auteurs Grecs. Il possède l'Antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne saurions pas que dans la ville d'Athènes, les enfants pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profond érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le Maître d'Ecole ne remit pas d'abord le jeune Barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux : Hé ! te voilà, Diégo mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vû naître ? Tu viens revoir tes Dieux Pénates, & le Ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il ; ton Oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton, il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignoit de manquer des choses les plus nécessaires,

argenti

argenti pallebat amore. Outre les grosses pensions que quelques Grands lui faisoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les riches que portoient les esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé pour qui ? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que son Père, son Oncle Bertrand & moi nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déjà disposé de sa sœur Thérèse. Il vient de la marier avec le fils d'un de nos Alcades, *connubio junxit stabili, propriamque ditavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser ces pavillons dans la plaine. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le sien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton Pere faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton Oncle le Mercier mit hier la nape, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en Bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante Jeunesse forma diverses danses, & chanta mille chansonnettes tendres & légères. Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus la Pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux Bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention, *finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une Pièce que j'ai composée. Elle a pour titre, *Les Amusemens de Mueli Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui declament comme les Comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille

famille de Pennahiel & de Ségovie, que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du Maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la Pièce, je ne t'en parlerai point, je veux te laisser le plaisir de la surprise, je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme, par les images de la mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote, il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étois attaché au Théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scène que des Princes sanguinaires, que des Héros assassins. Je me ferois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr dans mes Tragédies, non seulement les principaux Personnages, mais les Gardes mêmes. J'aurois égorgé jusqu'au Souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable, c'est mon goût. Aussi ces fortes de Poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des Comédiens, & font rouler tout doucement les Auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze Joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formoient un concert très bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, & Diégo se fit connoître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, & tous ceux même qui étoient présens, l'accablèrent d'embrassades, après quoi son Père lui dit : Tu sois le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraisés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement, je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le Maître d'Ecole eut la vanité de le vouloir donner.

donner à trois services; pour l'emporter sur ses frères qui n'avoient pas fait les choses magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la Pièce du Seigneur Thomas; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les Joueurs d'instrumens étoient déjà placés pour jouer dans les Entr'actes. Comme chacun, dans un grand silence, attendoit qu'on commençât, les Acteurs parurent sur la scène; & l'Auteur, le Poème à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la Pièce étoit tragique; car dans le premier Acte, le Roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent Esclaves Mores à coups de flèches; dans le second, il coupa la tête à trente Officiers Portugais, qu'un de ses Capitaines avoit fait prisonniers de guerre; & dans le troisième enfin, ce Monarque, saoul de ses femmes, mit lui-même le feu à un Palais isolé où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les Esclaves Mores, de même que les Officiers Portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art; & le Palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs qui sembloient sortir du milieu des flammes, dénoua la pièce, & ferma le théâtre d'une façon très divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle Tragédie. Ce qui justifia le bon goût du Poète, & fit connoître qu'il savoit bien choisir ses sujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après les Amusemens de Mulei Bugentuf, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solennelle, avoit fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires; & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des Livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout-à-coup sur le théâtre deux long bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins
pro-

proprement reliés. Alors tous les Acteurs revinrent sur la scène, & se rangèrent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un Préfet de Collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un Livre des mains du Pédant ; puis il étoit couronné de laurier, & on le faisoit affeoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le Maître d'Ecole, de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les Mères de quelques externes prirent feu là dessus, & accusèrent le Pédant de partialité. Desorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Fin du Second Livre.

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, & du premier Maître qu'il servit dans cette ville.

J'E fis quelque séjour chez le jeune Barbier. Je me joignis ensuite à un Marchand de Ségovie, qui passa par Olmédo. Il revenoit, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, & s'en retournoit à vuide. Nous fîmes connoissance sur la route, & il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fumes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du Muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un Marchand de Drap qui demouroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet, & lu ce qui y étoit contenu, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio,

cio, mon Correspondant, m'écrivit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'est une chose dont je me charge avec plaisir, je suis persuadé qu'il ne me fera pas difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminueoient à vûe d'œil. Mais je ne lui fus pas long tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un Cavalier de sa connoissance qui avoit besoin d'un valet de chambre, & que selon toutes les apparences ce poëte ne m'échapperoit pas. En effet ce Cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Mélendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale, je vous en réponds comme de moi même. Le Cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, & qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il, je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots il donna le bonjour au Marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'Eglise de St. Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison dont il occupoit une aile, nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre, où il y avoit un lit & d'autres meubles, qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau Maître m'avoit bien considéré chez Mélendez, je l'examenai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille, & satisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable, je suis bien-aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture & pour ton entretien, que pour

tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs je ne suis pas difficile à servir, je ne fais point d'ordinaire, je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Aye soin seulement de te retirer le soir de bonne heure, & de m'attendre à ma porte, voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite, il ferma lui même les portes, & emportant les clefs : Mon ami, me dit-il, ne me suis point, va-t-en où il te plaira, mais quand je reviendrai ce soir, que je te trouve sur cet escalier. En achevant ces paroles il me quitta, & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur Maître. Quoi ! tu rencontres un homme qui pour épouffeter ses habits & faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour, avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ! Vive Dieu ! il n'est point de situation plus heureuse ! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi, ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon Maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi, & parut content de mon exactitude : Fort bien, me dit-il, cela me plaît, j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots il ouvrit les portes de son appartement, & les referma sur nous d'abord que nous fumes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'antichambre, ou je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf et dix heures, j'épouffétai ses habits, il me compta mes
fix

fix réaux, & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon Maître. Mélendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce Cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, & a qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurèrent tous que mon Maître leur étoit inconnu, quoiqu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage ; & quelques uns, accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de-là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite. On le soupçonna d'être un espion du Roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgrâces passées me faisoient craindre la Justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Mélendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon Maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, & de le quitter si je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'Etat ; mais il me sembla que la prudence & l'agrément de ma condition demandoient que je fusse bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le deshabillant, je ne sais comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons entre autres des voisins qui ne valent pas le diable.

Les

Les mauvais esprits ! vous ne devineriez jamais de quelle maniere ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il : hé qu'en peuvent ils dire, mon ami ? Ah ! vraiment, repris-je, la médifance ne manque point de matiere, la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux, que nous méritons l'attention de la Cour, en un mot vous passez ici pour un espion du Roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon Maître comme Alexandre regarda son Médecin, & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon raport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon Patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas, laissons raisonner vos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là dessus, & je fis la même chose, sans savoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la premiere porte sur l'escalier. Mon Maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur Cavalier, je suis Alguazil, & je viens ici pour vous dire que Monsieur le Corréidor souhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon Patron ? C'est ce que j'ignore, Seigneur, repliqua l'Alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon Maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte ; puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'Alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes fix réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux sortir mon ami ; pour moi je ne sortirai pas sitôt ; & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette

crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai, & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvois remarquer s'il sortoit. J'aurois eu la patience de me tenir-la toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songeai que son allure pouvoit fort bien être composée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit pourvoir à sa sûreté par une prompte fuite. Je n'espérai plus de le revoir, & je doutai si j'irois l'attendre le soir à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon Maître revint à son ordinaire. Il se coucha sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à-coup à la porte. Mon Maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'Alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répondit l'Alguazil, c'est Monsieur le Corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces Messieurs-là depuis que j'avois passé par leurs mains, & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon Patron, moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçut le Juge avec respect. Vous voyez, lui dit le Corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite, je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon Maître, je suis de la Castille Nouvelle, & je me nomme Don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les Spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce

commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le Juge, un gros revenu ? Non, Seigneur, interrompit mon Patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maison. Hé de quoi vivez vous donc, repliqua le Corrégidor ? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, & fit entrer le Juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant, quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que je renchériss sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique, je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le Monde avec tant d'ardeur ; mais j'avoüerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, & si paresseux que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'Intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats : c'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, & que j'ai déjà passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au Ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, & je suis revenu des femmes. Je n'apprehende point que dans ma vieillesse on me compte parmi ces Barbons voluptueux, à qui les Coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le Corrégidor ! On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion, ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, Don Bernard, ajouta-t-il,

continuez de vivre comme vous faites. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah Seigneur ! s'écria mon Maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'Alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le Corrégidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit lui marquer assez de reconnaissance à son gré. De mon côté, pour seconder mon Maître, & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'Alguazil, je lui fis mille révérences profondes, quoique dans le fond de mon ame je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un Alguazil.

CHAPITRE II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando, & des choses curieuses que ce Voleur lui raconta.*

DON Bernard de Castil Blazo, après avoir conduit le Corrégidor jusques dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre fort & toutes les portes qui en faisoient la sureté, puis nous sortîmes l'un & l'autre très satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de couter cette aventure à Melendez, me fit prendre le chemin de sa maison ; mais comme j'étois prêt d'y arriver, j'aperçus le Capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le retrouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant & dis en moi-même : Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va t-il me mener ? il a peut être quelque souterrain dans cette ville. Malpeste ! si je le croyois, je lui ferois voir tout-à l'heure que je n'ai pas la goûte aux piés. Je marchois donc derrière lui, en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando

Rolando dissipa bientôt ma crainte, il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis, il demanda du meilleur vin, & dit à l'Hôte de nous préparer à diner. Pendant ce tems la nous passâmes dans une chambre, où le Capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien Commandant, & tu le feras bien davantage encore, quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés, qui suivoient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son Maître, nous cria d'une voix suppliante ; Hé ! mes chers Seigneurs, au nom de Dieu ne tuez point le fils unique de Monsieur le Corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers, au contraire ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux ; ne laissons point échapper le fils d'un mortel ennemi de nos pareils. Combien de gens de notre profession son Père n'a-t-il pas fait mourir ? Vengeons les, immolons cette victime à leurs manes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon Lieutenant même se préparoit à servir de Grand-Prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. Arrêtez, lui dis je ; pourquoi vouloir répandre du sang sans nécessité ? Contentons nous de la bourse de ce jeune homme : puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son Père, & son Père ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du Corrégidor, & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla.

Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fumes pas peu surpris de trouver la trape levée, & notre surprise devint encore plus grande lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarda liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper, nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la Cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux Nègre, qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avoit perdu connoissance, & il nous parut si bas, que malgré notre bonne volonté nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table, & après avoir déjeuné amplement, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre reveil, Léonarda nous aprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, & là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après il arriva que voulant faire une course, nous rencontrâmes, un matin, à la sortie du Bois, trois Brigades d'Archers de la Sainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord, qu'une. Nous la meprisâmes, quoique supérieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes : mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout-à-coup fondre sur nous, desorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre Lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fumes enveloppés ; & ferrés de si près, que les Archers nous prirent ; & tandis que deux Brigades nous conduisoient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire.

Un

Un Payfan de Lubéno, en traversant la Forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hazard la trape de notre souterrain levée, c'étoit justement le jour que tu en fortis avec la Dame ; il se douta bien que c'étoit notre demeure, il n'eut pas le courage d'y entrer, il se contenta d'observer les environs ; & pour mieux remarquer l'endroit, il écorcha légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, & d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du Bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au Corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce Juge fit assembler trois Brigades pour nous arrêter, & le Payfan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un Général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empressé de me voir. Le voilà, disoit on, le voilà ce fameux Capitaine, la terreur de cette contrée. Il méritoit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le Corrégidor, qui commença de m'insulter. Hé bien, me dit-il, scélérat ! le Ciel, las des défordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé ses jours, vous m'en devez quelque reconnoissance ? Ah, misérable, s'écria t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux ! Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma Charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai trois semaines entières dans les prisons. Je crus qu'on ne différoit mon supplice que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corrégidor m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : Ecoute ton arrêt, tu es libre, sans toi mon fils unique auroit été assassiné sur les grands-chemins : comme Père, j'ai voulu reconnoître ce service ; &

comme Juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la Cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace, & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement, rentre en toi-même, & quite pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid, dans la résolution de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon Pere & ma Mere morts, & leur succession entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les Tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela ? je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une Charge d'Alguazil. Mes confreres se seroient par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose ; car dans cet honorable Corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres, au diable soit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te decouvrir ici le fond de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est guères de mon goût, elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse, on n'y sauroit faire que des tromperies secretes & subtiles. Oh que je regrette mon premier métier ! J'avoue qu'il y a plus de fureté dans le nouveau, mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma Charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sai qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, & remplie de Sujets Catalans, c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur Compagnie, Capitaine en second ; & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assururai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nués. Je dirai plus de bien de toi, qu'un Général n'en dit d'un Officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite, cela te rendroit suspect, je tairai l'aventure. Hé bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre ? j'attends ta réponse.

Chacun

Chacun à ses inclinations, dis-je alors à Rolando : vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends, interrompit-il ; la Dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur ; & sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avoüer, Monsieur Gil Blas. que vous l'avez mise dans ses meubles, & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain. Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, & que pour le désabuser, je voulois en dinant lui conter l'histoire de la Dame. Ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas il me remit encore sur les Sujets Catalans, il m'avoüa même qu'il avoit résolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il me regarda d'un air fier, & me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire, qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire, oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprends que tu me mêles dans tes discours. . . . tu me connois, je ne t'en dis pas davantage. A ces mots il appella l'Hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il sort de chez Don Bernard de Castil Blanco, & va servir un Petit-Maitre.

COMME nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon Maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'aperçûs qu'il regarda plus d'une fois le Capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand, il avoit le

visage

visage long avec un nez de perroquet ; & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du Capitaine, & très disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogrife que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un Alguazil, & je m'imaginai que satisfait de cette réponse il en demeureroit-là, Mais il me fit bien d'autres questions ; & comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout-à-coup la conversation, & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au-lieu de six réaux, & me dit : Tiens mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour ; va chercher une autre maison, je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avivai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet Alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid, dans le tems que j'exerçois la Médecine. Fort bien, reprit mon Maître, la défait est ingénieuse. Tu devois me répondre cela hier au soir, & non pas te troubler. Monsieur, lui repartis je, en vérité je n'osois vous le dire par discrétion, c'est ce qui a causé mon embarras. Certes, repliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret, je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Mélendez, qui me dit pour me consoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après il me dit : Gil Blas mon ami, vous ne vous attendez pas du bonheur que j'ai vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes Seigneurs qu'on appelle Petit-Maîtres. J'ai l'honneur d'être son Marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la-vérité, mais il n'y a rien à perdre avec ces Seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent

ent leurs dettes, & quand cela n'arrive pas, un Marchand qui entend son métier leur vend toujours si cher, qu'il se fauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'Intendant de Don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son Maître, & vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'Hôtel de Don Mathias, le Marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'Intendant, il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, & s'est enrichi dans deux maisons ruinées, dont il a été l'Intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser, quand ils ont la moindre grace à demander à leur Maître ; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Règlez-vous sur cela, Gil Blas. Faites votre cour au Seigneur Rodriguez, préférablement à votre Maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous fera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement, & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant. Don Mathias est un jeune Seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance des ses propres affaires. Qu'elle maison pour un Intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'Hôtel, nous demandâmes à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit, & nous vîmes avec lui une manière de Payfan, qui tenoit un sac de toile bleue rempli d'espèces. L'Intendant, qui me parut plus pâle & plus jeune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Mélendez, en lui tenant les bras. Le Marchand de son côté ouvrit les siens, & ils s'em brassèrent tout deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit pour le moins autant d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi, Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment, que
j'étois

j'étois tel qu'il le falloit pour convenir à Don Mathias, & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce Seigneur. Là-dessus Mélendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'Intendant de m'accorder sa protection, & me laissant avec lui il se retira après force complimens. Dès qu'il fut parti, Rodrigues me dit : Je vous conduirai à mon Maître d'abord que j'aurai expédié ce bon Laboureur. Aussitôt il s'approcha du Payfan, & lui prenant on sac ; Talégo, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles y sont. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au Laboureur, & le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors il s'adressant à moi : Nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon Maître, il sort du lit ordinairement sur le midi, il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, et renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit une jambe étendue. Il se balançoit en rapant du tabac. Il s'entretenoit avec un laquais, qui remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'Intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Mélendez votre Marchand en répond : il assure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en ferez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune Seigneur ; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service, je le fais mon valet de chambre, c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos, j'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dettes. C'est proprement la seule que le point-d'honneur nous oblige à payer avec exactitude, aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver tout-à-l'heure deux cens pistoles, & les envoyer à la Comtesse de Pédrofa. Monsieur, dit l'Intendant
cela

cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. / Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravédi de vos Fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je sue sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, grâces au Ciel, j'en suis venu à bout ; mais je ne fais plus à quel Saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Don Mathias, & ces détails ne font, que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience, repliqua l'Intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune Seigneur, vous m'assassinéz. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens pistoles, il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir Recours au petit Vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure. Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit Don Mathias ; pourvu que j'aie deux cens pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'Intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio Centelles, entra : Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon Maître ? Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colère. Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est cet homme qui sort. Oui, répondit Don Mathias, c'est mon Intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelque mauvais quart-d'heure, il m'entretient des mes affaires, il dit que mange le fond de mes revenus. L'animal ! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui ? Mon enfant, reprit Don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un Homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton Intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, il semble qu'il donne du sien. Il me fait de grands raisonnemens. Monsieur, me dit-il, vous-vous abîmez, vos revenus sont saisis. Je suis

suis obligé de lui couper la parole, pour abrégér ses fots discours. Le malheur, dit Don Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens là, c'est un mal nécessaire. J'en conviens, repliqua Centelles . . . mais attends, poursuivit il en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante, rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute, il faut que ce soit moi qui demande à ton Intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon Homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira, nous les écouterons de sang froid. Ton Intendant viendra me rendre ses comptes, mon Homme d'affaires te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations, tu ne verras que les miennes. Cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette saillie, & mirent en joie les jeunes Seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit Vieillard qui n'avoit presque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut s'en aller : Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces Messieurs, vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non, non, lui répondit mon Maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce discret Vieillard que tu vois, est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq ! s'écria Centelles d'un air étonné. Vive Dieu ! je te félicite d'être en si bonne main ; je ne suis pas traité si doucement, moi. J'achete l'argent au poids de l'or, j'emprunte d'ordinaire au denier trois. Qu'elle usure, dit alors le vieil Usurier ! Ces fripons songent ils qu'il y a un autre Monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêt. C'est le profit exorbitant que quelques uns tirent de leurs espèces, qui nous perd d'honneur & de réputation. Si tous mes confrères me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car pour moi je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le tems étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois,

antrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêts ; & peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la Terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon Maître ? il me faut deux cens pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, répliqua l'Usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le Payfan de Talégo venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je scus bientôt ce qu'il en falloit penser, & je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté sans raison le savoir faire de cet Intendant. Le Vieillard vuida le sac, étala les espèces sur une table, & se mit à les compter. Cette vûe alluma la cupidité de Mon Maître. Il fut frappé de la totalité de la somme : Seigneur Descomulgado, dit-il à l'Usurier, je fais une réflexion judicieuse, je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sol. Je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rassembler les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le Vieillard je destinois une partie de cet argent à un bon Licentie qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles, & à meubler leurs retraites ; mais puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service. Vous n'avez settlement qu'à songer aux assurances..... Oh ! pour des assurances, interrompit Rodriguaz, en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le Seigneur Don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses Fermiers, sur Talégo, riche Laboureur de Mondéjan. Cela est bon, répliqua l'Usurier. Je ne fais point le difficileux, moi. Alors l'Intendant présenta une plume à mon Maître, qui sans lire le billet écrivit son nom au bas, en sifflant.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon Patron, qui courut l'embrasser en lui disant : Jusqu'au revoir,

revoir, Seigneur Usurier, je suis tout à vous. Je ne fais pas pourquoi vous passez vous autres pour des fripons. Je vous trouve très nécessaires à l'Etat. Vous êtes la consolation de mille Enfans de famille, & la ressource de tous les Seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centelles. Les Usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, & je veux à mon tour embrasser celui ci à cause du denier cinq. A ces mots il s'aprocha du Vieillard pour l'accoler ; & ces deux Petits Maîtres, pour se divertir, commencerent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux Joueurs de paume qui pelottent une balle. Après qu'ils l'eurent bien ballotté, ils le laisserent sortir avec l'Intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Jeepre
 Lorsque Rodriguez & son ame damnée furent partis, Don Mathias envoya, par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la Comtesse de Pédrofa, & fera l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soie, qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fond, il dit d'un air gai à Don Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui ? tenons conseil là dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centelles, je le veux bien, délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres Seigneurs arriverent. D'étoient Don Alexo Ségiar & Don Fernand de Gamboa, l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon Maître, c'est à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre Cavaliers débuterent par de vives accolades qu'ils se firent on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros réjouï, adressa la parole à Don Mathias & à Don Antonio : Messieurs, leur dit il, où dinez vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boirez du vin des Dieux. J'y ai soupé & j'en suis sorti ce matin entre cinq & six heures. Plût au Ciel, s'écria mon Maître, que j'eusse fait la même chose ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centelles, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs, aussi n'y a t-il que la variété des amusemens qui

qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ses Seigneurs qui lèvent les impôts, & qui font leurs affaires avec celles de l'Etat. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les Maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand, & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises, assaisonnées d'un accent Biscayen, qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un Précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, Messieurs, dit Don Alexo Ségiar, j'ai soupé chez une Comédienne, chez Arsénie. Nous étions fix à table. Arsénie, Florimonde avec une Coquette de ses amies, le Marquis de Zénète, Don Juan de Moncade, & votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire & à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arsénie & Florimonde ne sont pas de grands génies, mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. J'aime mieux cela cent fois, que des femmes raisonnables.

CHAPITRE IV.

De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petits-Maitres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit, & le serment singulier qu'ils lui firent faire.

CES Seigneurs continuèrent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fût en état de sortir. Alors il me dit de le suivre ; & tous ces Petits Maitres prirent ensemble le chemin du cabaret, où Don Fernand de Gamboa se propoisoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets, car chacun de ces Cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs Maitres, & se donnoient les même airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluerent aussi ; & l'un d'entre eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Père, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune Seigneur. Hélas non, lui répondis-je, & il n'y a pas long tems que je suis à Madrid. C'est ce qui me semble, repliqua-t-il. Vous sentez la Province, vous paroissez timide & embarrassé, il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi sur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je. Non, repartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner, comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois de bons enfans pour confrères, & que je ne pouvois être en meilleure main pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos Maitres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gayeté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu ! que de saillies d'imagination ! Ces gens là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on

on fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, & nous les quitâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guères à m'apercevoir que les Chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs Maîtres, ils en affectoient même le langage, & ses maîtres les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admireirois leur air libre & aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit son Maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du festin; & voulant que rien n'y manquât, il appella l'Hôte & lui dit : Maître André Mantuano, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin; & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos Maîtres auront bûes. Très volontiers, répondit l'Hôte; mais Monsieur Gaspard, vous savez que le Seigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces... Oh! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds moi, c'est de l'or en barre que les dettes de mon Maître. Il est vrai que quelques discourtois Créanciers ont fait saisir nos revenus, mais nous obtiendrons main levée au premier jour, & nous vous payerons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. Mantuano nous apporta du vin malgré les faibles, & nous en bûmes en attendant la main levée. Il falloit voir comme nous nous portions à tous momens des fantés, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos Maîtres. Le valet de Don Antonio appelloit Gamboa celui de Don Fernand, & le valet de Don Fernand appelloit Centellès celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enivrons peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laisserent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contents de moi. Silva, me dit un des plus desolés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'aperçois

C'esting que

que tu as un fond de génie, mais tu ne fais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'est qu'en hazardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en Beaux-Esprits. Veux tu briller ? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos Maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse. C'est-à-dire que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité pour produire quelque bonne saillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences tu pas à te dégrasser ? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ; cela élève l'esprit ; les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis je, aussi je veux désormais consacrer mes services à la Noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux Bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, Messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là, jurons-en par le Styx. Nous rîmes bien de la pensée de Gaspard. Nous lui applaudîmes, & le verre à la main nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos Maîtres de se retirer : ce fut à minuit, ce qui parut à mes amirades un excès de sobriété. Il est vrai que ces Seigneurs ne fortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse Coquette qui logeoit dans le quartier de la Cour, dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une Femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, & si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres Coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de Seigneurs qu'on voyoit. Ils y jouoient l'après-dinée, ils soupoient ensuite, & passoit la nuit à boire & à se réjouir. Nos Maîtres demeurèrent-là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer ; car tandis qu'ils étoient avec les Maîtresses, nous nous amusions avec les suivantes. Enfin, nous nous séparâmes tous au lever de l'Aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon Maître s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez Don Antonio Centellès, où nous trouvâmes un certain Don Alvaro de Acuña. C'étoit un vieux Gentilhomme un Professeur de débauche. Tous les jeunes-gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, & dissiper leur patrimoine. Il n'apprehendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois Cavalier se furent embrassés, Centellès dit à mon Maître : Parbleu, Don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos. Don Alvaro vient me prendre pour me mener chez un Bourgeois qui donne à diner au Marquis de Zénete & à Don Juan de Montcade, je veux que tu sois de la partie. Hé comment, dit Don Mathias nomme-t on ce Bourgeois ? Il s'appelle Grégorio de Noriega, dit alors Don Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est de ce jeune-homme. Son Père, qui est un riche Jouaillier, est allé négocier des Pierrieres dans les Pays étrangers, & lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Grégorio est un sot qui a une disposition prochaine à manger tout

tout son bien, qui tranche du Petit-Maître, & qui veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire, je le gouverne, & je puis vous assurer, Messieurs, que je le mène bon train. Le fond de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellès, je vois le Bourgeois à l'hôpital. Allons, Don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme là, & contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon Maître. Aussi bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits Seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de Publican, à qui le jeu & la vanité de figurer avec les Grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit Don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellès & mon Maître se rendirent avec Don Alvar chez Grégorio de Norriégo. Nous y allâmes aussi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lipée, & de contribuer de notre part à la ruine de Bourgeois. En entrant nous aperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il sortoit des ragoûts qu'ils faisoient une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le Marquis de Zénète & Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le Maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des Petits-Maîtres, c'étoit une très mauvaise copie de ces excellens originaux, ou pour mieux dire un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs, qui avoient tous pour but de se moquer de lui, & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit Don Alvar après les premiers complimens, je vous donne le Seigneur Grégorio de Noriége pour un Cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'esprit très cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matières, depuis la Logique la plus fine & la plus serrée jusqu'à l'Orthographe. Oh ! cela est trop flateur, interrompit le Bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois, Seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un paits d'érudition. Je n'a-

vois pas dessein, reprit Don Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle ; mais en vérité, Messieurs, poursuivit-il, le Seigneur Grégorio ne sauroit manquer de s'acquérir un nom dans le Monde. Pour moi, dit Don Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets au dessus de l'ortographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des Bourgeois, il ne veut voir que de jeunes Seigneurs, sans s'embarasser de ce qu'il lui en coutera. Il y a là dedans une élévation de sentimens qui m'élève, & voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût & avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les Petits Maîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoît point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pié de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurèrent le reste du jour & la nuit toute entière. Nous bûmes à discrétion de même que nos Maîtres, & nous étions bien conditionnés les uns & les autres, quand nous sortîmes de chez les Bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.

APRES quelques heures de sommeil, je me levai de bonne humeur, & me souvenant des avis que Méendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon Maître, faire ma cour à notre Intendant, dont la vanité me parut un peu flatée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne desespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement & même bientôt. Je changeai

changeai d'humeur & d'esprit. De sage & posé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de Don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, & me dit que pour être un illustre, il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme ; que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne ; & que lui, pour sa part, possédoit les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprends pas comment des Femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis ! C'est sous les habits de mon Maître, & même sous son nom, que j'ai fait ces conquêtes ; voici comment. Je m'habille en jeune Seigneur, j'en prends les manières, je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis Don Antonio Centellès. Je demande un rendez-vous, la Dame fait des façons. Je la presse, elle me l'accorde, &c. &c. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être une illustre, pour n'écouter pas ce conseil ; outre cela je ne me sentoient point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune Seigneur, pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osai me déguiser dans notre Hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon Maître, & j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit Barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller & me déshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le Barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le *Pré de Saint Jérôme*, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne

fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, & montrer dans un carosse de louage qui étoit à la porte, une Dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son Côte, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vûe un visage des plus agréables. Cependant le carosse partit, & je demurai dans la rue un peu étourdi de cette apparition. La jolie figure, disois-je en moi-même ! peste il faudroit cela pour m'achever ! Si les deux Dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serois charmé de mon sort, si j'avois une pareille Maîtresse. En faisant cette réflexion, je jettai par hazard les yeux sur la maison d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, & j'aperçus à la fenêtre d'une sale basse, une Vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, & je trouvai dans une sale assez propre cette vénérable & discrète Vieille, qui me prenant tout au moins pour un Marquis, me salua respectueusement & me dit : Je ne doute pas, Seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous saurez que je n'en use pas ainsi avec tout le monde. Vous me paroissez un Seigneur de la Cour. Vous ne vous trompez pas, ma Mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite & penchant le corps sur la hanche gauche. Je suis, sans vanité, d'une des plus grandes Maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité, c'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très attentivement, ce me semble, une Dame qui vient de me quitter. Vous sentiez-vous du goût pour elle ? Dites le moi confidemment. Foi d'homme de Cour, lui répondis-je, elle m'a trape, le n'ai jamais rien vû de plus piquant que cette creature-là. Faufilez-nous ensemble, ma Bonne, &

comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces fortes de services à nous autres Grand Seigneurs, ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la Vieille, je suis toute dévouée aux Personnes de condition, je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes, que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galands chez elles. Je leur prête ma maison, pour concilier leur temperament avec la bienséance. Fort bien, lui dis je, & vous venez apparemment de faire ce plaisir à la Dame dont il s'agit. Non, répondit elle, c'est une jeune Veuve de qualité qui cherche un Amant ; mais elle est si délicate là dessus, que je ne fais si vous ferez son fait, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois Cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh parleu, ma Chere, m'écriai je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trouffes, je t'en rendrai bon compte sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une Beauté difficile, je n'en ai point encore rencontré de ce caractère. Hé bien, me dit la Vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je ; nous verrons si un jeune Seigneur peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit Barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de voir la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la Vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit elle, vous êtes ponctuel, & je vous en fais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune Veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler, mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu & vous allez devenir un heureux Seigneur. Entre nous, la Dame est un morceau tout appétissant. Son mari n'a pas vécu long tems avec elle, il n'a fait que passer comme une ombre, elle a tout le mérite d'une fille. La bonne Vieille sans doute vouloit parler d'une de ces filles d'esprit qui savent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carosse de louage comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits.

bits. D'abord qu'elle parut dans la sale, je débutai par cinq ou six révérences de Petit Maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions ; après quoi je m'approchai d'elle d'un air très familier, et lui dis, ma Princesse, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aile. Depuis hier votre image s'offre incessamment à mon esprit, et vous avez expulsé de mon cœur une Duchesse qui commençoit à y prendre piè. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile, mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune Seigneur aime le changement, et son cœur est, dit on, plus difficile à garder que la pistole volante. Hé ma Reine, repris je, laissons là, s'il vous plaît, l'avenir, et ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle, je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion. Embarquons nous comme les matelots, n'envifageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec transport aux genoux de ma Nympe, et pour mieux imiter les Petits Maîtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances, mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore, et me repoussant : Arrêtez-vous, me dit-elle ; vous êtes trop vif, vous avez l'air libertin, j'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, Madame, m'écriai je, pouvez vous hair ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques Bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. Ce n'est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres Seigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta t elle avec une apparence de confusion, comme si la pudeur eût souffert de cet aveu : vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eu pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon Amant. Je vous crois un jeune Seigneur, et même un honnête homme. Cependant je n'en suis point assurée, et quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il sortoit d'un pareil embarras, et voulant à son exemple passer pour mon Maître : Ma dame, dis-je à ma Veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom, il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle, je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoi que déjà fort effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment, et faisant force de génie pour me tirer de là : Hé bien, mon Ange, repris-je, vous connoissez un Seigneur que je connois aussi Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son Ayeul épousa la belle sœur d'un Oncle de mon Père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle Don César. Je suis fils unique de l'illustre Don Fernand de Ribéra, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive ; mais ce feroit perdre des momens précieux, que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins pressant et passionné après ce discours, qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma Déesse me laissa prendre, ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très satisfait de ma bonne fortune, quoique je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma Princesse est une Dame qualifiée, qui n'a pas crû devoir céder à mes transports dans une première entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur, mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, et je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçue de ma Dame. Nous étions convenus en nous quittant, de nous revoir le surlendemain, et l'espérance de parvenir au comble de mes vœux, me donnoit un avant goût des plaisirs dont je me flatois.

L'esprit

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon Barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon Maître dans un tripot où je savois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'aperçus qu'il gagnoit ; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids, qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur et insolent dans la prospérité, et fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *Theâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la Comédie. Là me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentas. Va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec Don Alexo Ségiair. A ces mots il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducât selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas longtems. Clarin, valet de Don Alexo, se presenta tout-à-coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avoit aussi ordre de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une sale basse, où la femme de chambre d'Arsénie et celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs Maîtresses étoient en haut avec nos Maîtres.

L'arrivée de deux bons vivans qui venoient de bien souper, ne pouvoit pas être désagréable à des soubrettes, et à des soubrettes de Comédiennes encore ; Mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma Veuve, mon adorable Veuve, que je croyois Comtesse ou Marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher Don César de Ribéra changé en valet de Petit-Maître. Nous nous regardâmes toutéfois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, (c'est ainsi que s'appelloit ma Princesse) me tirant à part tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main, et me dit tout bas : Touchez la Seigneur Don César : au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, et je ne me suis point, non plus, mal acquittée du

mien. Qu'en dites vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai, lui répondis je ; mais qui que vous soyez, ma Reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez de grace mes services, et permettez que le valet de chambre de don Mathias acheve ce que Don César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme ; c'est la plus grand louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la Vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres Dames de théâtre, nous vivans sans contrainte, et pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le public en rit, en nous sommes faites, comme tu fais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arfénie surtout, mon aimable Laure, brillait fort, et fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos Maîtres et les Comédiennes faisoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions, ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arfénie, on en auroit, je crois, composé un Livre très instructif pour la Jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est à dire le jour arriva. Il fallut se séparer. Clarin suivit Don Alexo, et je me retirai avec Don Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiens de la Troupe du Prince.

CE jour là mon Maître reçut à son lever un Billet de Don Alexo Ségiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zénète, et un autre jeune Seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vû. Don Mathias, dit Ségiar

Ségiair à mon Patron, en lui présentant ce Cavalier que je ne connoissois point, vous voyez Don Pompéio de Castro mon parent. Il est presque dès son enfance à la Cour de Portugal. Il arriva hier au soir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Lisbonne. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems si précieux, et j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous et du Marquis de Zénète. Là dessus mon Maître et le Parent de Don Alexo s'embrassèrent, et se firent force complimens. Je fus très satisfait de ce que dit Don Pompéio. Il me parut avoir l'esprit solide et délié.

On dina chez Ségiair, et ces Seigneurs après le repas jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la Comédie. Alois ils allèrent tous ensemble au *Théâtre du Prince*, voir représenter une nouvelle Tragédie, qui avoit pour titre *La Reine de Carthage*. La Pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient diné, et leur conversation roula d'abord sur le Poème qu'ils venoient d'entendre, ensuite sur les Acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'estime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide ; mais il faut convenir que la Pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le Seigneur Don Pompéio ? il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce Cavalier en fouriant, je vous ai vû tantôt si charmés de vos Acteurs, et particulièrement de vos Actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit Don Alexo en plaisantant, vos censures seroient ici fort mal reçues. Respectez nos Actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles, nous les garantissons parfaites, nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent ; vous en donneriez même de leurs vie et mœurs, tant vous me paroissez amis.

Vos Comédiennes de Lisbonne, dit en riant le Marquis de Zénète, sont sans doute beaucoup meilleurs. Oui certainement, répliqua Don Pompéio, elles valent mieux. Il y en a du-moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le Marquis, peuvent compter sur vos certificats. Je n'ai point de liaison avec elles, repartit Don Pompéio, je ne suis point de leurs

débauches, je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une Troupe excellente ? Non parbleu ! dit le Marquis, je ne le crois pas ; et je ne veux défendre qu'un très petit nombre d'Acteurs, j'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'Actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable ? N'a-t-elle pas représenté cette Reine avec toute la noblesse et tout l'agrément convenable à l'idée que nous en n'avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, et lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime ? on peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Don Pompéio, qu'elle fait émouvoir et toucher : jamais Comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'est une belle représentation, mais ce n'est point une Actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée, ce qui sied mal à une Princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant ne son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur et forme un creux assez désagréable. D'ailleurs il m'a semblé dans plus d'un endroit de la Pièce, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors Don Mathias au Censeur, vous ne seriez pas homme à faire des vers à la louange de nos Comédiennes ? Pardonnez moi, répondit Don Pompéio, je découvre beaucoup de talent au-travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'Actrice qui a fait la Suivante dans les Intermèdes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter ? elle l'affaisonne d'un souris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, et passe les bornes d'une honnête hardiesse ; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout-à-coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous
me

me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela est heureux.

Eh ? que pensez-vous des hommes, interrompit le Marquis ? Vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Don Pompéio ; j'ai trouvé quelques jeunes Acteurs qui promettent, et je suis sur tout assez content de ce gros Comédien qui a joué le rôle du Premier-Ministre de Dion. Il récite très naturellement, et c'est ainsi qu'on déclame en Portugal. Si vous êtes satisfait de ceux là, dit Ségiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'E-née. Ne vous a-t-il pas paru un grand Comédien, un Acteur original ? Fort original, répondit le Censeur ; il a des tons qui lui sont particulières, et il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, et appuie sur les autres ; il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorsqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit d'abandonner sa Princesse. On ne sauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, Cousin, repliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la Cour de Portugal. Sais-tu bien que l'Acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités ? cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, répartit Don Pompéio. Messieurs, ajouta-t-il, laissons-là, je vous prie, les appladissimens du parterre. Il en donne souvent aux Acteurs fort mal-à propos. Il plaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez moi de vous la rapporter, la-voici :

Tout le peuple d'une ville s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des Pantomimes. Parmi ces Acteurs, il y en avoit un qu'on aplaudissoit à chaque moment. Ce Bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de maniere qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit ; et comme il ne se trouva rien

dessous, les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un Payfan, qui étoit du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce Bouffon. Il n'est pas si bon Acteur que vous le croyez. Je fais mieux faire que lui le cochon de lait ; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du Pantomime, se tassemble le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le Payfan, que pour voir ce qu'il savoit faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le Bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le Villageois s'étant baissé à son tour, et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit sous son bras, et lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au Pantomime, et chargea de hués le Payfan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs ; Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous siflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Cousin, dit Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il, celle ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aie de te posséder plus long tems ? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je suis venu à la Cour d'Espagne pour une affaire d'Etat. Je parlai hier en arrivant au Premier-Ministre. Je dois le voir encore demain matin et je partirai un moment après pour m'en retourner à Lisbonne. Te voilà devenu Portugais, repliqua Ségiar, et selon toutes les apparences tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit Don Pompéio. J'ai le bonheur d'être aimé du Roi de Portugal. J'ai beaucoup d'agrément à sa Cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses Etats ? ConteZ-nous cela, je vous prie. Tres volontiers, répondit Don Pompéio ; et c'est en même tems mon histoire, dont je vais vous faire le récit.

CHAPITRE VII.

Histoire de Don Pompéo de Castro.

DON Alexo, poursuivit-il, sait qu'au sortir de mon enfance je voulus prendre le parti des Armées, et que voyant notre Pays tranquille, j'allai en Portugal. De là je passai en Afrique avec le Duc de Bragance, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étois un cadet des moins riches d'Espagne, ce qui m'imposoit la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du Général. Je fis si bien mon devoir, que le Duc m'avança, et me mit en état de continuer le service avec honneur. Après une longue guerre, dont vous n'ignorez pas quelle a été la fin, je m'attachai à la Cour; et le Roi, sur les bons témoignages que les Officiers-Généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce Monarque, je ne perdois pas une occasion de lui en témoigner ma reconnaissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce Prince, et j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une Course de bague, et dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la Cour loua ma force et mon adresse; et lorsque, comblé d'applaudissemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet, par lequel on me mandoit qu'une Dame, dont la conquête devoit plus me flater que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour là, souhaitoit de m'entretenir, et qu'à l'entrée de la nuit je n'avois qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, et je m'imaginai que la personne qui m'écrivait, devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une Vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte de jardin dans une grande maison, et m'enferma dans un riche cabinet, en me disant: Demeurez ici, je vais avertir ma Maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairait

une

une grande quantité de bougiés ; mais je n'en confidèrai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la noblesse de la Dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut elle acheva de me le persuader, par son air noble et majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur Cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la Cour, ne me les a point inspirés, il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vû plus d'une fois. Je me suis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une Duchesse. Je ne suis que la veuve d'un simple Officier des Gardes du Roi ; mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands Seigneurs du Royaume. Le Duc de Almeida m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, et je ne souffre ses empressemens que par vanité.

Quoique je visse bien à ce discours que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de savoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Donna Hortensia, c'est ainsi que se nommoit la Dame, étoit encore dans sa première jeunesse, et sa beauté m'éblouit. De plus on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un Duc. Quel triomphe pour un jeune Cavalier Espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortensia, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, et elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs que le Duc d'Almeida ne pourroit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire savoir très exactement. On n'y manqua pas, et je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Vénus.

Mais les plaisirs de la vie ne sont pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prit la Dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'appren-

d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une servante mécontente le mit au fait. Ce Seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux et violent, fut indigné de mon audace. La colère et la jalousie lui troublèrent l'esprit, et ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger de moi d'une manière infame. Une nuit que j'étois chez Hortensia, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, et leur ordonna de m'assommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périsse sous vos coups, c'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gens m'affaillirent tous ensemble, me donnèrent tant de coups de bâton, qu'ils m'étendirent sans sentiment sur la place; après quoi ils se retirèrent avec leur Maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux. Je demurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. À la pointe du jour il passa près de moi quelques personnes, qui s'apercevant que je resperois encore, eurent la charité de me porter chez un Chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouverent pas mortelles, et je tombai entr'ai les mains d'un habile homme qui me guérit parfaitement en deux mois. Au bout de ce tems-là je reparus à la Cour, et repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortensia, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le Duc lui avoit pardonné à ce prix là son infidélité. *Courtes*

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, et que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront; car je ne disois pas ce que je pensois, et je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne savoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect, et m'obligeoit à devorer l'offense. Les autres avec plus de raison se défioient de mon silence, et regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissais être. Le Roi jugea comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, et que je ne manquerois pas de me venger sitôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour savoir s'il devoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet, où il me

me dit : Don Pompéio, je fais l'accident qui vous est arrivé : et je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire lui répondis je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le Roi, je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère. On m'a tout dit. Le Duc d'Almeida vous a mortellement offensé. Vous êtes noble et Castillan. Je fais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites moi confidence du parti que vous avez pris, je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque Votre Majesté me l'ordonne, lui repartis je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, Seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien, en est comptable à sa race. Vous savez l'indigne traitement que j'ai reçu, et je me propose d'assassiner le Duc d'Almeida, pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou je lui casserai la tête d'un coup de pistolet, et je me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le Roi ; néanmoins je ne saurois le condamner, après le cruel outrage que le Duc d'Almeida vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas sitôt votre entreprise. Laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah ! Seigneur, m'écria je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret ? quel tempérament peut . . . Si je n'en trouve pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confidence que vous m'avez faite, je ne trahirai point votre honneur, soyez sans inquiétude là dessus.

J'étois assez en peine de savoir par quel moyen le Roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier de Duc d'Almeida. Duc, lui dit-il, vous avez offensé Don Pompéio de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime et qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur

d'humeur à la lui refuser, répondit le Duc. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, répondit le Roi. Un Gentilhomme Espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeller autrement, et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. O Ciel, s'écria le Duc ! Quoi, Seigneur, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple Cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton ! Non, repartit le Monarque, j'obligerai Don Pompéio à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton, c'est tout ce que j'exige de vous. C'est trop attendre de moi, Seigneur, interrompit brusquement le Duc d'Almeida ; j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le Roi, et je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le Roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le Duc, pour obtenir de lui qu'il fit une démarche si mortifiante. Ce Monarque en vint pourtant au bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, et me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, et je donnai ma parole que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé ainsi, le Duc et moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le Roi, qui s'enferma avec nous dans son cabinet. Alors, dit-il au Duc, reconnoissez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéio, me dit le Monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper le Duc. Non Seigneur, lui répondis je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton, un Espagnol offensé n'en

n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le Roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement suivre tous deux la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je desiré avec ardeur, s'écria le Duc d'Almeida d'un ton brusque, et cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots il sortit plein de rage et de confusion, et deux heurs après il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce Seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage, ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez Don Pompéio, me dit-il, finissons ici notre différence. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, et moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très vivement, mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le pouffai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme qui savoit aussi bien se défendre qu'attaquer, et je ne fais ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussi-tôt, et dis au Duc de se relever. Pourquoi m'épargner, répondit-il? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai je, profiter de votre malheur, je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, et continuons notre combat.

Don Pompéio, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi si je vous perçois le cœur? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui la me pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je sens que ma reconnaissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéio, continua-t-il, cessons de nous haïr. Passons même plus avant, Soyons amis. Ah! Seigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable, je vous voue une amitié sincère : et pour commencer à vous en donner des marques,

ques, je vous promettes de ne plus remettre le pié chez Donna Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cède cette Dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi pourroient vous faire de la peine, je les sacrifie à votre repos. Ah ! trop généreux Castillan, reprit le Duc en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame ! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rapelle l'outrage que vous avez reçu ! La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du Roi, me paroît trop légère. Je veux réparer mieux cette injure ; et pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces dont je puis disposer. C'est une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, et qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là dessus au Duc tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, et j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la Cour félicita ce Seigneur d'avoir fait la fortune d'un Cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, et mes amis se rejouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce tems, Messieurs, je vis agréablement à Lisbonne. Je suis aimé de mon épouse, et j'en suis encore amoureux. Le Duc d'Almeida me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du Roi de Portugal. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid, m'assure de son estime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle Condition.

TELLE fut l'histoire que Don Pompéio raconta, et que nous entendîmes le valet de Don Alexo et moi, quoiqu'un eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laissé entr'ouverte, et de-là nous n'en avions pas perdu un mot.

Après

Après cela, ces Seigneurs continuèrent de boire, mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que Don Pompéio, qui devoit parler le matin au Premier Ministre, étoit bien-aîsé de se reposer un peu auparavant. Le Marquis de Zénète & mon Maître embrassèrent ce Cavalier, lui dirent adieu, & le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, et Don Mathias me chargea à son réveil d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier, et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon Secrétaire. Bon, dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon Maître par tout ; comme valet de chambre, je l'habille ; & j'écrirai sous lui comme Secrétaire. Le Ciel en soit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages différens. Tu ne fais pas, continuait-il, quel est mon dessein ; le voici ; mais sois discret, il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur dâmer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment ; et plus heureux que ceux de mes pariels, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture de manière que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes. *Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au rendez vous. Ah ! Don Mathias, que direz vous pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ? Et que vous me punissiez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens & toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Donna Clara de Mendocce !* Après ce billet il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un Prince ; & un autre enfin, par lequel une Dame lui mandoit, qui si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles lettres il m'obligeoit à mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très délicat, mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de

de me taire, & d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches, & sortit ensuite. Je le suivis, & nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six Cavaliers de ses amis.

On y fit grand chère ; & la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, régna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer la conversation, les uns par des plaisanteries & les autres en racontant des histoires dont ils se disoient les héros. Mon Maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, & d'un air si imposant, qu'à l'exception de son Secrétaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les Cavaliers devant qui se faisoit affrontement cette lecture, il y en avoit un qu'on apelloit Don Lope de Vélasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de Donna Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade. Je lui plais. On me suit par son ordre. On apprend qui je suis. Elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit où tout repose dans sa maison. Je m'y trouve. On m'introduit dans son appartement Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le Seigneur de Vélasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la Dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon Maître en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, & surtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Donna Clara de Mendocce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans un Cavalier, qui ne vous cède ni en naissance ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs ; mais il peut se flatter que si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Hé ! qui vous dit le contraire, interrompit Don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'est une fille très honnête. De mon côté. Je suis un fort honnête garçon. Par conséquent, vous

vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très honnête. Ah ! c'en est trop, interrompit Don Lope à son tour. Laissons-là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais Donna Clara ne vous a donné de rendez vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon Maître, qui étoit assez brave pour un Seigneur de son caractère, méprisa les menaces de Don Lope. Le fat s'écria-t-il en faisant un éclat de rire : Les Chevaliers Errans soutenoient la beauté de leurs Maîtresses : il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les Cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, et ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon Maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, et je comptois de bien dormir : mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, songez vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment, il assure que la chose presse. Je me levai à ces mots. Je mis seulement mon haut-de-chausses et mon pourpoint, et j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, aprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin ? J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au Seigneur Don Mathias, et il faut qu'il la lise tout présentement. Cela est de la dernière conséquence pour lui, je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante je pris la liberté d'aller réveiller mon Maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos ; mais l'importance Que me veux tu, interrompit-il brusquement ? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnait, c'est une

me lettre que j'ai à vous rendre de part de Don Lope Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, et après l'avoir lui dit au valet de Don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton Maître que s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Vas lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guères à se rendormir.

Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi, puis il sortit en me disant qu'il me dispensoit de le suivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendrait, pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au *Pré de Saint Jérôme*, où j'aperçus Don Lope de Velasco qui l'attendoit de pié ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, et commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope. Il perça mon Maître, l'étendit par terre, et s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je courus au malheureux Don Mathias. Je le trouvai sans connoissance, et presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi de instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'Hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes de mon Maître ; et quand j'eus porté cela chez le Barbier où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre et sur tout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, et nous-nous rendîmes tous au *Pré de Saint Jérôme*. Nous enlevâmes Don Mathias qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le Seigneur Don Mathias

Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal à propos des billets doux-supposés.

CHAPITRE IX.

Quelle personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.

QUELQUES jours après les funérailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit Barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs j'étois devenu difficile sur l'article. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun, encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune Seigneur me paroïssoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en Don César de Ribéra. Je ne pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chauffé et bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du Barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre Don César et Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arfénie. Je trouvai Laure seule dans la même sale où je lui avois déjà parlé. Ah ! c'est vous, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut. Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les Dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon Maître, sur les occupations que j'avois eues, et j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras mêmes mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle

je

je ne vous ferai plus de reproches, et je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être pas. Il y a longtems que j'entends dire à ma Maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'économie, et qui tienne un régître exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jetté les yeux sur votre Seigneurie, il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lu les *Oeconomiques* d'*Aristote*, et pour tenir des régîtres c'est mon fort. Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arfénie. Quelle difficulté, me dit Laure? J'ai juré, lui répliqua-je, de ne plus servir de Bourgeois. J'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter. Qu'appelles-tu des Bourgeois, repartit fièrement la Sou-brette? Pour qui prends-tu les Comédiennes? Les prends-tu pour des Avocates ou pour des Procureuses? Oh sache, mon ami, que les Comédiennes sont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les Grand-Seigneurs.

Sur ce pié-là, lui dis-je, mon Infante, je puis accepter la place que vous me destinez. Je ne dérogerai point? Non sans doute, répondit-elle; passer de chez un Petit-Maître au service d'une Héroïne de Théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, et dans le fond on doit nous confondre ensemble dans la Vie Civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un Marquis et un Comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le Marquis pendant les trois quarts du jour est par son sang au-dessus du Comédien, le Comédien pendant l'autre quart s'élève encore davantage au-dessus du Marquis, par un rôle d'Empereur ou de Roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse et de grandeur qui nous égale aux personnes de la Cour. Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste! les Comédiens ne sont pas des marouffes comme je croyois, & vous me donnez une forte envie

envie de servir de si honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems là pour disposer ma Maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit. Je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoissance, et je l'en assurai avec des transports qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma Princesse qu'Arsénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la Comédienne dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la Suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi, je vais te présenter à ma Maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plein pié, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une Vice Reine, où pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du Monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs Nations, et qu'on pouvoit définir cet appartement, *Le Temple d'une Déesse ou chaque Voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son Pays.* J'aperçus la Divinité assise sur un gros carreau de latin. Je la trouvai charmante, & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un deshabillé galant, & ses belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la Soubrette, voici l'Econome en question. Je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle ! mais voilà un fort joli garçon, je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole ; Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : vous serez content de moi, si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord,

d'accord, je sortis sur le champ pour aller chercher mes hardes, et je revins m'installer dans cette maison.

CHAPITRE X.

Qui n'est pas plus long que le précédent.

IL étoit à peu près l'heure de la Comédie. Ma Maîtresse me dit de la suivre avec Laure au Théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ôta son habit de ville, & en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit, & se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les Acteurs. Il me déplurent pour la plupart, à cause sans-doute que Don Pompéio m'avoit prevenu contre eux. On ne laissoit pas d'en applaudir plusieurs, & quelques uns de ceux-là me firent souvenir de la Fable du Cochon.

Laure m'apprenoit le nom des Comédiens & des Comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer, la médisante en faisoit de jolis portraits. Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux; celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez, & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la Compagnie. On devroit mettre cela dans la Troupe qu'on leve par ordre du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet Astre lumineux qui s'avance, ce beau Soleil couchant, c'est Castilda. Si depuis qu'elle a des Amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une Princesse d'Egypte elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisième Ciel. Enfin Laure déchira tout le monde par des médisances. A la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa Maîtresse.

Cependant, j'avouerai mon foible, j'étois charmé de ma Soubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entr'actes, pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin de ses services; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle

s'amusoit derrière le Théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la suivis une fois pour l'observer, & je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Je comptai jusqu'à trois Comédiens qui l'arrêterent l'un après l'autre pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle très familièrement. Cela ne me plut point, & pour la première fois de ma vie je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur et si triste, que Laure s'en apperçut aussi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement ? Quelle humeur noire s'est emparée de toi depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre & chagrin. Ma Princesse, lui répondis-je, ce n'est pas sans raison. Vos allures sont un peu vives, je viens de vous voir avec des Comédiens . . . Ah le plaisant sujet de tristesse, interrompit-elle en riant ! Quoi ! cela te fait de la peine ? Oh vraiment tu n'es pas au bout, tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant. Les jaloux, chez le Peuple Comique, passent pour des ridicules, aussi n'y en a-t-il presque point. Les Pères, les Maris, les Frères, les Oncles et les Cousins sont les gens du monde les plus commodes, & souvent même c'est eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne, & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur, puis elle m'assura qu'elle m'aimerait toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'allarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'issue de la Comédie, nous nous en retournâmes avec notre Maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs & un Comédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison une cuisinière, un cocher & un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la Dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus

plus belle vaisselle d'argent et de plusieurs vases d'or ; autres offrandes que la Déesse du Temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'échançon, pour montrer à ma Maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des Comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les Dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les Seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie*, elles les appelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoit eux qui les gâtoient & qui les rendoient si vaines, en se familiarisant un peu trop avec elles. Le Comédien, de son côté, comme un Acteur accoutumé à faire le Héros, vivoit avec eux sans façon ; il buvoit à leur santé, & tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le Marquis & le Comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entière à boire ensemble.

Arsénie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échapa mille discours hardis entremêlés de menues faveurs & de minauderies, qui furent bien favourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma Maîtresse en amusoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point la Suzanne avec eux. Dans le tems que je considérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je disparus pour aller souper avec Laure qui m'attendoit. Hé bien, Gil Blas, me dit-elle, que penSES-tu de ces Seigneurs que tu viens de voir ? Ce sont sans-doute, lui répondis-je des adorateurs d'Arsénie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont des voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, & ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au Ciel, Florimonde & ma Maîtresse sont à présent sans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & qui veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens.

gagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sou à sou un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coutoient rien. Quelle volubilité de langue ; Elle me conta mille aventures arrivées aux Actrices de la Troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guères d'horreur ; & il faut ajouter que la Soubrette savoit si bien peindre les déréglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des Comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les Seigneurs & le Comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma Maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos Messieurs & de nos Dames doivent dîner ici, avez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la Troupe. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sachez qu'il ne faut point dire la Troupe, il faut dire la Compagnie. On dit bien une troupe de Bandits, une troupe de Gueux, une troupe d'Auteurs, mais aprenez qu'on doit dire une Compagnie de Comédiens. Les Acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur Corps une Compagnie. Je demandai pardon à ma Maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la supplai très humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite, quand je parlerois de Messieurs les Comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la Compagnie.

CHAPITRE XI.

Comment les Comédiens vivoient ensemble, & de quelle manière ils traitoient les Auteurs.

JE me mis donc en compagnie le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'Econome. C'étoit un jour maigre. J'achetai, par ordre de ma Maitresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux et d'autres petits piés. Comme Messieurs les Comédiens n'étoient pas contents des manieres de l'Eglise à leur égard, ils n'en observoient pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du Carnaval. La cuisinière eut dequoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le diner, Arsénie se leva, et demeura jusqu'à midi à sa toilette. . . . Alors les Seigneurs Rosimiro & Ricardo, Comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux Comédiennes, Constance & Célinaura ; & un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Signor Cavallero* des plus lestes. Il avoit les chevaux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes de feuille morte, un haut-de-chausses bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise finie avec une fort belle dentelle. Ses gands et son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, & il portoit son manteau avec une grace toute particuliere.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine, & qu'il fût très bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce Gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les Actrices & les Acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des Petits Maîtres. Je ne changeai point de sentiment, Lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes ses syllables, & prononçoit ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce Cavalier : Je te pardonne, me dit-

elle, ce mouvement curieux ; il est impossible de voir & d'entendre pour la première fois le Seigneur Carlos Alonzo de la Ventolería, sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été Comédien. Il a quitté le Théâtre par fantaisie, & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses chevaux noirs ? Ils sont teints, aussi bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant, comme au tems de sa naissance ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les régitres de sa Paroisse, il a profité de leur négligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en Grec & en Latin. De plus il fait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de son cru, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, & on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste on dit que c'est un grand Acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toute fois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, & je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante, qui donne un air antique & ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma Soubrette me fit de cet Histrion honoraire, & véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisoit aussi le beau parleur, & il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes, qu'il débita d'un air imposant et bien étudié. D'une autre part, les Comédiennes & les Comédiens qui n'étoient point venus là pour se taire ne furent pas muets. Ils commencerent à s'entretenir de leurs camarades absens, d'une manière peu charitable à la vérité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux Comédiens, comme aux Auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne savez pas, Mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Césarino notre cher confrère ? Il a acheté ce matin des bas de soie, des rubans & des dentelles, qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit Page,

Page; comme de la part d'une Comptesse. Quelle friponnerie, dit le Seigneur de la Ventoléria en souriant d'un air fat & vain ? De mon tems on étoit de meilleure foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les Femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faisoient elles mêmes les emplettes, elles avoient cette fantaisie. Parbleu, dit Ricardo du même ton, cette fantaisie les tient bien encore ; & s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus . . Mais il faut taire ces sortes d'aventures, sur-tout quand des personnes d'un certain rang y soint intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez-là de grace vos bonnes fortunes, elles sont connues de toute la terre. Parlons d'Isrénie. On dit que ce Seigneur, qui a fait tant de dépenses pour elle, vient de lui échapper. Oui vraiment, s'écria Constance, & je vous dirai de plus, qu'elle perd un petit Homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je fais la chose d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo* ; il a porté au Seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'Homme d'affaires, et a remis à l'Homme-d'affaires une lettre qui s'adressoit au Seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh pour celle du Seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable. Ce Cavalier a mangé presque tout son bien, mais le petit Homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes, c'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, et leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point si j'entreprendois de rapporter tous les autres discours pleins de médisance & de fatuité que j'entendis, le Lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'Auteur, qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma Maîtresse. Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui sans votre respect a tout l'air d'un Poète, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, Messieurs, c'est un Auteur. Effectivement c'en étoit un, dont on avoit accepté un Tragédie, & qui apportoit un rôle à ma Maîtresse. Il s'appelloit Pedro de

Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne se salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarrassé. Il laissa tomber ses gands et son manteau. Il les ramassa, s'aprocha de ma Maîtresse, & lui présenta un papier plus respectueusement qu'un Plaideur ne présente un placet à son Juge. Madame, lui dit-il, agréez de grace le rôle que je prens la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre Auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro & un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire le Comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces Messieurs le font pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pédro de Moya les sentit. Il n'osa toute fois les relever, de peur que sa Pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les Comédiens comme ils le méritoient ; & les Comédiens de leur côté, quand il fut parti, commencerent à parler des Auteurs avec beaucoup de courtoisie. Il me semble, dit Florimonde, que le Seigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Hé, Madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous ? Les Auteurs sont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits Messieurs, je les connois, ils s'oublieroient bientôt. Traitons les toujours en esclaves, et ne craignons point de laisser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, & ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs Pièces. Vous avez raison, dit Arsénie, nous ne perdons que les Auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, & le Public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours ; & il se trouva que les Auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des Comédiens, leur en devoient encore de reste. Ces Histrions les mettoient au dessous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas se met dans le goût du Théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie Comique, & s'en dégoûte peu de tems après.

LES conviés demeurèrent à table jusqu'à ce qu'il fallut aller au Théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis encore la Comédie ce jour là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoutumai aux Acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux, qui brailloient & gesticuloient le plus sur la scène, & je n'étois pas le seul dans ce goût-là.

La beauté des Pièces ne me touchoit pas moins, que la manière dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entre autres celles où l'on faisoit paroître tous les Cardinaux ou les douze Pairs de France. Je retenois des morceaux de ces Poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours, une Comédie entière, qui avoit pour titre *La Reine des Fleurs*. La Rose, qui étoit la Reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que des Ouvrages qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre Nation.

Je ne me contentai pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces Chef-d'œuvres Dramatiques ; je m'attachai à me perfectionner le goût, & pour y parvenir sur-tout, j'écoutois avec une averse attention tout ce que disoient les Comédiens. S'ils louoient une Pièce, je l'estimois : leur paroissoit elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en Pièces de Théâtre, comme les Jouailliers en diamans, Néanmoins la Tragedie de *Pédro de Moya* eut un très grand succès, quoi-

qu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects ; & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infailibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les Pièces nouvelles dont les Comédiens n'avoient pas bonne opinion ; & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement, étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger mal des Ouvrages, & là dessus on me cita mille succès de Pièces qui avoient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuter.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une Comédie nouvelle. Les Comédiens l'avoient trouvée froide & ennuyeuse. Ils avoient même jugé qu'on ne l'achèveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier Acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second Acte, le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes Acteurs déconcertés. Comment diable, dit Rosimiro, cette Comédie prend ! Enfin ils jouent le troisième Acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo, nous avons cru que cette Pièce ne seroit pas goûtée, voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un Comédien fort naïvement, c'est qu'il y a mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les Comédiens comme d'excellens juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices & des Acteurs que les applaudissemens avoient gâtés ; & qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts ; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Tous les discours que j'entendois parmi eux étoient pernicieux pour la Jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas sçu ce qui se passoit chez Casilda, chez Constance & chez les autres Comédiens, la maison d'Arfénie toute seule

seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des Petits-Maitres, des Enfans de famille que les Usuriers mettoient en état de faire de la dépense ; & quelquefois on y recevoit aussi des Traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leurs assemblées pour leur droit de présence, payoient-là pour avoir droit d'être présence.

Florimonde, qui demouroit dans une maison voisine, dinoit & soupoit tous les jours avec Arsénie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des gens. On étoit étonné que des Coquettes fussent en si bonne intelligence, & l'on s'imaginoit qu'elles se brouilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier ; mais on connoissoit mal ces amies parfaites. Une solide amitié les unissoit. Au-lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux, j'avois promis de prendre là dessus l'esprit de la Compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conversation particulière. Elle me répondit toujours que c'étoit un Oncle ou un Cousin. Qu'elle avoit de parens ! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas même à ses Oncles & à ses Cousins, elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, & faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie & aussi coquette que sa Maîtresse, qui n'avoit point n'autre avantage sur elle que celui de divertir publiquement le Public. Je cédaï au torrent pendant trois semaines ; je me livrai à toute sorte de voluptés ; mais je dirai en même tems qu'au milieu des plaisirs, je sentoient souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui méloient de l'amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché ; & par un effet de mon heu-
reux

reux naturel, les défordres de la Vie Comique. commen-
cérent à me faire honneur. Ah ! misérable, me dis-je à
moi même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta fa-
mille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant
un autre parti que celui de Précepteur ? Ta condition
servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête-homme ?
Te convient il d'être avec des gens si vicieux ? L'envie,
la colere et l'avarice règnent chez les uns, la pudeur est
bannie de chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'in-
tempérance et à la paresse. et l'orgueil de ceux là va jus-
qu'à l'insolence. C'en est fait, je ne veux pas demeurer
plus long-tems avec les sept péchés mortels.

Fin du troisième Livre.

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des Comédiennes, quite le service d'Arsénie, & trouve une plus honnête maison.

UN reste de honneur & de religion, que je ne laissois pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre, non seulement à quitter Arsénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant cesser d'aimer, quoique je fusse bien qu'elle me faisoit mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé ? Un beau matin, je fis mon paquet ; & sans compter avec Arsénie, qui ne me devoit à la vérité presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison, où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait une si bonne action, que le Ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'Intendant de feu Don Mathias mon Maître. Je le saluai. Il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je serois. Je lui répondis que depuis un instant j'étois hors de condition, qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en sortir de mon propre mouvement, pour sauver

ver mon innocence. L'Intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, et me mit dès ce jour là chez Don Vincent de Guzman, dont il connoissoit l'Homme-d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison, aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux Seigneur fort riche, qui vivoit depuis plusieurs années, sans procès et sans femme, les Médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conserver longtemps, si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer, à se remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixième année, & pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent & très cultivé. Son Père étoit un petit génie, mais il possédoit l'heureux talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, & sur toutes choses de guerre & de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit dans le moment la trompette heroïque : ses auditeurs se trouvoient trop heureux quand ils en étoient quittes pour la relation de deux sièges & de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers, qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue et diffus, ce qui rendoit sa manière de conter fort désagréable. Au reste je n'ai point vu de Seigneur d'un si bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté, ni capricieux ! Je n'aurois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût le ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, & de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'Intendant de Don Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je me songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connaître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns & des autres ; puis reglant ma conduite là dessus, je

ne tardi guères à prévenir en ma faveur mon Maître & tous les domestiques.

Il y avoit déjà près d'un mois que j'étois chez Don Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des Petits-Mâîtres & des Comédiens; je ne me serois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi; mais je m'étois un peu gâté parmi ces Messieurs, chez qui les Dames mêmes les plus qualifiées ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces Histrions, il prend quelquefois à des Femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent. Que fai-je si ma Maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là? Mais non, ajoutois-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines, qui démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusques dans la poussière, & se deshonnorent sans rougir. C'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule d'inspirer & de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeois de ma Maîtresse, sans savoir précisément à quoi je devois m'arrêter. Cependant lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire, & de témoigner de la joie. On pouvoit, sans passer pour fat, donner dans de si belles apparences. Aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques, à qui l'amour rend la servitude si douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne que je n'en avois eu jusqu'alors. Je dépensai en linge, en pommades & en essences, tout ce que j'avois d'argent. La première chose que je faisois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé s'il falloit me présenter devant ma Maîtresse. Avec cette attention que j'apportoïs à m'ajuster, & les autres mouvemens que

que je me donnois pour plaire, je me flatois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne, qui demouroit depuis plus de vingt ans chez Don Vincent. Elle avoit élevé sa fille & conservoit encore la qualité de Duègne, mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Un soir la Dame Ortiz ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas que si j'étois sage & discret je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choses que je ne ferois pas fâche de savoir. Je répondis à la Duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Que le tems me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, & depuis le souper jusqu'au coucher de mon Maître ! Il me sembloit que tout se faisoit dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque Don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avoit déjà souvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce soir-là, il me nomma tous les Officiers qui s'étoient distingués de son tems, il me raconta même leurs exploits. Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout ! il acheva pourtant de parler, & se coucha. Je passai aussitôt dans une petite chambrette où étoit mon lit, & d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemise blanche, après l'avoir bien parfumée ; & quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flater l'entêtement de ma Maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, & que l'heure du Berger étoit passée. Je m'en pris à Don Vincent ; mais comme je maudissois ses compagnes, j'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une
heure

heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart d'heure après je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis je alors en moi-même, je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du-moins de mon exactitude. Que vais je devenir jusqu'à minuit ! Promenons nous dans ce jardin, et songeons au rôle que je dois jouer. Il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je fais de quelle manière on en use avec les Grizettes & les Comédiennes : vous les abordez d'un air familier & vous brusquez sans façon l'avanture. Mais il faut une autre manœuvre avec une Personne de condition. Il faut ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre & respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportemens, il doit l'attendre d'un moment de faiblesse.

C'est ainsi que je raisonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentois qu'en peu de tems j'aurois le plaisir de me voir aux pies de cet aimable Objet, & de lui dire mille choses passionnées. Je rapellai même dans ma mémoire, tous les endroits de nos Pièces de Théâtre dont je pouvois me servir dans notre tête-à-tête & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer ; & j'espérois qu'à l'exemple de quelques Comédiens de ma connoissance je passerois pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ses pensées, qui amusoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon Maître, j'entendis sonner onze heures. Je pris courage, & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis si long-tems, minuit, sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux-heures, lui répondis-je. Ah vraiment, reprit-elle en riant, vous êtes bien exact ! C'est un plaisir de vous donner des rendez vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma Maîtresse veut
avoir

avoir un entretien particulier avec vous ; je ne vous en dirai pas davantage, le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez moi, je vais vous conduire à son appartement. A ces mots, la Duègne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la clé, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa Maîtresse.

CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent ensemble.

JE trouvai Aurore en déshabillé. Je la saluai fort respectueusement, & de la meilleure grace qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, & dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre. Après ce prélude, qui ne me déplut point, elle m'adressa la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous appercevoir que je vous regarde favorablement, & vous distingue de tous les autres domestiques de mon Père ; & quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec transport, & me jettant aux pieds d'Aurore, comme un Héros de Théâtre qui se met à genoux devant sa Princesse, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! Madame ! seroit il bien possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens. . . Ne parlez pas si haut, interrompit ma Maîtresse en riant ; vous allez réveiller mes femmes, qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous, repréñez votre place, & m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien ; & pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune Cavalier, beau, bienfait & d'une

une naissance illustre. Il se nomme Don Louis Pachéco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux spectacles, mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquit soigneusement de ses mœurs, & m'en rendit un compte fidèle. Je fais choix de vous. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquiterez avec tant d'adresse & de discrétion, que je ne me rependrai point de vous avoir mis dans ma confiance.

Ma Maîtresse cessa de parler en cet endroit pour entendre ce que je lui répondrois là-dessus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change; mais je me remis promptement l'esprit, & surmontant la honte que cause toujours la témérité quand elle est malheureuse, je témoignai à la Dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que si je ne lui ôtai pas la pensée que je-m'étois follement flaté de lui avoir plu, du moins je lui fis connoître que je savois bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Louis. Après quoi la Dame Ortiz, que sa Maîtresse rappella, me ramena dans le jardin, & me dit en me quittant : Bon soir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez vous ; je connois trop votre ponctualité là-dessus.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable, pour faire réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma Maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines; & je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier, tel que Don Louis, ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai, ne purent pleinement satisfaire ma curiosité. Ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hasard dans la rue un garçon de ma connoissance. Nous nous
arretâmes

arrêta mes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez Don Joseph Pachéco, Pere de D. Louis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre ; & je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma Maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure & de la même manière que la première fois. Je n'avois pas ce soir-là tant d'inquiétude ; & bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux Patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges, que je descendis dans le jardin, sans me pomader & me parfumer ; je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très fidèle Duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès que je parus, si je m'étois bien informé de Don Louis. Oui, Madame, lui dis je, & je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en fais. Je vous dirai premièrement qu'il partira bientôt pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage, il n'en sauroit manquer, puisqu'il est Gentilhomme & Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, & les manières fort agréables ; mais ce qui peut être ne sera guères de votre goût, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes Seigneurs, il est diablement libertin. Savez vous qu'à son âge il a déjà eu à bail deux Comédiennes ? Que m'apprenez vous, reprit Aurore ! quelles mœurs ! Mais êtes vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licencieuse ? Oh je n'en doute pas, Madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets sont fort sincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs Maîtres. D'ailleurs il fréquente Don Aléxo Ségiar, Don Antonio Centelles, & Don Fernand de Gambôa. Cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas dit alors ma Maîtresse, en soupirant ; sur votre rapport je

Je vais combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà
 cette de profondes racines dans mon cœur, je ne désespère
 pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle, en me met-
 tant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas
 vide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gar-
 dez vous bien de révéler mon secret, songez que je l'ai
 confié à votre silence.

J'assurai ma Maîtresse qu'elle pouvoit demeurer tran-
 quille, & que j'étois l'Harpocrate * des valets confidens.
 Après cette assurance, je me retirai fort impatient de sa-
 voir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt
 pistoles. Aussitôt je pensai qu'Aurore m'en auroit sans-
 doute donné davantage, si je lui eusse annoncé une nou-
 velle agréable, puis qu'elle en payoit si bien une chagri-
 nante. Je me repentis de n'avoir pas imité les Gens de
 Justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs Pro-
 ces Verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans sa nais-
 sance une galanterie qui m'eût été très utile dans la suite.
 J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé
 de la dépense que j'avois faite si mal à propos en pom-
 mades & parfums.

CHAPITRE III.

*Du grand changement qui arriva chez Don Vincent ; Et
 de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle
 Aurore.*

IL arriva, peu de tems après cette aventure, que le Sei-
 gneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit
 pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa ma-
 ladie parurent si violens, qu'on eût craint un évènement
 funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les
 deux plus fameux Médecins de Madrid. L'un s'appelloit
 le Docteur Andros, & l'autre le Docteur Oquéros. Ils
 examinèrent attentivement la maladie, & convinrent tous
 deux, après une exacte observation, que les humeurs
 étoient en fougue, mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un
 & l'autre. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les hu-
 meurs quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agi-
 tation violente de flux & de reflux, de peur qu'elles ne se
 fixent

* C'étoit chez les Anciens le Dieu du Silence.

agitation

acrimonie

fixent sur quelque partie noble. Oquétoſ ſoutint au contraire, qu'il falloit attendre que les humeurs fuſſent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, eſt directement oppoſée à celle du Prince de la Médecine. Hippocrate avoit de purger dans la plus ardente fièvre dès les premiers jours, & dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs ſont en *orgaſme*, c'eſt à dire en fougue. Oh c'eſt ce qui vous trompe, répartit Oquétoſ. Hippocrate par le mot d'*orgaſme*, n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là deſſus nos Docteurs s'échauffent. L'un rapporte le Texte Grec, & cite tous les Auteurs qui l'ont expliqué comme lui. L'autre s'en fiant à une Traduction Latine, le prend ſur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la queſtion. Cependant ſe voyant obligé d'opter, il donna ſa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Auſſitôt Andros, qui étoit le plus jeune, ſe retira, non ſans lancer à ſon ancien quelques traits railleurs ſur l'*orgaſme*. Voilà donc Oquétoſ triomphant. Comme il étoit dans les principes du Docteur Sangrado, il commença par faire ſaigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fuſſent cuites; mais la Mort, qui craignoit ſans doute qu'une purgation ſi ſagement différée ne lui enlevât ſa proie, prévint la coction, & emporta mon Maître. Telle fut la fin du Seigneur Don Vincent, qui perdit la vie, parce que ſon Médecin ne ſavoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à ſon Père des funérailles dignes d'un homme de ſa naiſſance, entra dans l'adminiſtration de ſon bien. Devenue maîtreſſe de ſes volontés, elle congédia quelques domeſtiques, en leur donnant des récompenſes proportionnées à leurs ſervices, & ſe retira bientôt à un château qu'elle avoit ſur les bords du Tage entre Sacédon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la ſuivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir néceſſaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de Don Louis, elle aimoit encore ce cavalier; ou plutôt n'ayant pu vaincre ſon amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus beſoin de prendre des precautions pour me parler

ler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier Don Louis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint; plongé dans toutes sortes de désordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître si sensible à ses peines. Mon-ami continua-t-elle, après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très bon naturel, & je suis si satisfaite de ton zèle, que je promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au-plûtôt pour Salamanque. La je pretends me déguiser en cavalier, & sous le nom de Don Felix je ferai connoissance avec Pacheco. Je tâcherai de gagner sa confiance & son amitié. Je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir, & c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un je serai Don Félix, dans l'autre Aurore; & m'offrant aux yeux de Don Louis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flate que je pourrai l'amener peu à peu à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant; mais ma passion m'entraîne, & l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hazarder.

troubling
J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Cependant, quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire je commençai à dorer la pilule, & j'entrepris de prouver que ce fou projet n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable & sans conséquence. Cela fit plaisir à ma Maîtresse. Les amans veulent qu'on flate leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entreprise téméraire que comme une comédie dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique; puis nous distribuâmes les rôles: ce qui se passa sans clameurs & sans querelle, parce que nous n'étions

n'étions pas des Comédiens de profession. Il fut résolu que la Dame Ortiz seroit la Tante d'Aurore sous le nom de Donna Kiména de Gusman, qu'on lui donneroit un valet & une suivante ; & qu'Aurore travestie en cavalier m'auroit pour valet de chambre, avec une de ses femmes déguisée en page pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que D. Louis y étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guères à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma Maîtresse les fit emballer proprement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en tems & lieu ; puis laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carosse à quatre mules & prit le chemin du Royaume de Léon, avec tous ceux de ses domestiques qui avoient quelque rôle à jouer dans cette Pièce.

Nous avons déjà traversé la Castille Vieille, quand l'essieu du carosse se rompit. C'étoit entre Avila & Villafior, à trois ou quatre cens pas d'un château qu'on apercevoit au pié d'une montagne. La nuit aprochoit, & nous étions assez embarrassés. Mais il passa par hasard auprès de nous un payfan, qui nous tira d'embarras. Il nous aprit que le château qui s'offroit à notre vue, appartenoit à Donna Elvira veuve de Don Pédro de Pinarès ; & il nous dit tant de bien de cette Dame, que ma Maîtresse m'envoya au château demander de sa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du payfan. Elle me reçut d'un air gracieux & fit à mon compliment la réponse que je desirois. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de Don Pédro, qui venoit au devant de ma Maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occasion. Je dirai seulement qu'Elvire étoit une Dame déjà dans un âge avancé, mais très polie, & qu'elle savoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où la laissant reposer quelques momens, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardoient. Ensuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servit dans la chambre

chambre d'Aurore, où elles se mirent toutes deux à table. La veuve de Don Pédre n'étoit pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas, en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, & foutenoit agréablement la conversation. Elle s'exprimoit noblement & en beaux termes. J'admirois son esprit, & le tour fin qu'elle donnoit à ses pensées. Aurore en paroissoit aussi charmée que moi. Elles lierent amitié l'une avec l'autre, & se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carosse ne pouvoit être racommodé que le jour suivant, & que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions le lendemain au château. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, & nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régalez.

Le jour d'après, ma Maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînerent dans une grande salle où il y avoit plusieurs tableaux. On en remarquoit un, entre autres, dont les figures étoient merveilleusement bien représentées ; mais il offroit aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse & noyé dans son sang y étoit peint, & tout mort qu'il paroissoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune Dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans son sein, & rendoit les derniers soupirs, en attachant ses regards mourans sur un jeune homme qui sembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le Peintre avoit encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa pas à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappoient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur faisoient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impressions. Le vieillard, plongé dans une profonde tristesse, en paroissoit comme accablé, au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction de jeune homme. Toutes ces choses étoient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma Maîtresse demanda quelle histoire ce tableau représentoit. Madame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidele des malheurs de ma famille. Cette

réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un grand desir d'en savoir d'avantage, que la veuve de Don Pèdre ne put se dispenser de lui promettre la satisfaction qu'elle fouhaitoit. Cette promesse qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma Maîtresse voulut nous renvoyer ; mais Elvire, qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après elle commença son récit en ces termes.

CHAPITRE IV.

Le Mariage de Vengeance.

NOUVELLE.

ROGER, Roi de Sicile, avoit un frère & une sœur. Ce frère, appelé Mainfroi, se révolta contre lui, & alluma dans le Royaume une guerre qui fut dangereuse & sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du Roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses Sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé là vie à son frère, que pour exercer sur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroi souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. En effet cette Princesse avoit toujours haï ce Prince, & ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, & l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroi laissa deux fils, ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le desir de venger leur Pere ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'Etat. Il communiqua son dessein au Sénateur

Léontio

Léontio Siffrédi son Ministre, qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'ainé, & lui conseilla de confier au Connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit Don Pèdre. Roger, persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la Princesse Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, et n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce Ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le Trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il en eût point eu d'enfans. Il avoit pourtant deux filles. L'ainée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le Prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; & la cadette, appelée Porcie, après avoir en naissant causé la mort de sa Mère, étoit encore au berceau. Blanche & le Prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, des qu'ils furent capables d'aimer, mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion. Il fut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce tems là que Léontio fut obligé, par ordre du Roi, de faire un voyage dans une Province des plus reculées de l'île. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement, qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une coulisse de bois qui se fermoit & s'ouvroit sans qu'elle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile Architecte que le Prince avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

L'amoureux Enrique s'introduisoit par là quelquefois dans la chambre de sa Maîtresse, mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrète dans son appartement, du moins ce

n'avoit été que sur les assurances qu'il lui avoit données, qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très malade, & qu'il venoit de mander Siffrédi, comme Grand Chancelier du Royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentoit déjà sur le trône son cher Enrique, & craignoit de le perdre dans ce haut rang. Cette crainte lui caufoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il; que dois je penser de la tristesse où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes. Le Roi votre Oncle cessera bientôt de vivre, & vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un Monarque voit les choses d'un autre œil qu'un Amant, & ce qui faisoit tous ses desirs, quand il reconnoissoit un pouvoir au dessus du sien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peuvent calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de vos sentimens, je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, repliqua le Prince, vos craintes sont obligantes, & justifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, &, si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la votre. Croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie, & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens si doux? Ah Seigneur! reprit la fille de Léontio, dès que vous serez couronné, vos Sujets pourront vous demander pour Reine, une Princesse descendue d'une longue suite de Rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux Etats aux vôtres; & peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompt à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel dispose du Roi mon Oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence

sence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnoît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurerent la fille de Siffredi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du Roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel. Il plaignit le sort de son Oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché ; & la force du sang lui fit regretter un Prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne savoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le Connétable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de son Père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi, qui agreea sa recherche ; mais la maladie de Roger étant survenue dans ce tems-là, ce mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce Ministre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger, mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le Roi votre Oncle vient de mourir. Il vous laisse par sa mort héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les Grands du Royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir votre bouche ; & je viens Seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers & les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le Prince, qui savoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le silence, il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon Père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, & vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table sur laquelle étoit une écriture, & prenant une feuille blanche il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffredi ? Vous marquer ma reconnaissance & mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce Prince présenta la

feuille à Blanche, & lui dit, Recévez, Madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, & fit cette réponse au Prince. Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon Roi ; mais je dépends d'un Père, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseil-
lera.

Elle donna effectivement à son Père la signature d'Enrique. Alors Siffiédi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du Prince, & lui dit. Votre Majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua t-il, retournez à Palerme, Ordonnez y les apprêts de mon couronnement, & dites à mes Sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, & les assurer de mon affection. Ce Ministre obéit aux ordres de son nouveau Maître, & prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie, & il entra parmi les acclamations du peuple dans le Palais, où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la Princesse Constance vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce Monarque, ils s'en acquiterent l'un & l'autre avec esprit ; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui malgré les démêlés de leur famille n'avoit pu haïr ce Prince. Il se plaça sur le trône, & la Princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les Grands du Royaume prirent leurs places, chacun selon son rang. La cérémonie commença, & Léontio, comme Grand-Chancelier de l'Etat & Dépotaire du Testament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet Acte contenoit en substance : Que Roger se voyant sans enfans nommoit pour
son

son successeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouserait la Princesse Constance ; & que s'il refusoit sa main, la Couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de l'Infant Don Pèdre son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable. & cette peine devint encore plus vive, lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du Testament, dit à toute l'Assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu Roi à notre nouveau Monarque, ce généreux Prince consent d'honorer de sa main la Princesse Constance sa cousine. A ces mots, Enrique interrompit le Chancelier : Léontio, lui dit-il, souvenez vous de l'écrit que Blanche vous. . . . Seigneur, interrompoit avec précipitation Siffredi, sans donner le tems au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront par l'auguste seing de Votre Majesté, l'estime que vous faites de la Princesse, & la déférence que vous avez pour les derniers volontés du feu Roi votre Oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes, dont il l'avoit rempli lui même. Le nouveau Roi y faisoit à ces peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie : vive notre magnanime Roi Enrique s'écrierent tous ceux qui étoient présens. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce Prince avoit toujours marquée pour la Princesse, on avoit craint avec raison, qu'il ne se révoltât contre la condition du Testament, & ne causât des mouvemens dans le Royaume : mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les Grands & le Peuple, excitoit ces acclamations générales, qui déchiroient en secret le cœur du Monarque.

Constance, qui par l'intérêt de sa gloire & par un sentiment de tendresse, y prenoit plus de part que personne, choisit ce tems pour l'assurer de sa reconnoissance. Le Prince eut beau vouloir se contraindre, il reçut le compliment de la Princesse avec tant de trouble, il étoit dans un si grand désordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienséance exigeoit de lui. Enfin cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'aprocha de Siffredi, que

le devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, & lui dit tout bas : Que faites vous, Léontio ? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du Roi votre Oncle, vous perdez la Couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du Roi pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il se sentoît agité de mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffredi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche, & partagé entre elle & l'intérêt de sa gloire, il fut assez longtems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffredi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les Grands du Royaume, & d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du Testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille, & se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le Grand Chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais au moment même qu'il se trahissoit jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la salle du Conseil. Elle y venoit par ordre de son Pere rendre ses devoirs à la Princesse, & ses oreilles, en entrant, furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance : Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine, souhaitez lui les douceurs d'un regne florissant et d'un heureux hymen. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur. Son visage rougit & pâlit successivement, & tout son corps frissonna. Cependant la Princesse n'en eut aucun soupçon. Elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, & peu accoutumée à la Cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune Roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le désespoir qu'il remarquoit dans ses yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, ju-
geant

geant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler. Mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui? D'ailleurs, le cruel Siffredi lui en ôta l'espérance. Ce Ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'Etat, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plutôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au Connétable. Juste Ciel? s'écria-t-elle, emporté par un mouvement de douleur que la présence de son Père ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche! son transport fut même si violent, que toutes les puissances de son ame en furent suspendues. Son corps se glaça, & devenant froide & pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son Père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentit vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffredi lui jetta sur le visage; & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'aperçut qui s'empressoit à la secourir: Seigneur lui dit elle d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma faiblesse; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non ma chère Blanche répondit Léontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du Connétable vous fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'Etat. . . . J'estime sa personne & son mérite, interrompit Blanche; mais Seigneur, le Roi m'avoit fait espérer. . . . Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, je fais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour le Prince, & ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si, l'intérêt de sa gloire & celui de l'Etat ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'e-

ponser cette Princesse, que le feu Roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la Couronne de Sicile ? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le Royaume, que vous vous êtes flatée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le Roi donneroit même lieu à des bruits désavantageux pour vous ; & le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le Connétable. Enfin Blanche, il n'est plus tems de délibérer. Le Roi vous cède pour un trône. Il épouse Constance. Le Connétable a ma parole. Dégagez-là, je vous en prie ; & s'il est nécessaire pour vous y résoudre que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quita, pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espérait qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au Connétable. Il ne se trompa point. Mais combien en conta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentimens sur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, & d'être contrainte en le perdant de se livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui causoit des transports d'affliction si violens, que tous ses momens devenoient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur est certain, s'écrioit-elle, comment y puis je résister sans mourir ? Impitoyable Destinée, pourquoi me repaissois tu des plus douces espérances, si tu devois me précipiter dans un abîme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité ! As tu donc pu mettre si tôt en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée, fasse le Ciel que le lit conjugal que tu vas souiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords ! Que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle ! Puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais épouser le Connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'a-

voir

voir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma Religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre, ne soient qu'un tissu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera te mortifier que de me jeter à tes yeux entre les bras d'un autre ; & si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour & du devoir, passa la nuit qui précéda son mariage avec le Connétable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitoit, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le Coenetable à Belmonte le jour même, & le maria secrètement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, & de se donner à un objet haï ; il falloit encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint elle, lorsque ses femmes, après l'avoir deshabillée la laissèrent seule avec le Connétable ? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche, qui seignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé, mais il ne demeura pas long tems, dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, qui ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs & à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mit dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla

redoubla ses empressements, & continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeler ses femmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, & passèrent une nuit bien différente de celles que l'amour & l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffrédi se livroit à sa douleur, le Connétable cherchoit en lui même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il savoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper ; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui même, après que les femmes de Blanche furent sorties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit ; mais la lumière qu'on avoit laissé dans la cheminée s'étoit éteinte, & bientôt il ouït une voix foible & languissante, qui appella Blanche, à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transporterent de fureur, & son honneur allarmé l'obligeant à se lever pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit son épée, & marcha du côté que la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obscurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête, il écoute, & n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appella ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix ; & comme il ouvrit la porte pour cela, il

en

en ferma le passage, & se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva cependant personne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entre. Il n'aperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son Beau-père, qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit oui, & lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffiédi fut surpris de l'avanture. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable ; & jugeant tout possible à l'amour du Roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais bien loin de flater les soupçons jaloux de son genre, il lui représenta d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, & cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des fantômes d'une imagination séduite par la jalousie ; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille ; qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut être causée ; que l'honneur ne devoit point être réponsable des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, & qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs, & de cette vive affliction dont il se plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble, ne s'allumoit que par les tems, & par les services ; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse & ses empressemens pour disposer Blanche à devenir plus sensible ; & qu'il le prioit

prioit enfin de retourner vers elle persuadé que ses défiances & son trouble offensoient sa vertu.

Le Connétable ne répondit rien aux raisons de son Beau-père, soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme, se remit auprès d'elle & tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche de son côté, n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle savoit le secret & les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement, après avoir donné si solennellement sa foi à la Princesse Constance. Au-lieu de s'applaudir de cette démarche, & d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince, plus épris que jamais de Blanche, souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis; mais il n'avoit pu avant cette nuit se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé pour être en peine de se glisser dans le château de Siffrédi, & même il conservoit encore la clef d'une porte secrète par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par-là qu'il gagna son ancien appartement, & qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce Prince, d'y trouver un homme, & de sentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fût puni à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilège sur son propre Roi; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il étoit venu, & plus troublé qu'auparavant il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens avant le
jour,

jour, & s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa fureté, son honneur, & sur tout son amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour il commanda son équipage de chasse, & sous prétexte de prendre ce divertissement, il s'enfonça dans la foret de Belmonte avec ses piqueurs, & quelques uns de ses courtisans. Il suivit quelque tems la chasse pour cacher son dessein, & lorsqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit seul le chemin du château de Léontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, & son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'espace qui le séparoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans son esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffrédi, quand traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises, qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, & cette vue lui causa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorsque ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance; pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita pour ainsi dire, à ses pies, & voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoué, me peignent coupable à vos yeux; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le Prince étonné de son saisissement, lui dit : Quoi, Madame,

dame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie pour me conserver à vous ? Alors la fille de Léontio faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison, rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah Blanche ! interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'opposer à la fureur d'un Roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances ? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languissamment la fille de Siffredi, devint inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du Connétable.

Femme du Connétable, s'écria le Prince, en reculant de quelques pas ! Il ne put continuer, tant il fut saisi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pié d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvemens étoient peu différens des siens ; & ces deux amans infortunés gardoient entre eux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de son désordre par un effort de son courage, reprit la parole, & dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait ? Nous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui : Quoi, Seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité ? Vouliez-vous que je démentisse mes yeux & mes oreilles, & que malgré leur rapport je vous crusse innocent ? Non Seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins qui vous paroissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé aux-mêmes à vous trahir. Et il n'est pas moins vrai que je suis innocent & fidèle qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du Connétable.

He

Hé quoi, Seigneur reprit elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main et de votre cœur ? Vous n'avez point assuré les Grands de l'État que vous rempliriez les volontés du feu Roi, & la Princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets en qualité de Reine & d'Épouse du Prince Enri- que ? Mes yeux étoient-ils donc fascinés ? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût ballancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône ; & sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus & ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Con- stance, qu'avec la fille de Léontio ! Vous avez raison, Seigneur, un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un Prince tel que vous. J'étois trop vaine d'o- ser prétendre à l'un & à l'autre, mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous savez les alarmes que je vous ai témoignées sur votre perte, qui me sem- bloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez- vous rassurée ? Faloit-il dissiper mes craintes ? J'aurois accusé le sort plutôt que vous, & du moins vous auriez conservé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus tems présen- tement de vous justifier. Je suis l'épouse du Connétable, & pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, Souffrez Seigneur, que sans manquer au res- pect que je vous dois, je quitte un Prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la pré- cipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria t-il. Ne désespérez point un Prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux Sujets. Ce sacri- fice est présentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au Connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouse du Connétable n'est plus l'a-
mante

mante du Prince Enrique. En parlant de cette sorte comme elle touchoit à la porte du parc, elle y entra brusquement avec Nise, & fermant après elle cette porte, elle laissa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté, par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche, s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes sermens & les vôtres, nous sommes séparés. L'idée que je m'étois faite de posséder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illusion ? Ah, cruelle, que j'achette chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour !

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie ; & cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le Connétable & Siffredi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au désespoir. Il se flatoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le Connétable, & il se résolut à le faire entrer comme un homme suspect dans les conjonctures où l'Etat se trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ses Gardes, qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit la consternation à Belmonte. Siffredi partit sur le champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de son gendre, & lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce Prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son Ministre, & qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le Connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain ; mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du Roi. Seigneur, dit-il, en se présentant devant lui, s'il est permis à un Sujet respectueux & fidèle de se plaindre de son Maître, je viens me plaindre à vous de vous même. Quel crime a commis mon gendre ? Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & sur les
suites

suivies d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'Etat les plus importants ? J'ai des avis certains, répondit le Roi, que le Connétable a des intelligences criminelles, avec l'infant Don Pedre. Des intelligences criminelles, interrompit avec surprise Léontio ! Ah Seigneur, ne le croyez pas ! On abuse Votre Majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffrédi ; & il suffit au Connétable qu'il soit mon gendre pour être à couvert de tout soupçon. Le Connétable est innocent, mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, repartit le Roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'imprisonnement du Connétable. He ! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté ? C'est vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit par vos soins officieux à envier le sort des plus vils mortels ; car ne vous fâchez pas, que j'entre dans vos idées ; mon mariage avec Constance est vainement résolu Quoi, Seigneur, interrompit en frémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la Princesse, après l'avoir flatée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, repliqua le Roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance, un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignorez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? & quel droit avez-vous sur le mien, pour en disposer en faveur d'une Princesse que je hais ? Avez vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux pieds les droits du sang & de l'humanité, fit expirer mon Père dans les rigueurs d'une captivité ? Et je l'épouserois ! Non, Siffrédi, perdez cette espérance ! Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, & ses fillons inondés de sang !

L'ai-je bien entendu, s'écria Léontio ! Ah ! Seigneur que me faites vous envisager ! quelles terribles menaces ! Mais je m'allarme mal-à propos, continua-t-il en changeant

ant de ton. Vous chérissiez trop vos sujets pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au Connetâble, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquérir à Votre Majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras, & de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du Prince Don Pédre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits . . . Hé ! ce sont ces nœuds, s'écria le Prince Enri- que, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi même ? Manquai je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien su punir le Connétable, s'il m'eût désobéi. Je fais que les Rois ne sont pas des tyrans ; qu'le bonheur de leurs peuples est le premier devoir ; mais doivent ils être les esclaves de leurs sujets ? & du moment que le Ciel les choisit pour gouverner, perdent ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Ministre, que c'est au mariage de la Princesse que le feu Roi votre Oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enriquer, avoit-il lui même d'établir cette disposition ? Avoit il reçu cette indigne loi du Roi Charles son frère, lorsqu'il lui succéda ? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste ? Pour un grand Chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse. Et si Don Pédre fonde sur mon refus l'esperance de monter sur le trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui couteroit trop de sang, l'épée pourra décider entre nous, qui des deux sera le plus digne de regner. Léontio n'osa le presser davantage, & se contenta de lui demander à genoux la liberté de

de son gendre, ce qu'il obtint, Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte, le Connétable vous y suivra bientôt. Le Ministre sortit & regagna Belmonte, persuadé que son gendre marcheroit incessamment sur ses pas. Il se trompoit. Enrique voloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce tems-là, le Connétable faisoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie, & démentant la fidélité qui l'avoit jusqu'alors rendu si recommandable, il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les surprendre ensemble il pria le Gouverneur du Château de Palerme de le laisser sortir de prison, l'assurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le Gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déjà sue que Siffrédi avoit obtenu sa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le Connétable y étant arrivé, attacha son cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clé, & fut assez heureux pour se glisser dans le château sans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, & se cacha dans l'antichambre derrière un paravent qu'il y trouva sous sa main. Il se proposoit d'observer de là tout ce qui se passeroit, & de paroître subitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit sortir Nise, qui venoit de quitter sa Maitresse pour se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeoit bien qu'il ne reviendrait pas cette nuit à Belmonte, quoique son Père lui eût dit que le Roi l'assuré que le Connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulut profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce Prince pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement peu de tems après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, & le Roi vint se jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me
con-

condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le Connétable, songez que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi refusiez vous de m'entendre ce matin ? Hélas ! votre époux sera libre demain, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon sort déplorable, accordez moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en dispenser dans la situation où votre Père avoit réduit les choses. Il falloit tromper la Princesse pour votre intérêt & pour le mien, pour vous assurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réussir. J'avois déjà pris des mesures pour rompre cet engagement, mais vous avez détruit mon ouvrage ; & disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contents.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah ! Seigneur, dit-elle au Prince, auprès la disposition que le destin a fait de nous, vous me causez une peine nouvelle, en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuse ! Mon ressentiment m'a séduite. Je me suis cruë abandonnée, & dans mon dépit j'ai reçu la main du Connétable, que mon Pere m'a présentée. J'ai fait le crime, & nos malheurs. Hélas ! dans le tems que je vous accusois de me tromper, c'étoit donc moi trop credule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez vous, Seigneur, à votre tour. Haïssez, l'ingrate Blanche. . . . Oubliez Hé, le puis-je, Madame, interrompit tristement Enrique, le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne sauroit éteindre ? Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffrédi . . . Hé ! serez vous capable de cet effort, repliqua le Roi ? Je ne me promets pas d'y réussir, repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah cruelle, dit le Prince, vous oublierez facilement

ment Enrique, puisque vous pouvez en former le dessein ! Quelle est donc votre pensée, dit Blanche d'un ton plus ferme ! Vous flatez vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins ? Non Seigneur, renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitimate. Mon époux est comme vous, Seigneur, de la noble Maison d'Anjou : & quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle insurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer, il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le Roi ! Ah Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur ! Ce n'est donc point assez pour m'accabler, que vous soyez entre les bras du Connétable ? vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule consolation qui me reste. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi, en versant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien, lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos. Car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coute trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui étoit sur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramassa ; & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Nise, qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumière. Le Roi qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce Prince, le Connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même tems que son épouse, & s'avancant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit : C'en est trop, tyran, lui cria t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur ! Ah ! traître, lui répondit le Roi, en se mettant en défense, ne t'imagines pas toi-même pouvoir executer ton dessein impunément ! A ces mots ils commencèrent un
com-

combat, qui fut trop vif pour durer longtems. Le Con-
nêtable craignant que Siffrédi & fes domestiques n'accou-
russent trop vite aux cris qu'il pouffoit Blanche, & ne s'op-
posassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur
lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'en-
ferra lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle lui entra
dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, & le Roi s'ar-
rêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyoit son
époux, & surmontant la répugnance naturelle qu'elle a-
voit pour lui, se jeta à terre, & s'empressa de le secourir.
Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle,
pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui don-
noit de sa douleur & de sa compassion. La mort dont il
sentoit les aproches, ne put étouffer les transports de sa
jalousie. Il n'envifagea dans ces derniers momens que le
bonheur de son rival ; & cette idée lui parut si affreuse,
que rappelant tout ce qui lui restoit de force, il leva son
épée qu'il tenoit encore, & la plongea toute entière dans
le sein de Blanche. Meurs, lui dit-il en la perçant, meurs,
infidèle épouse, puisque les nœuds de l'hymenée n'ont
pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les au-
tels ! Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point
de ta destinée, tu ne saurois jouir de mon malheur, je
meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il
expira, & son visage, tout couvert qu'il étoit des ombres de
la mort, avoit encore quelque chose de fier & de terrible.
Celui de Blanche offroit un spectacle bien différent. Le
Coup qui l'avoit frappé étoit mortel. Elle tomba sur le
corps mourant de son époux, & le sang de l'innocente vic-
time se confondoit avec celui de son meurtrier, qui avoit si
brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le Roi n'en
avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche,
& plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il
se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit
voulu prendre, & dont elle lui dit d'une voix mourante :
Seigneur, votre peine est inutile. Je suis la victime que
le sort impitoyable demande. Puisse-t-il appaiser sa
colère, & assurer le bonheur de votre regne ! Comme elle
achevoit ses paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle a-
voit

voit poussés, arriva dans la chambre, & saisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'appercevoir, continua de parler au Roi. Adieu, Prince lui dit-elle, conservez chèrement ma mémoire ; ma tendresse & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon Père. Ménagez ses jours & sa douleur, & rendez justice à son zèle. Sur-tout faites connoître mon innocence, c'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu mon cher Enrique . . . je meurs . . . recevez mon dernier soupir.

A ces mots elle mourut. Le Roi garda quelque tems un morne silence, ensuite il dit à Siffrédi, qui paroissoit dans un accablement mortel : Voyez Léontio, contemplez votre ouvrage. Considérez dans ce tragique événement le fruit de vos soins officieux, & de votre zèle, pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire eclater leurs mouvemens.

Le Roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante ; il ne put se résoudre à épouser Constance. L'Infant Don Pèdre se joignit à cette Princesse, & tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au Prince Enrique, qui vint au bout de ses ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile, & passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, & il eut, avant de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa Don Jérôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de Don Pédro de Pinars, l'histoire de ma famille, & un fidèle recit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio mon Aïeul fit faire, pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque.

ORTIZ, ses compagnes & moi, après avoir étendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée, & la Dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de Donna Kiména de Guzman. Elle avoit été trop long tems Duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & se rendit à un hôtel garni, où nous avions appris que Pachéco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il avoit quelque appartement à louer ? On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'Hôtesse, en lui disant que c'étoit pour un de ses neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La Duègne & ma Maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas, & la belle Aurore sans perdre de tems se travestit en cavalier. Elle couvrit ses chevaux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, & s'ajusta de sorte qu'elle pouvoit fort bien passer pour un jeune Seigneur. Elle avoit l'action libre & aisée, & à la réserve de son visage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissoit son déguisement. La suivante qui devoit lui servir de page, s'habilla aussi, & nous n'appréhendions point qu'elle fît mal son personnage ; outre qu'elle avoit un petit air effronté, qui convenoit fort à son rôle. L'après-dînée, ces deux actrices se trouvant en état de paroître sur la scène, c'est-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin

chemin avec elles. Nous y allames tous trois en carosse, & nous y portames toutes les hardes dont nous avions besoin.

L'Hôteffe, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduisit à notre appartement, où nous commençames à l'entretenir. Nous convinmes de la nourriture qu'elle auroit soin de nous fournir, & de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandames ensuite si elle avoit bien des pensionnaires. Je n'en ai pas présentiment, nous répondit-elle. Je n'en manquerois point si j'étois d'humeur à prendre toute sorte de personnes, mais je ne veux que de jeunes Seigneurs. J'en attends ce soir un qui vient de Madrid achever ici ses études. C'est Don Louis de Pachéco, vous en avez peut-être entendu parler. Non, lui dit Aurore, je ne fais quel homme c'est, & vous me ferez plaisir de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'Hôteffe en regardant ce faux cavalier, c'est une figure toute brillante, il est fait à peu près comme vos. Ah que vous serez bien ensemble l'un & l'autre ! Par Saint Jaques ! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils Seigneurs d'Espagne. Ce Don Louis, répliqua ma Maîtresse, a eu sans doute en ce pais-ci mille bonnes fortunes ? Oh, je vous en assure, repartit la vieille, c'est un verd galand sur ma parole. Il n'a qu'à se montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entre autres une Damé qui a de la jeunesse & de la beauté. On la nomme Isabelle. C'est la fille d'un vieux Docteur en Droit. Elle en est ce qui s'appelle folle. Et dites moi, ma Bonne, interrompit Aurore avec précipitation, en est-il fort amoureux ? Il l'aimoit répondit Bernarda Ramirez, avant son départ pour Madrid ; mais je ne fais s'il l'aime encore, car il est un pen sujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardames aussitôt par la fenêtre, & nous aperçûmes deux hommes qui descendoient de cheval. C'étoit Don Louis de Pachéco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quita pour aller le recevoir, & ma Maîtresse se disposa, non sans émotion à

jouer le rôle de Don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement Don Louis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune Seigneur Tolédan est logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de l'avoir pour convive, Pendant que ma Maîtresse répondoit à ce compliment. Pachéco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de si beau ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part & d'autre, Don Louis se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Tandis qu'il y faisoit ôter ses bottes & changeoit d'habit & de linge, une espèce de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hasard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour Don Louis, & lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, Seigneur Cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoisse pas le Seigneur Pachéco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes, je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma Maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquitez de vos commissions à merveilles. Je suis Don Louis de Pachéco. Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut, & Aurore s'enfermant avec sa suivante & moi, ouvrit la lettre, & nous lut ces paroles. *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salammanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! Fen ai pensé perdre l'esprit. Mais aimez vous encore Isabelle ? Hâtez vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, si elle vous retrouve fidèle.*

Le billet est passionné, dit Aurore, il marque une ame bien éprise. Cette Dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher Don Louis, & pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile, cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. Ma Maîtresse se mit à rêver là dessus, & un moment après elle ajouta, je vous les garantis brouillées en moins de vingt-quatre heures. En effet Pachéco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, & renoua l'entretien avec Aurore avant le Souper. Seigneur Cavalier, lui dit-il

il en plaisantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque, vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma Maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée, Don Felix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déjà venu dans ce pays-ci. Je fais que les femmes n'y sont pas insensibles. Il y a un mois que je passai par cette ville, je m'y arrêtai huit jours, & je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux Docteur en Droit.

Je m'aperçus que Don Louis se troubla à ces paroles. Peut-on, sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la Dame; Comment sans indiscrétion, s'écria le Faux Don Félix! Pourquoi vous ferois-je un mystère de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres Seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement. Ce n'est qu'une petite bourgeoise. Un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grisette, & croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du Docteur, se nomme Isabelle. Et le Docteur, interrompit impatiemment Pachéco, s'appellerait-il le Seigneur Murcia de la Lianna? Justiment, repliqua ma Maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Lisez-la, & vous verrez si la Princesse me veut du bien. Don Louis jeta les yeux sur le billet, & reconnoissant l'écriture, il demeura confus & interdit. Que vois-je, poursuivit alors Aurore d'un air étonné! vous changez de couleur! Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette Dame! Ah que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en fais très bon gré moi, dit Don Louis avec un transport mêlé de dépit & de colère. La perfide! la volage! Don Félix, que ne vous dois-je point! Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore longtems. Je m'imaginois être aimé; que dis-je aimé! je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, & je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve

vosre ressentiment, dit Aurore en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un Docteur en Droit devoit bien se contenter d'avoir pour amant un jeune Seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance ; & bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner ses bontés. Pour moi, reprit Pachéco, je ne la reverrai de ma vie, c'est la seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connoître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet, que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur, peut-être vous repentirez-vous, un jour d'avoir rompu avec Isabelle. Non, non, interrompit Don Louis, je n'aurai jamais cette foiblesse ; & je consens que pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussitôt j'allai chercher du papier & de l'encre, & ils se mirent à composer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du Docteur Murcia de la Lianna. Pachéco sur-tout ne pouvoit trouver des termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, & il déchira cinq ou six lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, & dont il avoit sujet de l'être, elle contenoit ces paroles. *Aprenex à vous connoître ma Princeesse, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le votre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers Ecoliers de l'Université.* Il écrivit donc ce billet gracieux, & lorsqu'Aurore eut achevé le sien, qui n'étoit pas moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, & me donnant le paquet : Tiens, Gil Blas, me dit elle, fais enforte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien, ajouta-t elle, en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui Seigneur, lui répondis-je, vous serez servi comme vous le souhaitez.

Je

Je sortis en même tems, & quand je fus dans la rue, je me dis moi-même : Oh ça, Monsieur Gil Blas, vous faites donc le valet dans cette comédie ? Hé bien, mon ami, montrez que vous avez assez d'esprit pour remplir un si beau rôle. Le Seigneur Don Félix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence, a-t-il tort ? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de Don Louis, c'est ce que signifie ce signe-là, rien n'est plus intelligible. Je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pachéco, & je la portai chez le Docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de Monsieur le Docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui. Vous avez lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre un billit doux à votre Maîtresse.

Le petit page me demanda qu'elle part je l'apporto, & je ne lui eus pas sitôt reparti que c'étoit de celle de Don Louis de Pachéco, qu'il me dit : Cela étant, suivez moi, j'ai ordre de vous faire entrer, Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet où je ne tardai guères à voir paroître la Sennora. Je fus frappé de la beauté de son visage, je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon & enfantin, mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât sans lisière. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez vous à Don Louis de Pachéco ? Je lui répondis que j'étois son valet de chambre depuis trois semaines. En suite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois, il sembloit qu'elle se défilât du rapport de ses yeux. Effectivement elle ne s'attendoit à rien moins, qu'à une pareille réponse. Elle leva ses regards vers le Ciel, se mordit les lèvres, & pendant quelque tems sa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout à coup m'adressant la parole ; mon ami, me dit-elle, Don Louis est-il devenu fou ? Apprenez moi, si vous le savez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter ?

l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne le sauroit-il faire sans m'outrager par des lettres si brutales ?

Madame, lui dis-je, mon Maître a tort assurément, mais il a été en quelque façon forcé de la faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrerois tout la mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette, expliquez vous hardiment. Hé bien, repris je, voici le fait en deux mots. Un moment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une Dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le Seigneur de Pachéco, lui a parlé quelque tems en particulier, & sur la fin de la conversation, j'ai entendu qu'elle lui a dit, Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'est pas tout. Il faut pour ma satisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Louis a fait ce qu'elle desiroit, puis me mettant le papier entre les mains ; Informe toi, m'a-t-il dit, où demeure le Docteur Murcia de Lianna, & fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien, Madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale, & que par conséquent mon Maître n'est pas si coupable. O Ciel ! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah l'infidèle ! il a pu former d'autres nœuds . . . Mais ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour. Je ne prétends point le traverser. Dites lui qu'il n'avoit pas besoin de m'insulter, pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, & que je méprise trop un amant si volage, pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce discours elle me congédia & se retira fort irritée contre Don Louis.

Je sortis fort satisfait de moi, & je compris que si je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel où je trouvai les Seigneurs Mendoce & Pachéco qui soupoient ensemble, & s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut à mon air content que je ne m'étois point mal acquité de ma commission. Te voilà donc

donc de retour, Gil Blas, me dit-elle ; rends nous compte de ton message. Je dis que j'avois donné la paquet en main propre, & qu'Isabelle, apres avoir lu les deux billets doux, au lieu d'en paroître deconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en disant, Par ma foi ; les jeunes Seigneurs ont un joli stile. Il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embarras, s'écria ma Maîtresse, & voilà certainement une coquette des plus fiées. Pour moi, dit Don Louis, je ne reconnois point Isabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon absence. J'auois jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui savent prendre toute sorte de formes. J'en ai aimé une de celles là, & j'en ai été long-tems la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avoit un air de sagesse à tromper toute la Terre. Il est vrai, dis-je en me mêlant à la conversation, que c'étoit un minois à piper les plus fins ; j'y aurois moi même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pachéco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainsi ; l'un à cause du témoignage que je portois contre une Dame imaginaire ; & l'autre rioit seulement des termes dont je venois de me servir. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de se masquer, & le résultat de tous nos discours fut, qu'Isabelle demeura dûement atteinte & convaincue d'être une franche coquette. Don Louis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais & Don Félix à son exemple jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lièrent d'amitié tous deux, & se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après souper à se dire des choses gracieuses, & enfin ils se séparèrent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du Docteur. Je n'oubliai pas la moindre circonstance. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassât de joie. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis charmée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une passion qui nous oblige de recourir à des stratagèmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon aussi spirituel que toi ! Courage, mon

L 5

ami.

ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarrasser, cela ne va pas mal. Mais comme les amans sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure, & de mettre en jeu dès demain Auroré de Gusman. J'approuvai cette pensée, & laissant le Seigneur Don Félix avec son page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de Don Louis de Pachéco.

LES deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ils commencèrent la journée par des embrassades, qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir pour bien jouer le rôle de Don Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de Don Louis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'Université pour regarder quelques affiches de Livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire, & j'aperçus parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces Ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même tems qu'il croyoit le mériter. Il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petites hommes. Cette nouvelle Traduction d'Horace, disoit-il que vous voyez annoncée au public en si gros caractères, est un Ouvrage en prose composé par un vieil Auteur du Collège. C'est un Livre fort estimé des Ecoliers. Ils en ont consumé quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres Livres, il les froissoit tous sans charité. C'étoit apparemment quelque Auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout, mais il me fallut suivre Don Louis & Don Félix, qui ne prenant pas plus de plaisir à ses discours, qui d'intérêt aux Livres qu'il critiquoit, s'éloignèrent de lui & de l'Université.

Nous revinmes à notre hôtel à l'heure du diner. Ma Maîtresse se mit à table avec Pachéco, & fit adroitement
tomber

tomber la conversation sur sa famille. Mon Père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolède ; & ma Mère est propre sœur de Donna Kiména de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour une affaire importante avec sa nièce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Louis, mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit d'elle ? On assure que rien n'égale son esprit & sa beauté. Pour de l'esprit, reprit Don Félix, elle n'en marque pas, elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne, on trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pachéco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, votre cousine doit être charmante. Je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, & même dès ce jour. Je vous mène cette après dinée chez ma Tante.

Ma Maîtresse changea tout-à-coup d'entretien, & parla de choses indifférentes. L'après midi, pendant qu'ils se dispoisoient tous deux à sortir pour aller chez Donna Kiména, je pris les devans, & courus avertir la Duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner Don Félix, qui conduisit enfin chez sa Tant le Seigneur Don Louis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la Dame Kiména, qui leur fit signe de ne point faire de bruit. Paix, paix, leur dit-elle d'une voix basse, vous réveillerez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repose depuis un quart d'heure. Je suis fâché de ce contre-tems dit Mendoce. J'espérois que nous verrions ma cousine. J'avois fais fête de ce plaisir à mon ami Pachéco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les Cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, & se retirèrent.

Don Louis nous mena chez un jeune Gentilhomme de ses amis, qu'on appelloit Don Gabriel de Pédros. Nous y passâmes le reste de la journée, nous y soupâmes même, & nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit pour

pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'assassiner, & nous nous arrêtâmes pour les secourir s'il en étoit encore tems. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la Patrouille arriva. Le Commandant nous prit d'abord pour des assassins, & nous fit environner par ses gens : mais il eut meilleure opinion de nous, lorsqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne fourde il vit les traits de Mendocce & de Pachéco. Ses Archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoient été tués, et il se trouva que c'étoit un gros Licentié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres morts. Messieurs, s'écria un des Archers, je reconnois ce gros vivant. Hé ! c'est le Seigneur Licentié Guyomar, Recteur de nôtre Université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de Philosophe qu'il ne terrassât dans une dispute. Il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, les procès & la griffette. Il revient de souper chez son Isabelle. Où par malheur son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un & l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon Licentié fût Recteur, cela lui arrivoit assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la Patrouille, qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes nôtre hôtel, & chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Félix & Don Louis se levèrent sur le midi, & Aurora de Guzman fut la première chose dont ils s'entretenirent. Gil Blas, me dit ma Maîtresse, vas chez ma Tante Donna Kiména, & lui demande si nous pouvons aujourd'hui, le Seigneur Pachéco & moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquiescer de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la Duègne ce que nous avions à faire ; & quand nous eûmes pris ensemble de justes mesures, je vins rejoindre le faux Mendocce. Seigneur, lui dis-je, vôtre cousine Aurora se porte à merveilles. Elle

Elle m'a chargé elle même de vous témoigner de sa part que votre visite ne lui sauroit être que très agréable ; Donna Kiména m'a dit d'assur le Seigneur Pachéco, qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'apperçus que ces derniers paroles firent plaisir à Don Louis. Ma Maîtresse le remarqua même, & en conçut un heureux présage. Un moment avant le diner le valet de la Sennóra Kiména parut, & dit à Don Félix : Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez Madame votre Tante, & y a laissé ce billet. Le faux-Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix ; *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre Père & des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas aussitôt la présente requête de vous rendre au Chevil Noir auprès de l'Université.* Je suis, dit il, trop curieux de savoir ses choses importantes pour ne pas satisfaire ma curiosité tout-à-l'heure. Sans adieu Pachéco, continua t il ; si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma Tante. J'irai vous y joindre dans l'après-diner. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de donna Kiména, vous êtes en droit de faire cette visite. Il sortit en parlant de cette sorte, & m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au-lieu de prendre la route du *Cheval Noir*, nous enfilâmes celle de la maison où étoit Ortiz. Dès que nous y fumes arrivés, Aurore ôta sa chevelure blonde, lava, & frotta ses sourcils ; mit un habit de femme & devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que son déguisement la changeoit à un point, qu'Aurore & Don Félix paroissoient deux personnes différentes. Il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme, qu'en homme. Il est vrai que ses escarpins, car elle en avoit d'une hauteur excessive, n'y contribuoient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit Don Louis avec une agitation mêlée de crainte & d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit & à sa beauté, & tantôt elle appréhendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz de son côté se prépara de son mieux à seconder ma Maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pachéco me vit
dans

dans cette maison, & que semblable aux Auteurs qui ne paroissent qu'au dernier Acte d'une Pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus diné.

Enfin tout étoit en état quand Don Louis arriva. Il fut reçu très agréablement de la Dame Chimène, & il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures ; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étoient, & m'adressant au Cavalier : Seigneur, lui dis-je, Don Félix mon Maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuser. Il est avec trois hommes de Tolède dont il ne peut se débarrasser. Ah ! le petit libertin, s'écria Donna Kiména, il est sans doute en débauche. Non, Madame, repris je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à Donna Aurore. Oh ! je ne reçois point ses excuses, dit ma Maîtresse. Il fait que j'ai été indisposée ; il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne le veux voir de quinze jours. Hé ! Madame, dit alors Don Louis, ne formez point une si cruelle résolution, Don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisanterent quelque tems là-dessus, ensuite Pachéco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, & reprend son habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible. Je vous demande pardon, cher ami, dit elle à Don Louis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma Tante, mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos desirs curieux. Hé bien, que pensez-vous de ma cousine ? J'en suis enchanté, répondit Pachéco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressembliez. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables. C'est le même tour de visage. Vous avez, les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence entre vous deux. Aurore est plus grande que vous ; elle est brune, & vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle est sérieuse. Voilà tout ce qui vous distingue l'un de l'autre. Pour de l'esprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus

plus que votre cousine. En un mot, c'est une personne d'un mérite accompli.

Le Seigneur Pachéco prononça ces derniers paroles avec tant de vivacité, que Don Félix lui dit en souriant ; Ami, n'allez plus chez Donna Kiména, je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du país, & vous inspirer une passion . . . Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit il pour en devenir amoureux. L'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, repliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma cousine n'est pas une Isabelle. Je vous en avertis, elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes, repartit Don Louis ! Peut-on en avoir d'autres sur une fille de son sang ? Hélas ! je m'estimerois le plus heureux de tous les hommes, si elle aprouvoit ma recherche, & vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit Don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens, je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, & je veux dès demain gagner ma Tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pachéco rendit mille graces au cavalier qui lui faisoit de si belles promesses, & nous nous appercûmes avec joie que notre stratagème ne pouvoit aller mieux. Le jour suivant nous augmentâmes encore l'amour de Don Louis par une nouvelle invention. Ma Maîtresse vint le rejoindre, après avoir été trouver Donna Kiména, comme pour la rendre favorable à ce cavalier. J'ai parlé à ma Tante, lui dit elle, & je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle étoit furieusement prévenue contre vous. Je ne sais qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin ; mais j'ai pris vivement votre parti, & j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avoit donné de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma présence un entretien avec ma Tante, nous acheverons de vous assurer son appui. Pachéco témoigna une extreme impatience d'entretenir Donna Kiména, & cette satisfaction lui fut accordé le lendemain matin. Le faux Mondoce le conduisit à la Dame Ortiz, & ils eurent tous trois une conversation, où Don Louis fit voir qu'en peu de tems il s'étoit laissé fort enflammer. L'ai-
droite

droite Kiména feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisoit paroître, & promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pachéco se jeta aux pieds d'une si bonne Tante, & la remercia de ses bontés. La dessus Don Félix demanda si sa cousine étoit levée. Non, répondit la Duègne, elle repose encore, & vous ne sauriez la voir présentement ; mais revenez cette après dinée, et vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la Dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de Don Louis, qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaisir à l'observer, & à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore, & lorsqu'ils eurent diné, Don Félix dit à Pachéco, il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma Tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma cousine, & découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Don Louis approuva cette pensée. Il laissa sortir son ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma Maîtresse profita si bien de ce tems-là, qu'elle étoit habillée en femme, quand son amant arriva. Je croyois dit ce cavalier, après avoir salué Aurore & la Duègne, je croyois trouver ici Don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit Donna Kiména, il écrit dans mon cabinet. Pachéco parut-se payer de cette défaite, & lia conversation avec les Dames. Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient sans que Mendoce se montrât ; & comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout a coup de contenance, se mit à rire, & dit à Don Louis : Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait ? Une fausse chevelure blonde & des sourcils teints me rendent ils si différente de moi même qu'on puisse s'y tromper jusques-là ? Désabusez-vous donc, Pachéco : continua-t-elle en reprenant son sérieux, apprenez que Don Félix de Mendoce & Aurore de Guzman ne font qu'une même personne.

Elle ne se contente pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foiblesse qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches

marches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le voyoit enfin rendu. Don Louis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il entendit. Il se jeta aux pieds de ma Maîtresse, & lui dit avec transport : Ah belle Aurore ! croirai-je en effet que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne sauroit assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres & passionnés ; après quoi les amans parlèrent des mesures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs desirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu. Quinze jours après Don Louis épousa ma Maîtresse, & leurs noces donnèrent lieu à des fêtes & à des réjouissances infinies.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition, il passe au service de Don Gonzale de Pachéco.

TROIS semaines après ce mariage ma Maîtresse voulut récompenser les services que je lui avois rendus. Elle me fit présent de cent pistoles, & me dit : Gil Blas mon ami, je ne vous chasse point de chez moi, je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un Oncle de mon mari, Don Gonzale de Pachéco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaisir de vous donner à lui. C'est un vieux Seigneur, ajouta t-elle, un homme d'un très bon caractère, vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés, & comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle mariée, chez le Seigneur Don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entraî dans sa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon, qu'on page venoit de lui apporter. Le Vieillard avoit

avoit la moustache en papillottes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle & décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, & qui ne sont guères plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit que si je voulois le servir avec autant de zèle que j'avois servi sa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Je promis d'avoir pour lui même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau Maître, & Dieu fait quel homme c'étoit. Quand il se leva, je crus voir la résurrection de Lazare. Imaginez vous un grand corps si sec, qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pu apprendre l'Ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit asthmatique, & touffoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, & le fit porter à son adresse par le page qui lui avoit donné un bouillon ; puis se tournant de mon côté : Mon ami, dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, & particulièrement de celles qui regarderont Donna Eufrafia. Cette Dame est une jeune personne que j'aime, & dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu, dis-je aussitôt en moi-même ! Hé ! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre ? Gil Blas, poursuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui, j'y soupe presque tous les soirs. Tu seras charmé de son air sage & retenu. Bien loin de ressembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeunesse, & s'engagent sur les apparences, elle a l'esprit déjà mûr & judicieux ! elle veut des sentimens dans un homme, & préfère aux figures les plus brillantes un amant qui fait aimer. Le Seigneur Don Gonzale ne borna point là l'éloge de sa Maîtresse, entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections ; mais il avoit un auditeur assez difficile à persuader là-dessus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux Comédiennes, je ne

croyois

Je n'allois pas les vieux Seigneurs fort heureux en amour. Je ne leignis pourtant par complaisance d'ajouter foi à tout ce que me dit mon Maître. Je fis plus, je vainti le discernement & le bon goût d'Eufrafie. Je fus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne sentit point que je lui donnois de l'encensoir par le nez, au contraire il s'aplaudit de mes paroles ; tant il est vrai qu'un flateur peut tout risquer avec les Grands, ils se prêtent jusqu'aux flateries les plus outrées.

Le Vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec une pincette ; puis il se lava les yeux, pour ôter une épaisse chassie dont ils étoient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains ; & quand il eut fait ses ablutions, il peignit en noir sa mouflache, ses sourcils & ses cheveux. Il fut plus long-tems à sa toilette qu'une vieille Douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuster, il entra un autre Vieillard de ses amis, qu'on nommoit le Comte d'Asumar. Celui-ci laissoit voir ses chevaux blancs, s'appuyoit sur un bâton, & sembloit se faire honneur de sa vieillesse : au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pachéco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, Comte, répondit mon Maître. En même tems ils s'embrassèrent, s'affirent, & commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on servît.

Leur conversation roula d'abord sur une Course de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adresse & de vigueur ; & là dessus le vieux Comte, tel que Nestor, à qui toutes les choses présentes donnoient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant ! Hélas ! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vu autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisoit dans ma jeunesse. Je riois en moi-même de la prévention du bon Seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois. Je me souviens, quand il fut à table, & qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avoit servies : De mon tems les pêches étoient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent ; la Nature s'affoiblit de jour en

en jour. Sur ce pié-là, dit en fouriant Don Gonzale, les pêches du tems d'Adam devoient être d'une grosseur merveilleuse.

Le Comte d'Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon Maître, qui ne se vit pas plutôt débarassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie, qui logeoit à cent pas de notre maison, & nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, & avoit un air de jeunesse qui me la fit prendre pour une mineure, quoiqu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit passer pour jolie, & j'admirai bientôt son esprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des manières libres ; il y avoit de la modestie dans son action comme dans ses discours, & elle parloit le plus spirituellement du monde, sans paroître se donner pour spirituelle. O Ciel, dis-je, en moi-même, est-il possible qu'une personne qui se montre si réservée, soit capable de vivre dans le libertinage ! Je m'imaginois que toutes, les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois surpris d'en voir une modeste en apparence, sans faire réflexion que ces Princesses savent se composer de toutes les façons, & se conformer au caractère des Gens riches & des Seigneurs qui tombent entre leurs mains. Veulent ils de l'emportement ? elles sont vives & pétulantes. Aiment ils la retenue ? elle se parent d'un extérieur sage & vertueux. Ce sont de vrais caméléons, qui changent de couleur suivant l'humeur & le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des Seigneurs qui demandent des Beautés hardies ; il ne pouvoit souffrir celles là, & il falloit pour le piquer qu'une femme eût un air de Vestale. Aussi Eufrasie se régloit là dessus, & faisoit voir que les bonnes Comédiennes n'étoient pas toutes à la Comédie. Je laissai mon Maître avec sa Nymphé, & je descendis dans une salle, où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une créature qui avoit été suivante d'une Comédienne. De son côté, elle me remit. Hé vous voilà, Seigneur Gil Blas, me dit-elle ? Vous êtes donc sorti de chez Arsénie, comme moi de chez Constance ? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a long tems que je l'ai quittée. J'ai même servi

servi depuis une Fille de condition. La vie des personnes de Théâtre n'est guères de mon goût. Je me suis donné mon congé moi-même, sans daigner avoir le moindre éclaircissement avec Arsénie. Vous avez bien fait, reprit la foubrette, nommée Béatrix ; j'en ai usé à peu près de la même manière avec Constance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les reçut sans me dire une syllable, & nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Donna Eufrasie me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante, elle a de la naissance ; & pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces Maîtresses emportées & difficiles, qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, tourmentent leurs domestiques, & dont le service en un mot est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendu gronder une seule fois. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, & jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les Dames violentes sont si libérales. Mon Maître, repris-je, est aussi fort doux, c'est le meilleur de tous les humains ; & sur ce pié-là, nous sommes vous & moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos Comédiennes. Mille fois mieux, répartit Béatrix. Je menois une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ice que le Seigneur Don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude, & j'en suis bien aise. Il y a long-tems que j'ai de l'affection pour vous, & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour amant. Mais enfin j'espère que je ne serai pas moins heureuse qu'elle. Si je n'ai pas sa jeunesse & sa beauté, en récompense je hais la coquetterie, & je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix étoit une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leurs demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ces avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la méprisois, & même j'eus la politesse de

de lui parler de maniere qu'elle ne perdit pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille suivante, & je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'entendoit pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux son dessein étoit de m'inspirer de l'amour, pour me mettre dans les intérêts de sa Maîtresse : pour qui elle se sentoit si zélée, qu'elle ne s'embarrassoit point de ce qu'il lui en couteroit pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai de la part de mon Maître un billet-doux à Eufrasie. Cette Dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes, & la femme de chambre s'en méla aussi. L'une admiroit ma physionomie, l'autre me trouvoit un air de sagesse & de prudence. A les entendre, le Seigneur Don Gonzale possédoit en moi un trésor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me déliai des louanges qu'elles me donnerent. J'en pénétrai les motifs, mais je les reçus en apparence avec toute la simplicité d'un sot ; & par cette contre ruse je trompai les friponnes, qui leverent enfin le masque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufrasie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agifsons de concert, mon ami. Don Gonzale est vieux, & d'une santé si délicate que la moindre fièvre, aidée d'un bon Médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, & faisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter sur cette promesse, come si je te la faisois par devant tous les Notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur, vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, & vous serez satisfaite. Hé bien, reprit-elle, il faut observer ton Maître, & me rendre compte de tous ses pas. Quand vous vous entre-tiendrez tous deux, ne manquez pas de faire tomber la conversation sur les femmes, & de là prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi. Occupe d'Eufrasie autant qu'il te sera possible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille des Pachéco. Si tu t'apperçois que quelque parent de Don Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, & couche en joué sa succession, tu m'en avertiras aussitôt.

Je

Je ne t'en demande pas davantage, je le coulerai à fond en peu de tems. Je connois les divers caractères des parens de ton Maître, je fais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déjà mis assez mal dans son esprit tous ses neveux & ses cousins.

Je jugeai par ces instructions, & par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette Dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé Don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nipes, & de plus elle espéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans son testament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on exigeoit de moi ; & pour ne rien dissimuler, je doutai en m'en retournant au logis si je contribuerois à tromper mon Maître, ou si j'entreprendrois de le détacher de sa Maîtresse. L'un de ces deux partis me paroissoit plus honnête que l'autre, & je me sentoio plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs Eufrasie ne m'avoit rien promis de positif, & cela peut être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir Don Gonzale avec zèle, & je me persuadi qu'il si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action, que des mauvaises que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me propoisois, je me montrai tout dévoué au service de Donna Eufrasie. Je lui fis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon Maître, & là dessus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crût entièrement dans ses intérêts. Pour mieux en imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Béatrix, qui ravie à son âge de voir un jeune-homme à ses trouffes, ne se soucioit guères d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos Princesses, mon Maître & moi, cela faisoit deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale, sec & pâle comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonissant quand il vouloit faire les yeux doux ; & mon Infante, à mesure que je me montrois plus passionnée, prenoit des manières enfantines, & faisoit tout le manège d'une vieille coquette. Aussi avoit elle quarante ans

d'école

d'école pour le moins. Elle s'étoit raffinée au service de quelques unes de ces héroïnes de galanterie, qui savent plaire jusques dans leur vieillesse, & qui meurent chargées des dépouilles de deux au trois génération.

Je ne me contentois pas d'aller tous les soirs avec mon Maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour. Mais à quelque heure que j'entraisse dans cette maison, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu, car je ne pouvois penser qu'une si jolie Dame fût exactement fidèle à Don Gonzale. En quoi certes je ne faisois pas un jugement téméraire; car la belle Eufrasie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la succession de mon Maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de son âge.

Un matin je portois, à mon ordinaire, un poulet à la Princeesse. J'apperçus, tandis que j'étois dans sa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapisserie. Je sortis sans faire semblant de les avoir remarqués; mais quoique cet objet ne dût guères me surprendre, & que la chose ne roulât pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en être fort ému. Ah perfide! dis-je en moi-même avec indignation. Scélérate Eufrasie! tu n'es pas satisfaite d'en imposer à un bon vieillard, en lui persuadant que tu l'aimes, il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahison! Que j'étois fat, quand j'y pense, de raisonner de la sorte! Il falloit plutôt rire de cette aventure, & la regarder comme une compensation des ennuis & des lancements qu'il y avoit dans le commerce de mon Maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me servir de cette occasion pour faire le bon valet. Mais au-lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de Don Gonzale, & lui fis un fidèle rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela, qu'Eufrasie m'avoit voulu séduire. Je ne lui dissimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement sa Maîtresse. Il fut frappé de mes discours; & une petite émotion de colère qui parut sur son visage, sembla présager que la Dame ne lui seroit pas impunément infidèle. C'est assez Gil Blas, me dit-il, je suis très sensible à l'attachement que je te vois à mon

Il dépendra de lui-même

à mon service, & ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrafie, je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle, & il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis, le plus impatiemment du monde, que mon Maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avoit de se plaindre de sa Nymphé, il ne revint détaché de ses attraits. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois la satisfaction qu'auroient les héritiers naturels de Don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me distinguer des autres valets de chambre qui sont ordinairement plus disposés à entretenir leurs Maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, & je pensois avec plaisir que je passerois pour le Coryphée des Domestiques. Mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon Patron arriva. Mon ami me dit-il, je viens d'avoir un entretien très vif avec Eufrafie. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit qu'un imposteur, qu'un valet consacré à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnes rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ses yeux des pleurs véritables. Elle m'a juré par ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle ne t'a fait aucune proposition, & qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix, qui me paroît une bonne fille, m'a protesté la même chose, de sorte que ma colère s'est apaisée malgré moi.

Hé quoi, Monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité ? Vous défiez vous Non, mon enfant, interrompit-il à son tour, je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, & je t'en fais bon gré. Mais les apparences sont trompeuses. Peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir ? & dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrafie. Quoi qu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer. Il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de moi, &

ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, & je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret, mais je ne saurois faire autrement. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus je prétends te placer chez une Dame de mes amies, ou tu feras fort agréablement

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, & déplorai la foiblesse de Don Gonzale de s'en être laissé posséder. Le bon Vieillard sentoît assez qu'en me congédiant pour plaire seulement à sa Maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles ; aussi, pour compenser sa mollesse, & me faire mieux avaler la pillule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour suivant chez la Marquise de Chaves. Il dit en ma présence à cette Dame, que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités ; qu'il m'aimoit ; & que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques, si bien que je me trouvai tout-à-coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère étoit la Marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

LA Marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande & bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la Dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de Personnes de qualité & de Gens de lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que ce qu'elle disoit, à lui donner cette réputation. C'est une chose dont je ne déciderai point. Je me contenterai de dire, que son nom emportoit une idée de génie supérieur, & que sa maison étoit appelée par excellence dans la ville le Bureau des Ouvrages d'esprit.

Effective-

Effectivement on y lisoit chaque jour tantôt des Poemes Dramatiques, & tantôt d'autres Poésies, mais on n'y faisoit guères que des lectures sérieuses. Les Pièces Comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure Comédie, où le Roman le plus ingénieux & le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange ; au lieu que le moindre Ouvrage sérieux, une Ode, une Eglogue, un Sonnet y passoit pour les plus grand effort de l'Esprit humain. Il arrivoit souvent que le Public ne confirmoit pas les jugemens du Bureau, & même il faisoit quelquefois impoliment les Pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois Maître de salle dans cette maison, c'est à dire, que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma Maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes & des carreaux pour les femmes ; après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer & introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le Gouverneur des Pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignoit agréablement. Il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'esprit. D'abord un Evêque se présenta. Je l'annonçai, & quand-il fut entre, le Gouverneur me dit : Ce Prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la Cour, mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, & ne sert personne. Un jour il rencontra chez le Roi un Cavalier qui le salua. Il l'arrête, l'accable de civilités, & lui serrant la main : Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre Seigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve ; je ne mourrai point content, si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnaissance ; & quand ils furent tous deux séparés. le Prélat dit à un de ses Officiers qui le suivoit : Je crois connoître cet homme-là, j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'Evêque, le fils d'un Grand parut, & lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma Maîtresse : Ce Seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une mai-

Son pour traiter d'une affaire importante avec le Maître du logis, qu'il quite sans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le Gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici Donna Angela de Pannafiel & Donna Margarita de Montalvan. Ce sont deux Dames qui ne se ressemblent nullement. Donna Margarita se pique d'être philosophe. Elle va tenir tête aux plus profonds Docteurs de Salamanque, & jamais ses raisonnemens ne céderont à leurs raisons. Pour Donna Angéla, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse, ses pensées sont fines, ses expressions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier caractère est aimable, dis je à Molina, mais l'autre ne convient guères, ce me semble, au beau sexe. Pas trop, répondit-il en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la Marquise, notre Maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu entichée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute.

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avoit l'air grave & renfroqué. Mon Gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit il, est un de ces Esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de quelques sentences tirées de Sénèque, & qui ne sont que de fots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avoit la mine Grecque, c'est-à-dire, le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'étoit. C'est un Poète Dramatique, me-dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sols; mais en récompense il vient avec six lignes de prose de se faire un établissement considérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon, s'écria le Gouverneur, voici le Licentié Campanario. Il s'annonce lui même avant qu'il paroisse, il se met à parler dès la porte de la rue, & en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet tout retentissoit de la voix du bruyant Licentié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un Bachelier de ses amis, & qui ne déparla point tant que dura sa visite. Le Seigneur Campanario, dis je à Molina, est apparemment un beau génie.

Continuée le 11 Mars 1701 Oui

Oui, répondit mon Gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées, il est réjouissant. Mais outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de ce répéter : & pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il assaisonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne seroit pas grand honneur à un recueil de Bons Mots.

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la Marquise. Je vous donne, me dit il, notre Patrone pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie. Elle n'est point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à effuyer en la servant. C'est une Femme de qualité des plus raisonnables que je connoisse, elle n'a même aucune passion. Elle est sans goût pour le jeu comme pour la galanterie, & n'aime que la conversation. Sa vie seroit bien ennuyeuse pour la plupart des Dames. Le Gouverneur par cet éloge, me prévint en faveur de ma Maîtresse. Cependant quelques jours après je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour, & je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin pendant qu'elle étoit à sa toilette, se présenta devant un moi petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'Auteur Pedro de Noya, & fort bossu par dessus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à Madame la Marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit il fièrement. Dites lui que je suis le Cavalier, dont elle s'est entretenue hier avec Donna Anna de Vélasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma Maîtresse, & je l'annonçai. La Marquise fit aussitôt une exclamation, & dit avec un transport de joie qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes les femmes à sortir de la chambre : desorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les Soubrettes & moi nous fîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure ; après quoi ma Patrone congédia le bossu, lui faisant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de goût à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier : Gil Blas, quand le bossu reviendra, faites le entrer dans mon appartement le plus secrètement que vous pourrez. J'obéis. Dès que le petit homme revint, & ce fut le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé jusques dans la chambre de Madame. Je fis pieusement la même chose deux ou trois fois, sans m'imaginer qu'il pût y avoir de la galanterie. Mais la malignité, qui est si naturelle à l'homme, me donna bientôt d'étranges idées, & je conclus que la Marquise avoit des inclinations bizarres, ou que le bossu faisoit le personnage d'un entremetteur.

Prévenu de cette opinion, je disois souvent en moi-même ; Si ma Maîtresse aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais si elle est entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la Patrone ! Le petit bossu se méloit de magie, & comme on avoit vanté son savoir à la Marquise, qui se prêtoit volontiers aux prestiges des Charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faisoit voir dans le verre, montrait à tourner le sas, & révéloit pour de l'argent tous les mystères de la Cabale ; ou bien, pour parler plus juste, c'étoit un fripon qui subsistoit aux dépens des personnes trop crédules, & l'on disoit qu'il avoit sous contribution plusieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la Marquise de Chaves, & ce qu'il devint.

IL y avoit déjà six mois que je demeurois chez la Marquise de Chaves, & j'avoue que j'étois content de ma condition. Mais la destinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid. Je vais conter l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma Maîtresse il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un si bon caractère, que je m'y attachai sans savoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le Sé-

cretaire

Secrétaire de la Marquise, homme fier & jaloux, étoit épris de ma Princesse. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il résolut de se battre avec moi. Pour cet effet il me donna rendez vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui me venoit à peine aux épaules, & qui me paroissoit très foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appelé. Je comptois bien de remporter une victoire aisée, & de m'en faire un mérite auprès de Porcie ; mais l'événement ne répondit point à mon attente. Le petit Secrétaire, qui avoit deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant, & me présentant la pointe de son épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la Marquise de Chaves, & que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis cette promesse, & la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel après avoir été vaincu, & surtout devant la belle Hélène, qui avoit fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nipes & d'argent, & dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne, & de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disois je, me menera loin. Je ne le dépenserai pas indifféremment, & quand je n'en aurai plus je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer, & par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner. Il dépendit de moi, de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voisinage ; mais comme j'appris qu'il falloit débiter chez elles par une grande dépense, cela brida mes

desirs, & me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'Aurore, & pris le chemin de Cuenca, dans le dessein d'aller en Arragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route; & dans le tems que je commençois à m'y rafraichir, il survint une troupe d'Archers de la Sainte Hermandad. Ces Messieurs demanderent du vin, & se mirent à boire. J'entendis qu'en buvant ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, disoit l'un d'entre eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, & il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paroître faire quelque attention à ce qu'ils disoient, & véritablement je ne m'en souciois guères. Je les laissai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontraï un jeune cavalier, fort bien fait, & monté sur un cheval chatain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les Archers cherchent. Il a une longue chevelure noire, & le nez aquilin. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur votre compte quelque affaire d'honneur. Le jeune-homme, sans me répondre jetta les yeux sur moi, & parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux Inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces Archers en veulent, ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliqua je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, & où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, qui va bientôt tomber. En même tems nous découvrimés & gagnames une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne où nous trouvames un Hermitage.

C'étoit une grande & profonde grotte, que le tems avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit

voit ajouté un avant corps de logis, bâti de rocailles & de coquillages & tout couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couloit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon Hermite, qui paroissoit accablé de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dizaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, & sa barbe plus blanche que la neige lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui : Mon Pere, lui dis je, vous voulez bien que nous vous demandions un asile contre l'orage qui nous menace ? Venez, mes enfans, répondit l'Anachorète, après m'avoir regardé avec attention, cet Hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t il en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien-là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, & nous suivîmes le Vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plut t qu'il tomba une grosse pluie entrée mêlée d'éclairs & de coups de tonnerre épouvantable. L'Hermite se mit à genoux devant une image de Saint Pacôme qui étoit colée contre le mur, & nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes ; mais comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le Vieillard nous dit : Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce tems-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune-homme & moi, que nous n'en avions point qui nous défendit de nous arrêter, & que si nous n'appréhensions pas de l'incommoder, nous le priâmes de nous laisser passer la nuit dans son Hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'Hermite ; c'est vous seuls qu'il faut plaindre ; vous serez fort mal couchés, & je n'ai à vous offrir qu'un repas Anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, & nous présentant quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau : Mes en-

fans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires, mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage & deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune-homme qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guères d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'Hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleurs tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis, n'étoient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faisoit toute la nourriture de nos premiers Peres.

Tandis qu'il parloit de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'Hermite s'en aperçut : Mon fils, lui dit-il, vous avez l'esprit embarrassé. Ne puis-je savoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse, c'est la seule charité qui n'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, & vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon Pere, répondit le cavalier en soupirant, j'en ai besoin sans doute ; & je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le Vieillard, vous n'avez rien à craindre, on peut me faire toute sorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE X.

Histoire de Don Alphonse & de la belle Séraphine.

JE ne vous déguiserai rien, mon Pere, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de ne le défer de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, & voici mon origine. Un Officier de la garde Allemande, nommé le Baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc.

blanc. Il le prit, & l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'étoit un enfant nouveau né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assuroit qu'il appartenoit à des personnes de qualité qui se feroient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptisé & nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, & c'est tout ce que je fais. Victime de l'honneur, ou de l'infidélité, j'ignore si ma Mere ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours; ou si séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me désavouer.

Quoi qu'il en soit, le Baron & sa femme furent touchés de mon sort; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de Don Alphonse. A mesure que j'avançois en âge, ils se sentoient attacher à moi. Mes manières flatteuses & complaisantes excitoient à tous momens leurs caresses. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnerent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude. Et loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrirent, il sembloit au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Des que le Baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le Service. Il obtint pour moi une Enseigne, me fit faire un petit équipage; & pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquiescer de la gloire, il me représenta que la carrière de l'honneur étoit ouverte à toute le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi seul. En même tems il me révéla le secret de ma naissance, qu'il m'avoit cachée jusques-là. Comme je passois pour son fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois & ne puis encore y penser sans honte. Plus mes sentimens semblent m'assurer d'une noble origine, plus j'ai de confusion de me voir abandonné des personnes à qui je dois le jour.

J'allai servir dans les Païs-Bas, mais la paix se fit fort peu de tems après; & l'Espagne se trouvant sans ennemis, mais non sans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du Baron & de sa femme de nouvelles marques de tendresse. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour.

lorsqu'un petit Page entra dans ma chambre un matin, & me presenta un billet conçu à peu près dans ces termes. *Je ne suis ni laide ni mal, faite, & cependant vous me voyez souvent à mes fenêtres sans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, & j'en suis si piquée que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.*

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appelée Léonor, qui demouroit vis-à-vis de notre maison, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là dessus le petit page, qui voulut d'abord faire le discret; mais pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse, par laquelle je mandois à sa maîtresse que je reconnoissois mon crime, & que je sentojs déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne fortis point le reste de la journée, & j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la Dame, qui n'oublia pas de se montrer aux siennes. Je lui fis des mines. Elle y répondit, & dès le lendemain elle me manda par son petit Page, que si je voulois me trouver la nuit prochaine dans la rue entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une salle basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très passionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'une homme monté sur un beau cheval, mit tout à-coup pied à terre auprès de moi, & m'abordant d'un air brusque : Cavalier, me dit-il, n'êtes vous pas fils du Baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre ? J'ai vu ses lettres, & vos réponses, son Page me les a montrées. Je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin, de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté. Battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous aprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-moi

moi les espérances que vots avez conques, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui dis je, demander ce sacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières, mais je le refuse à vos menaces.

Hé bien, repliqua t il, après avoir attaché son cheval à un arbre, battons nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la votre. La plupart même de mes pareils, à ma place, se vengeroient de vous d'une maniere moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernieres paroles, & voyant qu'il avoit déjà tiré son épée, je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long tems. Soit qu'il s'y prit avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, & pris la route de Tolède. Je n'osai retourner chez le Baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que d'affliger ; & quand je me représentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir m'éloigner assez tôt de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réflexions, je marchai le reste de la nuit & toute la matinée. Mais sur le midi il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, & laisser passer la chaleur qui devenoit insupportable. Je demurai dans un village jusqu'au coucher du Soleil. Après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déjà gagné Illescas & deux lieues par delà, lorsqu'environ sur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi, & ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-dessus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je sentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre, & moins par curiosité, que pour être mieux au couvert de la pluie, qui ne laissoit pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval, que je tirois par la bride.

Je

Je m'attachai pendant l'orage à observer les lieux où j'étois ; & quoique je n'en pusse guères juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maison qui ne devoit point appartenir à des personnes du commun. J'attendois toujours que la pluie cessât, pour me remettre en chemin ; mais une grande lumière, que j'aperçus de loin, me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet, dont j'eus soin de fermer la porte ; je m'avançai vers cette lumière, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, & résolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un salon, dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai, & quand j'en eus vu toute la magnificence, à la faveur d'un beau lustre de cristal bien éclairé, je ne doutai point que je ne fusse chez un grand Seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée & le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles Peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de Bustes de Héros Espagnols, que soutenoient des escabellons de marbre jaspé qui régnoient autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses ; car j'avois beau de tems en tems prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître personne.

Il y avoit à l'un des côtés du salon une porte qui n'étoit que poussée ; je l'entrouvris, & j'aperçus une enfilade de chambres, dont la dernière seulement étoit éclairée. Que dois-je faire, dis-je alors en moi-même ? M'en retournerai-je, ou serai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre ? Je pensois bien que le parti le plus judicieux c'étoit de retourner sur mes pas, mais je ne pus résister à ma curiosité, ou pour mieux dire à la force de mon étoile, qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverse les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la lumière, c'est-à-dire, une bougie qui bruloit sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'Été très propre & très galant ; mais bientôt jettant les yeux sur un lit dont les rideaux étoient à demi ouverts à cause de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entière. C'étoit une jeune Dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit
de

de se faire entendre, dormoit d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement, & à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint & des traits qui m'éblouirent. Mes esprits se troublèrent tout à-coup à sa vue. Je me sentis saisir, transporter ; mais quelques mouvemens qui m'agitassent, l'opinion que j'avois de la noblesse de son sang, m'empêcha de former une pensée téméraire, & le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enivrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre, & au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoissoit point. Elle frêmit en m'appércevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer, & mettant genou en terre : Madame, lui dis je, ne craignez-rien, je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer, mais elle étoit si effrayée qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises, & comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère qui étoit au pied de son lit, se leve brusquement, & passe dans les chambres que j'avois traversées, appelant encore les filles qui la servoient, aussi bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'appréhender que sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement ; mais pour bonheur par moi elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique, qui ne lui auroit pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans sa maison ? Je commençai alors à me justifier, & je ne lui eus pas sitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juste Ciel ! quel soupçon me vient dans l'esprit !

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur sa table ; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ses femmes ni sa sœur, elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paroissent alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit, Perfide ! n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point

point le hazard, qui t'a fait entrer ici. Tu es de la fuite de Don Fernand de Leyva, & tu as part à son crime; mais n'espère pas m'échapper, il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point Don Fernand de Leyva, j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid; & je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que sans l'orage qui m'a surpris, je ne serois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dont je les prononçai, apaisèrent la Dame, qui sembla ne me plus regarder comme son ennemi. Mais si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à la douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guères moins affligé qu'elle, quoique je ne fusse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez vous reçu? parlez, j'épouse votre ressentiment. Voulez vous que je coure après Don Ferdinand, & que je lui perce le cœur? Nommez-moi tous ceux qu'il faut vous immoler; commandez. Quelques périls; quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet Inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la Dame, & arrêta le cours de ses pleurs. Ah, Seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois! Ces sentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'otent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble Inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre secours; mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Hé bien Madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hazard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a

trois mois, qu'il en fit la demande au Comte de Polan
mon Pere, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille
inimitié qui règne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas
encore quinze ans. Elle aura eu la foiblesse de suivre les
mauvais conseils de mes femmes, que Don Fernand a
sans doute gagnées, & ce cavalier, averti qui nous é-
tions toutes seules en cette maison de campagne, a pris
ce tems pour enlever Julie. Je voudrois du moins savoir
quelle retraite il lui a choisie afin que mon Pere & mon
Frere qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent
prendre des mesures là dessus. Au nom de Dieu, ajouta-
t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de
Tolède ; faites une exacte recherche de cet enlèvement ;
que ma famille vous ait cette obligation là. *mat*

La Dame ne songeoit pas que l'emploi dont elle me
chargeoit ne convenoit guères à un homme qui ne pou-
voit sortir trop tôt de Castile. Mais comment y auroit-
elle fait réflexion ? Je n'y pensai pas moi-même. Charmé
du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable per-
sonne du monde, j'acceptai la commission avec transport,
& promis de m'en acquiter avec autant de zèle qui de di-
ligence. En effet je n'attendis pas qu'il fût jour, pour
aller accomplir ma promesse ; je quitai sur le champ Sé-
raphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que
je lui avois causée, l'assurant qu'elle auroit bientôt de
mes nouvelles. Je sortis par où j'étois entré, mais si oc-
cupé de la Dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger
que j'en étois déjà fort épris. Je m'en aperçus encore
mieux à l'empressement que j'avois de courir pour elle,
& aux amoureuses chimères que je formai. Je me re-
présentois que Séraphine, quoique possédée de sa dou-
leur, avoit remarqué mon amour naissant, & qu'elle ne
l'avoit peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginois même
que si je pouvois lui porter des nouvelles certaines de sa
sœur, & que l'affaire tournât au gré de ses souhaits, j'en
aurois tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son
histoire, & dit au vieil Hermite : Je vous demande par-
don, mon Pere, si trop plein de ma passion je m'étends
sur des circonstances qui vous ennuyent sans doute. Non,
mon fils, répondit l'Anachorète, elles ne m'ennuyent pas.

Je

in vain

Je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune Dame dont vous m'entretenez, je réglerai mes conseils là-dessus.

L'esprit échauffé de ces flatteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie ; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit des mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi ; qu'elle savoit ce que sa sœur étoit devenue ; qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrettement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un Couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon Père, poursuit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, & qu'un mariage solennel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-tems nos maisons.

Lorsque la Dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, & du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jette en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se ressouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faisoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois besoin de repos, elle me mena dans le salon où nous nous assîmes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe & des plumes noires, ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve ; mais elle me paroissoit si jeune, qui je ne savois ce que j'en devois penser.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de savoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreuse qui m'avoit fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considérable. Là question m'embarraça. Je rougis, je me troublai ; & j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande.

Dites.

Dites-moi encore, reprit la Dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid. Je vous offre par avance tout le crédit de mon Pere, aussi-bien que celui de mon frere Don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnoissance que je puisse donner à un cavalier, qui pour me servir a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat. Elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, & promit d'intéresser toute sa maison pour moi.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai si sa foi étoit libre, ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon Pere me fit épouser Don Diegue de Lara, & je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis je, quel malheur vous a sitôt enlevé votre époux ? Je vais vous l'apprendre, Seigneur, repartit la Dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diegue de Lara, poursuivit elle étoit un cavalier fort bien fait ; mais quoiqu'il eût pour moi une passion violente, & que chaque jour il mît en usage pour me plaire, tout ce que l'amant le plus tendre & le plus vif fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas-toujours l'effet des empressemens ni du mérite connu. Hélas ! ajouta-t-elle, une personne que vous ne connoissons point, nous enchante souvent dès la premiere vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuse que charmée des témoignages de sa tendresse & forcée d'y répondre sans panchant, si je m'accusois en secret d'ingratitude, je me trouvois aussi fort à plaindre. Pour son malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêloit, dans mes actions & dans mes discours, mes mouvemens les plus cachés. Il lisoit au fond de mon ame. Il se plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'estimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit, car j'avois à peine seize ans ; & avant que de m'offrir sa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient assuré que personne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui Séraphine, me disoit-il souvent, je voudrois que vous fussiez prévenue pour un autre, & que la seul fût la cause de votre insensibilité

sensibilité pour moi. Mes soins & votre vertu triompheroient de cet entêtement ; mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes discours, je lui disois qu'au lieu de troubler son repos & le mien par trop de délicatesse, il seroit mieux de s'en remettre au tems. Effectivement à l'âge que j'avois, je n'étois gueres propre à goûter les raffinemens d'une passion si délicate, & c'étoit le parti que Don Diego devoit prendre ; mais voyant qu'une année entière s'étoit écoulée sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, où plutôt il perdit la raison, & feignant d'avoir à la Cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Païs Bas en qualité de Volontaire, & bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'est à-dire la fin de sa vie, & de ses tourmens.

Après que la Dame eût fait ce récit, le caractère singulier de son mari devint le sujet de notre entretien. Nous fumes interrompes par l'arrivée d'un courrier, qui vint remettre à Séraphine une lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire, & je remarquai qu'en la lisant elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au Ciel, poussa un long soupir, & dans un moment son visage fut couvert de larmes. Je ne vis point sa douleur tranquillement. Je me troublai, & comme si j'eusse senti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, Seigneur, me répondit tristement Séraphine en me donnant la lettre, lisez vous-même ce que mon Père m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles. *Don Gaspard votre frere se batit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée, dont il est mort aujourd'hui ; & il a déclaré en mourant, que le cavalier qui l'a tué est fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande. Pour pourcroît de malheur le meurtrier m'est échappé, il a pris la fuite ; mais en quelques lieux qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques Gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter s'il*

passé par les villes de leur juridiction, & je vais par d'autres lettres achever de lui fermer tous les chemins.

LE COMTE DE POLAN.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jetta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile, & sans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de Don Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout à-coup dans un vif désespoir. Je me jette aux pieds de Séraphine, & lui présentant mon épée nue : Madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourroit se dérober à ses coups. Vengez vous même votre frere. Immolez-lui son meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeste à son malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine un peu émue de mon action, j'ai aimé Don Gaspard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon Pere. Oui, Don Alphonse, je suis votre ennemie, & je ferai contre vous tout ce que le sang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune. Elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez, échappez, si vous pouvez, à nos poursuites, & à la rigueur des loix, & sauvez votre tête du péril qui la menace.

Hé quoi, Madame, repris je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut être votre ressentiment ? Ah ! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, Madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble & si généreux. Savez vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du Baron de Steinbach, & je ne fais qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphins avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous seriez le dernier

dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrira. Hé bien, Madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frere n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime, dont j'espère que vous n'excuserez point l'audace. Je vous adore ; je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui ; & malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain, pour me flatter, que le Ciel, qui peut-être me fait grâce en me cachant mon origine, me le découvrirait un jour, & que je pourrois sans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la Dame, m'offenseroit sans-doute dans un autre tems, mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même. je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois Don Alphonse, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, partez. Eloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur, chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, Madame, repartis je en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne pensez pas que soigneux de conserver une vie qui vous est odieuse, j'aie cherché un asile où je puisse être en sûreté. Non, non, je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède le destin que vous me préparez ; & me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, & je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, & où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne fais comment je n'ai point été arrêté ; car je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvois passer par Tolède. Enfin je sortis hier de cette ville, où il sembloit que je m'ennuyasse d'être en liberté, & sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet Hermitage, comme un homme qui n'auroit rien à craindre. Voilà, mon Pere, ce qui m'occupe, je vous prie de m'aider de vos conseils

CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, & comment Gil Blas s'appercut qu'il étoit en pais de connoissance.

QUAND Don Alphonse eut achevé le triste récit de ses malheurs, le vieil Hermite lui dit. Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer si long tems à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, il faut oublier cette jeune Dame, qui ne sauroit être à vous. Cédez de bonne grace aux obstacles qui vous séparent d'elle, & vous livrez à votre étoile, qui selon toutes les apparences vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez sans-doute quelque jeune personne qui fera sur vous la même impression, & dont vous n'aurez pas tûe le frere.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choses pour exhorter Don Alphonse à prendre patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'Hermitage un autre Hermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, & avoit une barbe rousse & fort épaisse. Soyez le bien venu, Frere Antoine, lui dit le vieil Anachorete : quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'assez mauvaises, répondit le Frere roufseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre, ce billet va vous en instruire. Le Vieillard l'ouvrit, & après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria : Dieu soit loué, puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de stile, poursuivit-il, Seigneur Don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier; vous voyez un homme en bute comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice, dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet Hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le

lievre

lievre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme; car tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un Hermite & qu'un Vieillard.

En parlant de cette manière il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit, & l'on vit dessous un pourpoint de serge noire avec des manches taillées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, & prit tout-à coup la figure d'un homme de vingt huit à trente ans. Le Frere Antoine à son exemple quita son habit d'Hermite, se défit de la même manière que son compagnon de sa barbe rousse, & tira d'un vieux coffre de bois à demi porri une méchante foutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil Anachorete le Seigneur Don Raphael, & dans le Frere Antoine mon très-cher & très-fidèle valet Ambroise de Laméla. Vive Dieu, m'écriai-je aussitôt, je suis ici, à ce que je vois, en pays de connoissance! Cela est vrai, Seigneur Gil Blas, me dit Don Raphael en riant, vous retrouvez deux de vos amis lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous; mais oublions le passé, & rendons graces au Ciel qui nous rassemble. Ambroise & moi nous vous offrons nos services, ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne. Nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux depens d'autrui; & si voler est une action injuste, la nécessité encourage l'injustice. Associez-vous avec nous, & vous mènerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable, quand on sait se conduire prudemment. Ce n'est pas que malgré toute notre prudence l'enchainement des causes secondes ne soit tel quelquefois qu'il ne nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des tems, aux alternitivés de la fortune.

Seigneur Cavalier, poursuivit le faux Hermite en parlant à Don Alphonse, nous vous faisons la même proposition

position, & je ne crois pas que vous deviez la rejeter dans la situation où vous paroissez être ; car sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent. Non vraiment, dit Don Alphonse, & cela, je l'avoue. augmente mes chagrins. Hé bien, reprit Don Raphael, ne nous quittez donc point, vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoissons presque toute l'Espagne pour l'avoir parcourue. Nous savons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asyle contre les brutalités de la Justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté, & se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentis maître beaucoup d'inclination.

Nous convinmes tous quatre d'aller ensemble, & de ne nous point séparer. Il fut mis en délibération, si nous partirions à l'heure même, ou si nous donnerions auparavant quelques atteintes à une outre pleine d'un excellent vin, que le Frere Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent : mais Raphael, comme celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sûreté ; qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais, qui étoit entre Villardésa & Almodabar ; que nous ferions halte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux Hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provision ; qu'ils avoient, & les mirent en équilibre sur le cheval de Don Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Après quoi nous nous éloignâmes de l'Hermitage, laissant en proie à la Justice les deux robes d'Hermite avec la barbe blanche & la barbe rousse, deux grabats, une table, une mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, & l'image de St. Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commençons à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la point du jour

nous aperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, & nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du Soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes, dont les branches entremêlées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes. Nous tirâmes de la besace du Frere Antoine quelques grosses pieces de pain avec plusieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en escorimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appetit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'autre, qui ne faisoit que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphael dit à Don Alphonse : Seigneur Cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme ; & à moi particulièrement, m'écriai-je ; j'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures, je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, repliqua Raphael, & je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse, car je suis encore jeune, & je veux grossir le volume. Mais nous sommes fatigués. Délassons nous par quelques heures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera de peur de surprise, & il dormira tantôt à son tour. Quoique nous soyons, ce me semble, ici fort en sûreté, il est toujours bon de se tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Don Alphonse fit la même chose. Je suivis leur exemple, & Laméla se mit en sentinelle.

Don Alphonse, au-lieu de prendre quelque repos, s'occupâ de ses malheurs, & je ne pus fermer l'œil. Pour Don Raphael il s'endormit bientôt, mais il se se réveilla une heure après, & nous voyant disposés à l'écouter, il

dit

dit à Laméla : Mon Ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. Non, non, répondit Laméla, je n'ai point d'envie de dormir : & quoique je sache tous les événemens de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession, que je serai bien aise de les entendre encore raconter. Aussitôt Don Raphaël commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

Fin du quatrième Livre.

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.
LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

Histoire de Don Raphaël

JE suis fils d'une Comédienne de Madrid, fameuse par sa declamation, & plus encore par ses galanteries. Elle se nommoit Lucinde. Pour un Pere, je ne puis, sans témérité m'en donner un. Je nommerois bien l'Homme de qualité, qui étoit amoureux de ma Mere, lorsque je suis venu au monde : mais cette époque ne seroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naissance. Une personne de la profession de ma Mere est si sujette à caution, que dans le tems même qu'elle paroît le plus attaché à un Seigneur, elle lui donne presque toujours quelque substitut pour son argent.

Il n'y à rien de tel que de se mettre au dessus de la médifance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obscurité, me prenoit sans façon par la main & me menoit au théâtre fort honnêtement, sans se soucier des discours qu'on tenoit sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faisois ses délices, & j'étois caréssé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le sang parloit en eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire & à écrire. On s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter, & à jouer de la guitare. C'est tout ce que je savois faire, lorsque le Marquis de Léganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers, & ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Léganez n'étoit pas plus avancé que moi. Ce petit Seigneur ne paroissoit pas né pour les Sciences. Il ne connoissoit presque pas une lettre de son alphabet, quoiqu'il eût un Précepteur depuis quinze mois. Ses autres Maîtres n'en tiroient pas meilleur parti, il mettoit leur patience à bout. Il est vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'user de rigueur à son égard. Ils avoient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter, & cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendoit les leçons assez inutiles.

Mais le Précepteur imagina un bel expédient pour intimider le jeune Seigneur, sans aller contre la défense de son Pere. Il résolut de me fouetter quand le petit Léganez méritoit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvois point l'expédient de mon goût. Je m'échappai, & m'allai plaindre à ma Mere d'un traitement si injuste. Cependant, quelque tendresse qu'elle se sentit pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes ; & considérant que c'étoit un grand avantage pour son fils d'être chez le Marquis de Léganez, elle m'y fit remener sur le champ. Me voila donc livré au Précepteur. Comme il s'étoit aperçu que son invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit Seigneur ; & pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrilloit très rudement. J'étois sur de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet. Jugez à combien me revint son rudement.

Le fouet n'étoit pas le seul desagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison. Comme tout le monde m'y connoissoit, les moindres domestiques, jusqu'aux marmittons, ne reprochoient ma naissance. Cela me déplut à

un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le Précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés si injustement. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité, quoique ce fût mon coup d'essai, & j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid & me rendis à Tolède, sans voir personne à mes trouffes.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant & maître de ses volontés ! J'eus bientôt fait connoissance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aiderent à manger mes ducats. Je m'associai avec des chevaliers d'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années l'envie de voyager me prit. Je quitai mes confrères, & voulant commencer mes voyages par l'Éstramadure, je gagnai Alcantara ; mais avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, & je ne la laissai point échapper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtois de tems en tems pour me reposer sous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gayeté sur l'herbe en prenant le frais. Je les saluai très civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus âgé n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux biens sincères. Seigneur Cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches Bourgeois de Plazencia ; nous avons une extreme envie de voir le Royaume de Portugal ; & pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Comme nous voyageons à pied, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en pensez-vous ? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu fait où j'irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du Monde. Comment diable, deux cens pistoles ; c'est une somme immense, vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, Messieurs ajouta je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almerin, où

je vais recueillir la succession d'un Oncle qui depuis vingt ans ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes Bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long tems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hotellerie. Nous demandâmes une chambre, & l'on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à la clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper, & pendant qu'on nous l'aprétoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la proposition. Nous ferâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des Bourgeois prit la clef, & nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les Eglises, & dans le tems que nous étions dans la principale, je feignis tout à coup d'avoir une affaire importante; Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un Marchand qui demeure auprès de cette Eglise, attendez-moi de grâce ici, je serai de retour dans un moment. A ces mots je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la serrure, & fouillant dans les havresacs de mes jeunes Bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une payer pour leur gîte, je les emportai toutes. Après cela je sortis promptement de la ville, & pris la route de Mérida, sans m'embarasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune je me sentoie capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée, je rencontrai un homme qui chantoit Vepres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un Chantre, & je lui dis: Courage, Seigneur Bachelier, cela va le mieux du monde: vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit il, je suis Chantre pour vous rendre mes très humbles services, & je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

*the last of the hundred years
the history of the reign of the*

Nous entrames de cette maniere en conversation. Je m'apperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels & des plus agréables. Il avoit vingt quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entre autres choses de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le Chantre, j'y ai fait un assez long séjour, j'y ai même quelques amis. Hé dans quel endroit interrompis-je, demeurez-vous à Tolède ? Dans la *rue neuve*, répondit il. J'y demetrais avec Don Vincent de Buéna Carra, Don Mathias de Cordel, & deux ou trois autres honnêtes Cavaliers : Nous logions, nous mangions ensemble, nous passions fort bien le tems. Ces paroles me surprirent ; car il faut observer que les Gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faulx à Tolède. Seigneur Chantre, m'écriai-je, ces Messieurs que vous venez de nommer font de ma connoissance, & j'ai demeuré avec eux dans la *rue neuve*. Je vous entends, reprit-il en souriant, c'est-à-dire, que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces Seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne, l'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans-doute, me dit il, pour te perfectionner l'esprit il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'abandonnai Tolède, quoiqué j'y vecusse fort agréablement. Je rends graces au Ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer, un chevalier de mon ordre, lorsque j'y pensois le moins. Unissons-nous, voyageons ensemble, attentons sur la bourse du prochain, & profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement & de si bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance en me donnant la sienne. Nous nous ouvrimés l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, & il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-temps l'avoit obligé de se sauver avec précipitation, & sous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entiere confidence de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon

bon coup si nous pouvions, & d'en décamper aussi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralez, ainsi se nommoit mon compagnon, ne se trouvoit pas dans une situation fort brillante. Tout ce qu'il avoit consistoit en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un bissac. Mais si j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en recompense plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous ~~arrêtâmes dans une hôtellerie~~ du fauxbourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la Ville pour reconnoître le terrain, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occasion de travailler. Nous considérâmes fort attentivement tous les objets qui se présentoient à nos regards. Nous ressemblions, comme auroit dit Homere, à deux milans qui cherchent des yeux dans la compagnie des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous aperçûmes dans la rue un Cavalier à chevaux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui se battoit contre trois hommes qui le pouffoient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua; & comme je suis naturellement ferrailleur, je volai au secours du vieillard. Moralez suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du Cavalier, & nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remerciemens. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici si à propos pour vous secourir; mais que nous sachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service, & dites-nous de grace pourquoi ces trois hommes vouloient vous assassiner? Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyades, & je vis de mon bien dans cette Ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés, & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Hé? peut-on, repris-je, vous demander encore

pour quelle raison vous n'avez point accordé votre fille à ce Cavalier ? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frere Marchand dans cette Ville, il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à la Calatrava, logé chez Juan Vélez de la Menbrilla son correspondant. Ils étoient tous deux amis intimes, & mon frere pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Effectivement mon frere étant de retour à Mérida, ne m'eût pas plutôt parlé de ce mariage que j'y consentis pour l'amour de lui. Il en voya le portrait de Florentine à Calatrava : mais hélas ! il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage, il est mort depuis trois semaines. En mourant il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au Cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, & j'attends à tout moment le fils de Juan Vélez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu non plus que son pere. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais toute cette narration, mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, & m'arrêtant à une supercherie, qui me vint tout-à-coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement. Je levai même les yeux au Ciel. Ensuite je me tournai vers le vieillard, & lui dis d'un ton pathétique : Ah Seigneur de Moyadas ! est il possible qu'en arrivant à Mérida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau pere ? Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux Bourgeois, & n'étonnerent pas moins Moralez, qui me fit connoître par sa contenance, que je lui paroissois un grand fripon. Que m'apprenez-vous me répondit le vieillard ? Quoi ! vous seriez le fils du correspondant de mon frere ? Oui Seigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace, & en lui jettant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais avant que je vous ténioigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frere Augustin.

Augustin. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon Jérôme, & je passai ensuite la main sur mes yeux comme pour essuyer mes pleurs. Moralez, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me seconder. Il voulut passer pour mon valet & il se mit à renchérir sur le regret que je marquois de la mort du Seigneur Augustin. Monsieur Jérôme, s'écria-t'il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frere ! C'étoit un si honnête homme, le phœnix du Commerce, un Marchand désintéressé, un Marchand de bonne foi, un Marchand comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme simple & crédule. Bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui même. Hé pourquoi, me dit-il, n'êtes vous pas venu tout droit chez moi ! Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monsieur, lui dit Moralez en prenant la parole pour moi, mon Maître est un peu cérémonieux. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque maniere de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, Seigneur de Moyadas. Ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous. Je n'osois me présenter sous cet habit aux yeux d'une Maîtresse qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, me devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, & je prétens que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretenmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le Bourgeois là dessus me dit en riant, qu'il falloit me consoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fumes dans sa maison, il appella sa fille, qui n'avoit pas plus de seize ans, & qui pouvoit passer pour une personne accomplie, Vous voyez,

voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frere vous a promis. Ah Seigneur, m'écria-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine ? Ces traits charmans sont gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits a pu m'embrasier de mille feux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment. Ce discours est trop flateur, me dit Florentine, & je ne suis point assez vaine pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le pere. En même tems il me laisse seul avec sa fille, & prenant Moralez en particulier : Mon ami, lui dit-il, on vous a donc emporté toutes vos hardes, & sans doute votre argent ? Oui Monsieur, répondit mon camarade, une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo, & ne nous a laissé que les habits que nous avons sur le corps ; mais nous recevrons incessamment des Lettres de change, & nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos Lettres de change, repliqua le vieillard en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh Monsieur, repartit Moralez, mon Maître ne voudra point les accepter ! Vous ne le connoissez pas. Tudieu ! c'est un homme fort délicat sur cette matiere. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux dit le bon Bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils sont en possession. Je ne veux pas, continua-t-il, contraindre ton Maître, & si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles il voulut remettre la bourse dans sa poche, mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, Seigneur de Moyadas, lui dit-il : quelque aversion que mon Maître ait pour les emprunts, je ne désespere pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'est pas si faconnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son pere toute l'argent dont il a besoin. { Ce garçon, comme vous voyez,

fait

fait distinguer les personnes, et il doit vous regarder Monsieur comme un second pere.

Moralez par de semblables discours s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva sa fille et moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il aprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, et sur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en avoit de ressentiment. Je profitai d'une si favorable disposition. Je dis au Bourgeois que la plus touchante marque de reconnoissance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'assura que dans trois jours au plus tard, je serois l'époux de Florentine ; et qu'au lieu de six mille ducats, qu'il avoit promis pour sa dot, il en donneroit dix mille pour me témoigner jusqu'à quel point il étoit pénétré du service que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralez et moi chez le bon homme Jérôme de Moyadas bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propositions de partir promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Vélez de la Menbrilla ne vint traverser notre bonheur. Cette crainte n'étoit pas malfondée.

Dès le lendemain, une espece de Paysan chargé d'une valise arriva chez le pere de Florentine. Je ne m'y trouvais point alors, mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le Paysan au vieillard, j'appartiens au Cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au Seigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver. Il sera ici dans un instant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut il achevé ces mots, que son Maître parut. Ce qui surprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralez.

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au pere de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir son discours, et se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifioit. Alors Moralez, qui ne cédoit en effronterie à personne du monde, prit un air d'assurance, et dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez
sont

font de la troupe des voleurs qui nous ont détrouffés sur le grand-chemin. Je les reconnois, et particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du Seigneur Juan Vélez de la Menbrilla. Le vieux Bourgeois crut Moralez & persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévénus. Pédro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. Vous avez dans votre maison un imposteur. Sachez que Juan Vélez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, répliqua le vieillard. Je n'ignore pas qui vous êtes. Ne vous remettez-vous pas ce garçon, et ne vous ressouvenez vous plus de son Maître que vous avez volé ? Si je n'étois pas chez vous, repartit Pedro, je punirois l'insolence de ce fourbe qui m'ose traiter de voleur qu'il rende grâce à votre présence qui retient ma colere. Seigneur, poursuivit-il, on vous trompe. Je suis le jeune-homme à qui votre fiere Augustin a promis votre fille. Voulez vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon pere au sujet de ce mariage ! En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque tems avant sa mort ?

Non, interrompit le vieux Bourgeois, le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je fais bien de quelle maniere il eût tombé entre vos mains, et je vous conseille charitablement de sortir au plutôt de Mérida. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune Cavalier. Je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connois quelques personnés dans cette Ville. Je vais les chercher, et je reviendrai confondre l'imposteur qui vous prévient contre moi. A ces mots il se retira suivi de son valet, et Moralez demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jérôme de Moyadas résolut de faire le mariage ce jour là. Il sortit, et alla sur le champ donner les ordres nécessaires pour cet effet.

Quoique mon camarade fût bien-aïse de voir le pere de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit la suite des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire, et il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une pro-

fonde

fonde rêverie. Qu'y a-t-il mon ami, lui dis je ? tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, que nous jettes dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, étoit brillante, et t'auroit comblé de gloire si elle eût réussi ; mais selon toutes les apparences elle finira mal, et je serois d'avis pour prévenir les éclaircissimens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bon homme.

Monsieur Moralez, repris-je à ce discours, vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites gueres d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres Cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands Maîtres, on ne doit pas si facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces Héros, et prouver que j'en fais un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les Grands Hommes de Plutarque.

Comme Moralez achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Vous serez me dit-il, mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il étoit fils du correspondant de mon frere ? Seigneur, lui répondis-je tristement, et de l'air le plus ingénu qu'il me fut possible d'affecter, je sens que je ne suis pas né pour soutenir une trahison. Il faut vous faire un aveu sincere. Je ne suis point fils de Juan Vélez de la Menbrilla. Qu'entens je, interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de surprise ; Hé quoi, vous n'êtes pas le jeune-homme à qui mon frere. . . De grace, Seigneur, interrompis je aussi, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Mérida. Hier après vous avoir secouru, je me préparois à vous la demander en mariage ; mais vous me fermaîtes la bouche, en m'apprenant que vous la destinez à un autre. Vous me dites que votre frere en mourant vous conjura de la donner à Pedro de la Menbrilla, que vous le lui promîtes, et qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je

je l'avoue, m'accabla, et mon amour réduit au désespoir m'inspira le stratagème dont je me suis servi. Je vous dirai pourtant que je me suis secrètement reproché la supercherie que je vous ai faite ; mais j'ai cru que vous me la pardonneriez, quand je vous la découvrois, et quand vous sauriez que je suis un Prince Italien qui voyage *incognito*. Mon pere est Souverain de certaines Vallées qui sont entre les Suisses, le Milanois et la Savoye. Je m'imaginois que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révélerois ma naissance, et je me faisois un plaisir d'époux délicat et charmé de la déclarer à Florentine après l'avoir épousée. Le Ciel, pourfuivis-je, en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie. Pedro de la Menbrilla paroît. Il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coute à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre ; vous devez me le préférer, sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous représenterai point que votre frere n'étoit que l'oncle de votre fille : que vous en êtes le pere ; et qu'il est plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, sans doute cela est bien plus juste, s'écria Jérôme de Moyadas. Aussi je ne prétends point balancer entre vous et Pedro de la Menbrilla. Si mon frere Augustin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, et qui plus est à un Prince qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance. Il faudroit que je fusse ennemi de mon bonheur, & qui j'eusse entierement perdu l'esprit, si je ne vous donnois ma fille, et si je ne pressois pas même ce mariage. Cependant Seigneur, repris-je, ne faites rien par impétuosité. Ne consultez que vos seuls intérêts, malgré la noblesse de mon sang . . . Vous vous moquez de moi, interrompit il, dois je hésiter un moment ? Non, mon Prince, et je vous supplie de vouloir bien dès ce soir honorer de votre main l'heureuse Florentine. Hé bien, lui dis-je, soit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon Bourgeois s'empressoit d'aller dire à la fille qu'elle avoit fait la conquête d'un Prince, Moralez, qui

qui avoit entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi & me dit : Monsieur le Prince Italien, fils du Souverain des Vallées qui sont entre les Suisses, le Milanois & la Savoye, souffrez que je me jette aux pieds de Votre Altesse, pour lui temoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodigie. Je me croyois le premier homme du Monde, mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins de experience que moi. Tu n'as plus, lui dis je, d'inquiétude ? Oh pour cela non, répondit-il, je ne crains plus le Seigneur Pédro. Qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralez & moi, fermes sur nos étriers. Nous commencames à régler la route que nous prendrions, avec la dot sur laquelle nous comptions si bien, que si nous l'eussions déjà touchée, nous n'aurions pas crû être plus furs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, & le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava. Il étoit accompagné de deux Bourgeois & d'un Alguazil, aussi respectable par sa moustache & sa mine brune, que par sa charge. Le pere de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amène. Ils me connoissent, & peuvent vous dire que je suis. Oui certes, s'écria l'Alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartient, je vous connois. Vous vous appelez Pédro, & vous êtes fils unique de Juan Vélez de la Menbrilla. Quiconque ose soutenir le contraire, est un imposteur. Je vous crois Monsieur l'Alguazil, dit alors le bon homme Jérôme de Moyada. Votre témoignage est sacré pour moi, aussi bien que celui des Seigneurs Marchands qui sont avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune Cavalier qui vous a conduit ici, est fils unique du correspondant de mon frere. Mais que m'importe, je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille.

Oh ! c'est une autre affaire, dit l'Alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune-homme n'est connu. Vous êtes maître de votre fille, & l'on ne sauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne pretends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du Seigneur de Moyadas, mais

mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi ? Ah ! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdu par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard ; je vous le dirai même c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il en me montrant, c'est ce Seigneur qui m'a tiré d'un grand péril ; & pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un Prince Italien.

A ces derniers paroles, Pédro demeura muet & confus : les deux Marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort surpris ; mais l'Alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette merveilleuse aventure d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envifagea fort attentivement ; & comme mes traits qui lui étoient inconnus mettoient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon Altesse, il reconnut Moralez, & se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Cindad-Real : Ah ! ah ! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je me remets ce Gentilhomme, & je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les Royaumes & Principautés d'Espagne. Allons bride en main, Monsieur l'Alguazil, dit Jérôme de Moyades : ce garçon dont vous nous faites un si mauvais portrait, est un domestique du Prince. Fort bien, repartit l'Alguazil, je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir. Je juge du Maître par le valet. Je ne doute point que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier ; & pour vous faire voir que ces drôles sont des aventuriers, je vais les mener en prison tout-à l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec Monsieur le Corrégidor, après quoi ils sentiront que tous les coups de forêt n'ont pas encore été donnés. Halte là, Monsieur l'Officier, reprit le vieillard. Ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne fauroit-il être un fourbe, sans que son Maître

le soit ? Est-il nouveau de voir des fripons au service des Princes ? Vous moquez vous avec vos Princes, interrompit l'Alguazil ? Ce jeune homme est un intriguant sur ma parole, & je l'arrête *de par le Roi*, de-même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons mon Prince, me dit il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles ainsi que Moralez, & notre trouble nous rendit suspect à Jérôme de Moyadas, où plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occasion le parti que devoit prendre un galant homme. Monsieur l'Officier, dit-il à l'Alguazil, vos soupçons peuvent être faux, peut être aussi ne sont-ils que trop véritables. Quoiqu'il en soit, n'aprofondissons point cela. Que ces deux jeunes Cavaliers sortent, & se retirent où bon leur semblera. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite. C'est une grace que je vous demande, pour m'acquiescer envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisois ce que je dois, répondit l'Alguazil, j'emprisonnerois ces Messieurs sans avoir égard à vos prières ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville ; car si je les rencontre demain, vive Dieu ! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendimes dire, Morales & moi, qu'on nous laissoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulumes parler avec fermeté, & soutenir que nous étions des personnes d'honneur ; mais l'Alguazil nous regarda de travers, & nous imposa silence. Je ne fais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pédro de la Menbilla, qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous primes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçumes une Hôtel-lerie d'assez belle apparence pour ce lieu là. L'Hôte & l'Hôtesse, étoient à la porte assis sur de longues pierres. L'Hôte, grand homme sec & déjà suranné, jouoit une mauvaise guitarre pour divertir sa femme qui paroissoit l'écou-

l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'Hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y ferez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez moi, entrez dans ma maison, je vous y ferai bonne chère & à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'Hôte & de l'Hôtesse ; nous les saluâmes ; & nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'Hôte se disoit Officier de la Sainte Hermandad, & l'Hôtesse étoit une grosse réjouie, qui avoit l'air de savoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze Cavaliers, montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, & suivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah que de Princesses, s'écria l'Hôte à la vue de tant de monde ! Où pourai-je les loger tous ? Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'Hôtellerie une vaste grange, où l'on mit les mulets & les balots. Les mules & les chevaux des Cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits, qu'à se faire apprêter un bon repas. L'Hôte, l'Hôtesse, & une jeune servante qu'ils avoient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela joint à quelques civés de lapins & de matoux, & à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions Moralez & moi ces Cavaliers, qui de tems en tems nous envisageoient aussi. Enfin nous liâmes conversation, & nous leur dîmes que s'ils vouloient bien, nous souperions avec eux. Ils nous témoignèrent que cela leur feroit plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissoient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contrarioit même quelquefois de son air cavalier le sentiment des autres, qui bien loin de lui rendre la pareille sembloient respecter ses opi-

nions.

rons. L'entretien tomba par hazard sur l'Andalousie, & comme Moralez s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler, lui dit : Seigneur Cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance, où du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayréna m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon : je suis aussi de Mayréna, & il n'est pas possible que je ne connoisse point vos parens. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête Notaire, repartit le Cavalier, de Martin Moralez. Par ma foi, s'écria mon camarade avec émotion, l'aventure est fort singulière ! vous êtes donc mon frere aîné Manuel Moralez ? Justement dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frere Luis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle ? Vous m'avez nommé répondit mon camarade. A ces mots ils se leverent de table tous deux, & s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le Seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet événement est tout à-fait merveilleux, le hazard veut que je rencontre & reconnoisse un frere que je n'ai point vu depuis plus de vingt années. Permettez que je vous le présente. Alors tous les Cavaliers, qui par bienfaisance se tenoient debout, saluerent le cadet Moralez, & l'accablerent d'embrassades. Après cela en se remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux freres s'assirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & se réjouissoient.

Luis eut une longue conversation avec Manuel, & me prenant ensuite en particulier, il me dit. Tous ces Cavaliers sont des domestiques du Comte de Montanos, que le Roi a nommé depuis peu à la Viceroyauté de Majorque. Ils conduisent l'équipage du Viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frere qui est devenu Intendant de ce Seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui ; & sur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'Ile de Majorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons ; & si nous ne nous y plaisons point nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes le jeune Moralez & moi aux Officiers du Comte, & nous partîmes avec eux de l'Hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensois à rien qu'à l'Ile de Majorque, & Luis Moralez étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité. Nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les Cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en respect. Enfin nous nous embarquâmes gayement, & nous nous flattions d'être bientôt à Majorque ; mais à peine fûmes-nous hors du Golfe d'Alicante, qu'il survint une bourrasque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon récit une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, &c. Mais toutes ces fleurs de Rhétorique à part, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de la Cabrera. C'est une Ile déserte où il y a un petit Fort, qui étoit alors gardé par cinq ou six Soldats & un Officier, qui nous reçut fort honnetement.

Comme il nous falloit passer-là plusieurs jours à racommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens pour éviter l'ennui. Chacun suivoit ses inclinations : les uns jouoient à la prime, les autres s'amusoient autrement ; & moi j'allois me promener dans l'Ile avec ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade. Nous sautâmes de rocher en rocher, car le terrain est inégal, plein de pierres partout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérons ces lieux secs & arides, & que nous admirions le caprice de la Nature, qui se montre féconde & stérile quand il lui plaît, notre odorat fut saisi tout à coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussitôt du côté de l'Orient d'où venoit cette odeur, & nous aperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chevreuilles, plus beaux & plus odorans que ceux mêmes qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, & il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une

d'une caverne très profonde. Cette caverne étoit large, peu sombre, & nous descendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres, dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en liançon. Lorsque nous fûmes en-bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des groutes d'eau que les rochers distilloient sans-cesse en dedans, & qui se perdoient sous terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire ; & elle étoit si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quitâmes qu'à regret un lieu si agréable, & lorsque nous fûmes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte ; mais le Commandant de la Fortresse nous dit, qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé pourquoi cela, lui dis-je ? Y-a-t-il quelque chose à craindre ? Sans doute, me répondit-il. Les Corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette Ile, & viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, & dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralez ne voulut point être de la partie. Il aimait mieux, aussi bien que son frere, demeurer à jouer dans le Fort.

Nous descendîmes au fond de l'autre comme le jour précédent, & nous fîmes rafraichir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, jouant de la guitarre, & en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans & des habits à la Turquie. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'Équipage & le Commandant du Fort, qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, & nous en laissâmes

fâmes descendre jusqu'à dix sans songer à nous défendre. Nous fâmes bientôt tristement desabusés, & nous connûmes que c'étoit un Corsaire, qui venoit avec ses gens nous enlever : *Rendez-vous, chiens*, nous cria-t-il en Langue Castillane, *ou bien vous allez tous mourir*. En même tems les hommes qui l'accompagnoient nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils partoient, & nous aurions essuyé une belle décharge si nous eussions fait la moindre résistance. Nous préférâmes l'esclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au Pirate. Il nous fit charger de chaînes, & conduire à son vaisseau, qui n'étoit pas loin de là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fâmes punis d'avoir négligé l'avertissement de l'Officier de la garnison. La première chose que fit le Corsaire, fut de nous fouiller, & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne aubaine pour lui. Les deux cens pistoles des Bourgeois de Placencia, les cent que Moralez avoit reçues de Jérôme de Moyades, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raslé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroissoit tout réjoui, & le bourreau ne se contenta pas de nous enlever nos especes, il nous insulta encore par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ses gens avoient eu soin de prendre. Il se mit à les vider avec eux, & à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce tems là, mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui ce passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage, qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Île de Majorque, où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti ; & moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ses plaisanteries, ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit : Et dans le fond, au lieu de gémir & de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience & s'accommoder au tems. Jouez-nous un
petit

petit air, continua t-il, en voyant que je portois une guitare, voyons ce que tu fais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, & je commençai à racler ma guitare d'une manière qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que j'avois appris du meilleur Maître de Madrid & que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, & l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau, témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre, ce qui me fit juger qu'en matière de musique, ils n'avoient pas le goût fort délicat. Le Pirate me dit à l'oreille, que je ne serois pas un esclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très supportable.

Je sentis quelque joie à ces paroles ; mais toutes flatteuses qu'elles étoient, je ne laissois pas que d'avoir de l'inquiétude sur l'occupation dont le Corsaire me faisoit fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous recevoir ; & nous n'avions point encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flutes Morisques, & d'autres instrumens dont on se sert en ce pays là, ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances venoit d'un faux bruit qui s'étoit répandu dans la ville. On y à avoit ouï dire que le Renegat Méhémet, ainsi se nommoit notre Pirate, avoit péri en attaquant un gros Vaisseau Génois ; desorte que tous ses amis informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pié à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain Chrétien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, & lui dit que je jouois de la guitare à ravir. Il n'en falut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je demurai donc dans son Serrail. Les autres captifs furent menés dans une place publique, & vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau, m'arriva. J'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point

livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman Bacha me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou six esclaves de qualité, qui devoient être rachetés incessamment, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation.

Soliman étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachémirienne, qui par son esprit & par sa beauté s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête, tantôt d'un concert de voix & d'instruments, & tantôt d'une comédie à la maniere des Turcs. Ce qui suppose des Poèmes Dramatiques, où la pudeur & la bienséance n'étoient pas plus respectées que les règles d'Aristote. La favorite, qui s'appelloit Farrukhnaz, aimoit passionnément ces spectacles. Elle faisoit même quelquefois représenter par ses femmes des Pièces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit elle-même des rôles, & charmoit tous les spectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les Musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare & de chanter tout seul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire. On m'applaudit ; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosois des orangers dans les jardins, il passa près de moi un Eunuque, qui sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir & de crainte. Je me couchai par terre de peur d'être aperçu des fenêtres du Serrail, & me cachant derrière des caisses d'orangers j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, & ces paroles en bon Castillan, *Jeune Chretien, rends grâces au Ciel de ta Captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuse ; L'amour si tu es sensible aux charmes d'une belle personne ; & la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fut de la Sultane favorite, le stile & le diamant me le persuaderent. Outre que je ne suis pas naturellement timide, la

vanité

ranité d'être bien avec la Maîtresse d'un Grand Seigneur, & plus que cela l'espérance te tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelques dangers qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins ; car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même Eunuque qui avoit passé près de moi, repassa une heure après, & me dit, Chrétien, as-tu fait tes réflexions, & auras-tu la hardiesse de me suivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien reprit-il, le Ciel te conserve, tu me reverras demain dans la matinée. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet paroître sur les huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui. Je le joignis, & il me conduisit dans une salle, où il y avoit un grand rouleau de toile, qu'un autre Eunuque & lui venoient d'apporter là & qu'ils devoient porter à la Sultane, pour servir à la décoration d'une Piece Arabe qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long ; puis au hazard de m'étouffer, ils la roulerent de nouveau, & m'envelopperent dedans. Ensuite la prenant chacun par un bout, ils me porterent ainsi impunément jusques dans la chambre où couchoit la belle Cachémirienne. Elle étoit seule avec une vieille Esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile, & Farrukhnaz à ma vue fit éclater des transports de joie qui découvroient bien le genie des femmes de son pays. — Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La Dame s'en apperçut bien, & pour dissiper ma crainte. Jeune homme, me dit-elle, n'apprehendez rien, Soliman vient de partir pour sa maison de campagne. Il y fera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurerent, & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous n'avez plu, poursuivit-elle, & je prétens adoucir la ri-

gueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un Esclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez moi confidemment, dites-moi qui vous êtes. Je fais bien que les captifs qui ont de la naissance déguisent leur condition, pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, & même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincere, & m'avouez que vous êtes une jeune-homme de bonne maison. Effectivement, Madame, lui répondis je, il me feroit mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité, il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un Grand d'Espagne. Je disois peut d'être la vérité. Du moins la Sultane le crut, & s'applaudissant d'avoir jetté les yeux sur un Cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tendroit pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle savoit plusieurs Langues, & sur tout la Castillane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'ozier, couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main; puis les deux Esclaves qui m'avoient apporté furent appelés, & ils me remporterent comme un présent que la favorite envoyoit au Bacha: Ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Rarrukhnaz & moi d'autres moyens encore de nous parler; & cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour pour elle, qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut secrète pendant deux mois, quoi qu'il soit fort difficile que dans un Serrail les mystères amoureux échappent long-tems aux Argus. Mais un contre-tems déranger nos petites affaires, & ma fortune changea de face entierement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de la favorite, que la vieille Esclave eut à peine le tems de nous
avertir

avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher, ainsi je fus le premier objet qui s'offroit à la vue du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & ses yeux s'allumèrent tout-à-coup de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, & je m'imaginois déjà être dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus à-la-vérité, qu'elle étoit effrayée ; mais au lieu d'avouer son crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences me condamnent sans-doute, & je semble vous faire une trahison digne des plus horribles chatimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif, & pour l'introduire dans mon appartement j'ai employé les mêmes artifices dont je me serois servie si j'eusse eu pour lui un amour violent. Cependant, & j'en atteste notre grand Prophete, malgré ces démarches je ne vous suis point infidele. J'ai voulu entretenir cet Esclave Chrétien pour le détacher de sa secte, & l'engager à suivre celle des Croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjuges, & il vient de me promettre qu'il embrassera le Mahométisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvois ; mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant pour moi-même, je demurai interdit & confus. Je ne pus proférer une parole, & le Bacha persuadé par mon silence que sa Maîtresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé & que l'envie de faire une chose agréable au Prophete a pu vous engager à hazarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Aussitôt il fit venir un Marabou. On me revêtit d'un habit à la Turquie. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre, ou pour mieux dire, je ne savois ce que je faisois dans le désordre où étoient mes sens. Que de Chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion !

Après le cérémonie je partis du Serrail, pour aller sous le nom de Sidy Hally exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane, mais un de ses Eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille sultanins d'or, avec un billet par lequel la Dame m'assuroit, qu'elle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois eue de me faire Mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présents que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que le premier, & je devins en moins de six à sept années un des plus riches Renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistois aux prières que les musulmans font dans leurs Mosquées, & remplissois les autres devoirs de la Religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conservois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'Eglise ; & pour cet effet je me proposois de me retirer un jour en Espagne, ou en Italie, avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant je vivois fort agréablement ; j'étois logé dans une belle maison ; j'avois des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, & de fort jolies femmes dans mon Serrail. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux Mahométans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi j'en buvois sans façon, comme font tous les Renégats. Je me souviens que j'avois deux compagnons de débauche, avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens ; & dans cette opinion je vivois avec eux sans contrainte. Un soir je les invitai à souper chez moi. Il n'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément ; nous lavâmes son corps, & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funérailles des Mahométans. Ce que nous en faisons, n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Musulmane ; c'étoit seulement pour nous jouir, & satisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le Cady veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît,

la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure. Un Marchand Arabe qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge. Faute de quoi, je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles & me laissa fort étourdi de sa sommation: L'Arabe n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi le traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le Cady pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux: Je mis deux cens sultains d'or dans ma bourse, & j'allai trouver ce Juge. Il me fit entrer dans son cabinet, & me dit d'un air rébarbatif: Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Musulman, quelle profanation! Est ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes? Et ne vous êtes-vous fait Mahométan, que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion? Monsieur le Cady, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite & de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, & dont je suis l'exécuteur. Il legue à l'un vingt écus, trente à l'autre; & il ne vous a point oublié, Monseigneur, poursuivis-je, en tirant ma bourse. Voilà deux cens sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cady, à ce discours, perdit sa gravité. Il ne put s'empêcher de rire, & comme nous étions seuls, il prit sans façons la bourse & me dit en renvoyant: Allez Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen, & si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du-moins plus circonspect. Je ne fis plus débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune Gentil-

homme de Livourne, qui étoit mon esclave. Il s'appeloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres Renégats, qui font plus souffrir de maux aux Esclaves Chrétiens que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient assez patiemment qu'on les rechetât. Je les traitois à la-vérité si doucement, que quelquefois ils me disoient qu'ils appréhendoient plus de changer de Patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour les vaisseaux du Bacha renvinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent esclaves de l'un & de l'autre sexe, qu'ils avoient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très petit nombre, & toute le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisoit, & j'achetai une fille Espagnole de dix à douze ans. Elle pleuroit à chaudes larmes, & se desespéroit. J'étois surpris de la voir à son âge si sensible à sa captivité. Je lui dis en Castillan de modérer son affliction, & je l'assurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un Maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, & de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : O ma Mere, pourquoi sommes-nous séparées ? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baissés attendoit dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa Mere. Hélas ! oui, Seigneur, me répondit-elle ; au nom de Dieu, faites que je ne la quite point. Hé bien, mon enfant, lui dis-je, si pour vous consoler il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous serez bientôt satisfait. En même tems je m'approchai de la Mere pour la marchander, mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste Ciel, dis je en moi-même, c'est ma Mere ! je n'en ferois douter. Pour elle soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fit voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguisât, ou bien

bien que je fusse changé depuis douze ans que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là je voulus leur donner la plaisir d'apprendre qui j'étois. Madame, dis-je, à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point ? Ma moustache & mon turban vous font-ils mé connoître Raphaël votre fils ? Ma Mere tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, & nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savoit peut-être pas plus qu'elle eut un frere, que je savois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma Mere, que dans toutes vos Pièces de Théâtre vous n'avez pas une reconnoissance aussi originale que celle-ci. Mon fils, me répondit elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir, mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas ! vous retrouvai je ? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux Ah parbleu, Madame interrompis je en riant ? j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une Comédienne. Hé, bon Dieu, ma Mere vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue ! Au-lieu de vous révolter contre mon turban, regardez moi plutôt comme un Acteur qui représente sur la scene un rôle Turc. Quoique Renégat, je ne suis pas plus Musulman que je l'étois en Espagne, & dans le fond je me sens toujours attaché à ma Religion. Quand vous saurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce pays ci, vous m'excuserez. L'Amour a fait mon crime. Je sacrifie à ce Dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore ajoutai je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, & vous trouvez dans votre Patron un fils tendre, respectueux, & assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saisissons l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit, qu'à quelque chose le malheur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays, & d'y abjurer le Mahométisme, je suis toute consolée. Graces au Ciel, continua t-elle, je pourrai remener saine & sauvée en Castille

Handwritten note: J'ai une petite sœur blonde

vosre sœur Béatrix. Oui, Madame, m'écriai je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de vosre fécondité. Non, dit ma Mere, je n'ai que vous deux d'enfans, & vous saurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimés. Hé pourquoi, repris-je, avez vous donné à ma petite sœur cet avantage là sur moi ? Comment avez vous pu vous résoudre à vous marier ? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres soins, mon fils, repartit-elle. Les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, & vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes ? Je vais poursuivre-elle, vous conter mon histoire depuis vosre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma Mere, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittates le jeune Léganez. Dans ce tems-là le Duc de Médina Celi me dit qu'il vouloit un soir souper en particulier avec moi. Il me marqua le jour, j'attendis ce Seigneur, il vint, & je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'espérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain je reçus de lui des présens qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit dans la suite. Je craignois de ne pouvoir retenir long tems dans mes chaînes un homme d'un si haut rang ; & j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des Beautés fameuses, dont il avoit aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaisances, il sembloit plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuser, & d'empêcher son cœur naturellement volage de se laisser aller à son penchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit & j'avois lieu de me flater que son amour seroit de longue durée lorsqu'une femme de mes amies & moi nous nous rendîmes à une assemblée, où il étoit avec la Duchesse son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'in-

strumens

instrumens qu'on y faisoit. Nous nous plaçames par hasard assés près de la Duchesse qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ses femmes. qu'elle me prioit de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la mesfagere. La Duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui-même, & me dit, Sortez, Lucinde. Quand de grands Seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous ; & toutes les fois que vous ferez assez insolente pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitée avec indignité.

Heureusement le Duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il me fut point entendu des personnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, & je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les Comédiens & les Comédiennes aprirent cette aventure dès le soir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un Comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante ? une Comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant ? la Troupe en est aussitôt informée. Tous mes camarades furent donc ce qui s'étoit passé au concert, & Dieu fait s'ils se rejouissent bien à mes dépens. Il regne parmi eux un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au dessus de leurs caquets, & je me consolai de la perte du Duc de Médina Céli ; car je ne le revis plus chez moi, & j'appris même peu de jours après qu'une Chanteuse en avoit fait la conquête.

Lorsqu'une Dame de Théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne sauroient lui manquer ; & l'amour d'un grand Seigneur, ne dura-t-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs, sitôt qu'il fut notoire à Madrid que le Duc avoit cessé de me voir. Les rivaux que je lui avois sacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule sur les rangs. Je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui

qui

passa private joke

German bon

qui briguoiient mes bonnes graces, un gros Allemand Gentilhomme du Duc d'Offune, me parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable ; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avoit amassées au service de son Maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être sur la liste de mes amans fortunés. Ce bon sujet se nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement : mais dès qu'il fut ruiné, il trouva ma Porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la Comédie pendant le spectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il se mit en colère, & me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre, & m'adressant au Duc d'Offune, qui ce jour-là étoit à la Comédie avec la Duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières Germaniques de son Gentilhomme. Le Duc ordonna de continuer la Comédie, & dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la Pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le Duc, & j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense. Il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouïes, le Duc d'Offune dit au Germain : Brutandorf, je vous chasse de chez moi, & vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une Comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre Maître & à votre Maîtresse, & avoir osé troubler le spectacle dans leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je reconçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille offense faite à une Comédienne, devoit être aussi sévèrement puni qu'un crime de Lèze-Majesté, & j'avois compté que le Gentilhomme subiroit une peine affreuse. Ce désagréable événement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du Théâtre. Je résolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid. Je choisiss la Ville de Valance pour le lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito* avec la valeur de vingt mille ducats, que j'avois tant en argent qu'en pierreries. Ce qui me parut plus

plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, & pris pour tout domestique une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un Officier de chez le Roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, sur la réputation, que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que très peu de monde, & je tenois une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été Comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un Gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un Cavalier assez bien fait, de trentecinq à quarante ans, mais un Noble fort endetté. Ce qui n'est pas plus rare dans le Royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce Seigneur *Hidalgo* trouvant ma personne à son gré, voulut savoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grifons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaisir d'apprendre par leur rapport, qu'avec un minois peu dégoutant j'étois une douairière assez opulente. Il jugea que je lui convenois, & bientôt il vint chez moi une bonne vieille, qui me dit de sa part, que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, si je voulois bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour ne consulter là dessus. Je m'informai du Gentilhomme, & le bien qu'on me dit de lui, quoi qu'on ne me celât point l'état de ses affaires, me déterminâ sans peine à l'épouser peu de tems après.

Don Manuel de Xercia, c'est ainsi que mon époux s'appelloit, me mena d'abord à son château, qui avoit un air antique dont il étoit vain. Il prétendoit qu'un de ses ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, & il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maison plus ancienne en Espagne que celle de Xercia. Mais un si beau titre de noblesse alloit être détruit par la tems, le château étayé en plusieurs endroits menaçoit ruïne. Quel bonheur pour Don Manuel de m'avoir épousée ! Plus de la moitié de mon argent fut employée aux réparations, & le reste servit à nous mettre en état de faire grosse figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, changée

changée en Nymphe de Château, en Dame de Paroisse. Quelle métamorphose ! j'étois trop bonne A&rice pour ne pas bien soutenir la splendeur que mon rang répandoit sur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faisoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se feroit égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte ! La Noblesse des environs m'auroit donné mille brocards, & les Payfans auroient bien rabattu des respects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déjà près de six années que je vivois fort heureuse avec Don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, & votre sœur Beatrix, qui avoit quatre ans passés. Le château qui étoit notre unique bien se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommoit Bernard Astuto. Qu'il soutenoit bien son nom ! il exerçoit à Valence une charge de Procureur qu'il remplissoit en homme consommé dans la Procédure, & qui même avoit étudié en Droit pour apprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier ! Un château sous la griffe d'un semblable Procureur est comme un colombe dans les serres d'un Milan. Aussi le Seigneur Astuto, dès qu'il fut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siège du château. Il l'auroit indubitablement fait sauter par les mines que la Chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'assiégeant devint mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoué, pour lui donner de l'amour ; & l'envie de sauver ma terre me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avoient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon savoir faire je craignois de rater le Procureur. Il étoit si enfoncé dans son métier, qu'il ne paroissoit pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce sournois, ce grimaud, ce gratte-papier prenoit plus de plaisir que je ne pensois à me regarder. Madame me dit-il, je ne fais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us & coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel, & pour venir au fait, je vous dirai que si vous voulez m'épouser, nous brulerons toute la procédure, j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre.

Vous

engagé à moi

Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la Proposition. Le procureur tint sa promesse. Il tourna ses armes contre les autres créanciers, & m'assura la possession de mon château. C'étoit peut-être, la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc Procureuse, sans toutefois cesser d'être Dame de Paroisse ; mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la Noblesse de Valence. Les Femmes de qualité me regarderent comme une personne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des Bourgeoises. Ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumé depuis six ans à ne fréquenter que des Dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connoissance avec une Greffière & deux Procureuses, dont les caractères étoient fort plaisans. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me rejoüissoit. Ces petites Demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Hélas, dis je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier, voilà le monde. Chacun s'imagine être au dessus de son voisin. Je pensois qu'il n'y avoit que les Comédiennes qui se méconussent. Les Bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie ! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé !

Après quatre années de mariage, le Seigneur Bernard Astuto tomba malade, & mourut sans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épousant, & celui que je possédois déjà, je me vis une riche douairière. Aussi j'en avois la réputation ; & sur ce bruit un Gentilhomme Sicilien, nommé Colisichini, résolut de s'attacher à moi pour me ruiner ou pour m'épouser. Il me laissa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Espagne ; & après avoir satisfait sa curiosité, il attendoit disoit-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le Cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait quoique petit, & sa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avouerai franchement,

franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur le champ, si la mort du Procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter sitôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois mise dans le goût des hyménées, je gardois des mesures avec le monde.

Nous convinmes donc de différer notre mariage de quelque tems par bienséance. Cependant Colifichini me rendoit des soins ; & son amour, loin de se rallentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, & il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avois presque deux fois son âge, je me souvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse, & je regardois ce que je donnois come une façon de restitution qui acquittoit ma conscience. Nous attendimes, le plus patiemment qu'il fut nous possible, le tems que le respect humain prescrivait aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liames l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous vécumes pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas ! nous n'étions pas unit tous deux pour être long tems heureux : une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma Mère. Hé quoi, Madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore ? Il faut que vous foyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils, me répondit elle ? Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comtés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le Procureur. Comme je ne l'avois épousé que par intérêt, je me consolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après sa mort je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme, une maison de compagne qu'il m'avoit assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile, mais nous avons été prises sur la

la route par les vaisseaux du Bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on voulut nous vendre. Sans cela nous serions tombées entre les mains de quelque Patron barbare qui nous auroit maltraitées, & chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma Mere. Après quoi, Messieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit. Ce qui se trouva fort de son goût, elle avoit une habitude d'aimer, formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari. Elle jeta d'abord les yeux sur quelques uns de mes esclaves ; mais Hally Pegelin, Renegat Grec qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, & elle étoit si filée à plaire aux hommes qu'elle trouva le secret de charmer encore celui là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le Bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaisseau pour aller en course & faire le pirate. Cet armement m'occupoit, & huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partons d'Alger incessamment : nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma Mere pâlit à ces paroles, & garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois je, lui dis-je ? D'où vient que vous m'offrez un visage épouvanté ? Il semble que je vous affligé, au lieu de vous causer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est ce que vous ne souhaitteriez plus de repasser en Espagne ? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma Mere. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je, m'écria je avec douleur ! Ah ! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô Ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout qui se présente à vos regards vous étoit odieux, mais Hally Pegelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde, j'aime

j'aime ce Renégat, & j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet, interrompis-je avec horreur ! Vous ! épouser un Musulman ! vous oubliez que vous êtes Chrétienne, ou plutôt vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah, ma Mere ! que me faites vous envisager ? Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement, ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore pour la détourner de son dessein, mais je la haranguai fort inutilement. Elle avoit pris son parti. Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce Renégat, elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah malheureuse Lucinde ! lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la fureur qui vous possède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclaircit, & l'empêchoit de s'obstiner à demander sa fille. Que je connoissois mal ma Mere ! Un de mes esclaves me dit deux jours après, Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence, dont vous ne sauriez profiter trop-tôt. Votre Mere a changé de religion & pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fut femme à faire ce que mon esclave me disoit. J'avois eu le tems d'étudier la Dame, & je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les Tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait bruler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort qu'à la catastrophe d'une Pièce de Théâtre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnoit mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs selon la coutume des Corsaires d'Alger qui vont en course ; mais je n'en pris que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, & sortis du port le plutôt qu'il me fut possible, avec tous mes esclaves & ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oublai pas d'emporter en même tems ce que j'avois d'argent & de pierres, ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lors-

que

que nous fûmes en pleine mer, nous commençames par nous assurer des Turcs. Nous les enchainames facilement, parce que mes esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnames en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le Pere de mon esclave Azarini se trouva par hazard, ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pied à terre ; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports, que d'embrassemens suivirent leur reconnaissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître !

Sitôt qu'Azarini eut appris à son Pere qui j'étois & ce qui m'amenoit à Livourne, le Vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Je dirai seulement que j'abjurai le Mahométisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, & donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne, pour les échanger contre des Chrétiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toute sorte de bons traitemens. Le fils même épousa ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas à la vérité un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un Gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xercia, que ma Mere avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans Lettres de recommandation. Azarini le Pere avoit des amis à la Cour du Grand-Duc, & il me recommandoit à eux comme un Gentilhomme Espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *Don* à mon nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers, qui prenant sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc effrontément appeller Don Raphael : & comme j'avois apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la Cour avec éclat. Les Cavaliers à qui le vieil
Azarini

Azarini avoit écrit en ma faveur, y publièrent que j'étois une personne de qualité ; si bien, que leur témoignage & les airs que je me donnois, me firent passer sans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux Seigneurs, qui me présentèrent au Grand Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce Prince, & à l'étudier. J'écoutois attentivement ce que ses plus vieux Courtisans lui disoient, & par leurs discours je démêlai ses inclinations. Je remarquai entre autres choses qu'il aimoit les plaisanteries, les bons contes, & les bons mots. Je me réglai là dessus. J'écrivois tous les matins sur mes tablettes les histoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en savois une grande quantité, j'en avois, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon sac se vuیدا peu à peu, desorte que j'aurois été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthégmes, si mon génie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni : mais je composai des contes galans & comiques, qui divertirent fort le Grand Duc ; & ce qui arrive souvent aux beaux esprits de profession, je mettois le matin sur mon agenda les bons-mots que je donnois l'après dîner pour des impromptus.

Je m'érigeai même en Poète & je consacrai ma Muse aux louanges du Prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Aussi ne furent ils pas critiqués ; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du Grand Duc. Il en paroissoit très content. La matiere peut être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, ce Prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux Courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réussirent point. Ils apprirent seulement que j'avois été Renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au Prince, dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand Duc m'obligea un jour à lui faire une relation fidele de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes aventures, que je ne lui déguifai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël me dit-il, après que j'en eus achevé le recit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous
fais

fais dépositaire de mes secrets, & pour commencer à vous mettre dans ma confiance, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes Ministres. C'est la Dame de ma cour la plus aimable, mais en même tems la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile ; cependant cette Beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. Elle connoit mes sentimens. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Je ne me flate point de lui avoir inspiré de l'amour. Elle ne m'a point donné sujet de former une agréable si pensée. Je ne désespere pas toutefois de lui plaire par ma constance, & par la conduite mystérieuse que je prens soin de tenir.

Le passion que j'ai pour cette Dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, & d'agir en Souverain, je derobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je crois devoir ce Ménagement à Mascarini, c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zele & l'attachement qu'il a pour moi, ses services & sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret & de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens bruler ; car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur s'il savoit la confiance que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, & j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrece tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous ferez l'interprete de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquitiez à merveille de cette commission. Liez commerce avec Mascarini. Attachez vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, & vous ménager la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attens de vous, & ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse & la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au Grand Duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance, & contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien
pour

pour plaître à Mascarini, & j'en vins au bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du Prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de son épouse, & j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il est vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien, il se reposoit sur la vertu de Lucrece, & s'enfermant dans son cabinet il me laissoit souvent seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. J'entretins la Dame de l'amour du Grand-Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce Prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, & je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejeter ses soupirs. Elle prenoit plaisir à les entendre sans vouloir y prendre. Elle avoit de la sagesse, mais elle étoit femme, & je remarquois que la vertu cédoit insensiblement à l'image superbe de voir un Souverain dans ses fers. Enfin, le Prince pouvoit justement se flater, que sans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrece rendue à son amour. Un incident toutefois auquel il se feroit le moins attendu, détruisit ses espérances, comme vous l'allez apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude bonne ou mauvaise chez les Turcs. Lucrece étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la Dame le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paroître choquée de mon audace, & de mon répondre avec colere, elle me dit en fouriant : Avouez, Don Raphaël, que le Grand Duc a fait choix d'un agent fort fidele & fort zélé. Vous le servez avec une integrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions : je fais bien qu'elles ne me sont pas favorables, mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas après tout être le premier confident de Prince qui ait trahi son Maître en matiere de galanterie. Les Grands Seigneurs ont souvent dans leurs Mercurès des rivaux dangereux. Cela se peut, reprit Lucrece : pour moi, je suis fiere, & tout autre qu'un Prince ne sauroit me toucher, Réglez-vous là-dessus, poursuivit elle en prenant son sérieux, & changeons

geons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos, autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je dusse en profiter, je ne cessai point d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendresse, & je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La Dame s'offensait alors de mes discours & de mes manières Musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au Grand Duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prioit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué à mon tour de ces menaces. Mon amour se changea en haine. Je résolus de me venger du mépris que Lucrece m'avoit témoigné. J'allai trouver son mari, & après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettrait point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avoit avec le Prince, dont je ne Manquai pas de la peindre fort amoureuse pour rendre la scène plus intéressante. Le Ministre, pour prévenir tout accident, renferma, sans autre forme de procès, son épouse dans un appartement secret où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'observoient & l'empêchoient de donner de ses nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triste à ce Prince, qu'il ne devoit plus penser à Lucrece : Je lui dis que Mascarini avoit sans doute découvert tout, puisqu'il s'avisait de veiller sur sa femme : que je ne savais pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse : que la Dame peut-être avoit elle même avoué tout à son époux, & que de concert avec lui elle s'étoit laissée renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmoient sa vertu. Le Prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait : mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confesse, je sentoais une maligne joie, quand je me représentais la situation où j'avois réduit l'orgueilleuse qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément, le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, & principalement aux Espag-

nols ; lorsqu'un jour le Grand-Duc, étant avec cinq ou six Seigneurs de sa cour & moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punit un homme qui auroit abusé de la confiance de son Prince, & voulu lui ravir sa maîtresse ? Il faudroit, dit un des Courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommât, & le fît mourir sous le bâton : Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion est-il ? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avoit pas gardé son serment, ou que sa femme avoit trouvé moyen d'instruire le Prince de ce qui s'étoit passé entre elle & moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc. Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occasion au confident, & feroient naître par cette bonté dans son âme un regret éternel de les avoir trahis. Hé bien, me dit le Prince, je me sens capable de cette générosité. Je pardonne au traître. Aussi-bien je ne dois m'en prendre qu'à moi même, d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes Etats, & ne paroissez plus devant moi. Je me retirerai sur le champ, moins affligé de me disgrace que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone, qui sortoit du port de Livourné pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du Prince pour Lucrece. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand Duc ne tarderoit pas à savoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinda. Aussi, malgré l'assurance que le Ministre me don-

na de ne me point exposer au ressentiment du Prince, je me proposois de disparoître au plutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois dissipé la meilleure partie à Florence, en faisant le Gentil-homme Espagnol. Je ne demeurai pas long tems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance, & je satisfis le plutôt qu'il me fut possible le desir qui me pressoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni, où demouroit une Dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante. J'en atteste le Seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'esprit que de beauté, & jamais aventuriere n'a eu plus de talent pour amorcer ses dupes. Mais elle ne ressembloit point à ces coquettes, qui mettent à profit la reconnoissance de leurs amans. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires ? elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à son gré.

Nous nous aimames l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fîmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas à-la-vérité de considérables, & nous les mangeames en peu de tems. Nous ne songions par malheur tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misere enfin réveilla nos génies, que le plaisir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faisons diversion, mon ami. Cessons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux Seigneur. Si nous continuons à nous être fideles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez. J'allois vous faire la même proposition. J'y consens, ma Reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens, sans

pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des Petits-Maîtres, ce qui suppose des amans qui n'avoient pas le sol ; & moi que des femmes qui aimoient mieux lever les contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant & tant, que le Corrégidor en entendit parler ; & ce Juge, sévère en diable, chargea un de ses Alguazils de nous arrêter ; mais l'Alguazil, aussi bon que le Corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille, que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tinmes d'abord notre industrie en bride, & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très civilement, & me dit : Seigneur Don Raphael, me reconnoissez vous ? Je lui répondis que non. Et moi reprit il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la Cour de Toscane, & j'étois alors Garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce Prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils. Nous sommes à Valladolid, depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan & un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, & nous nous divertissons comme des Princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous serez agréablement reçu de mes confreres ; car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, & Profès dans notre Ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne suis pas novice dans votre profession ; & si ma modestie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi. Mais je laisse-là les louanges, & je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet am-

bidestre

bidextre que je consentois d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étoient, & là je fis connoissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre Ambroise de Laméla. Ces Messieurs m'interrogerent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avois des principes, mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoient & qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorsque méprisant subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas ; & sur le simple récit que j'en fis, ils me trouverent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, & dont je fus pour ainsi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions besoin d'une Actrice pour nous seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems là, notre confrere Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie ; & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtellerie de sa connoissance le mit au service du Seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires ; Seigneur Gil Blas, poursuivit-il, m'adressant la parole, vous savez de quelle maniere nous vous devalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid ; je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, & vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant. Il nous exposa l'état où vous étiez, & Messieurs les entrepreneurs se réglèrent là dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure, je vais vous en instruire. Nous enlevâmes Ambroise & moi votre valise, & tous deux montés sur vos mules nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas sorti sans raison, nous passâmes par Zeberos, & continuâmes notre route

jusqu'à Toledé. Notre premier soin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux freres Galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément ; & comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jettames de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençames à donner aux Dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus savoir qui elle étoit. J'appris qu'elle se nommoit Violante, & qu'elle avoit épousé un Cavalier, qui déjà las de ses caresses, couroit après celles d'une courtisane qu'il aimoit. Je n'eus pas besoin qu'on m'en dit d'avantage, pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda gueres à s'apercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre par tout ses pas, & à faire cent folies, pour lui persuader que je ne demandois pas mieux que de la consoler des infidélités de son époux. La Belle fit là-dessus ses réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaisir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet, en réponse de plusieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui font d'une si grande commodité en Espagne & en Italie. La Dame me mandoit que son mari soupoit tous les soirs chez sa Maîtresse, & ne venoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela signifioit. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, & je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous separer, nous convinmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même maniere, sans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous seroit permis de exercer le jour.

Jusques là Don Baltazar, ainsi nommoit l'époux de ma Princesse, en avoit été quitte à bon marché ; mais je voulois aimer physiquement & je me rendis un soir sous les fenêtres de la Dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvois vivre, si je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'exces de mon amour, ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue une homme qui sembloit m'observer

m'observer. En effet c'étoit le mari, qui revenoit de chez sa courtisane de meilleure heure, qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un Cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenoit dans la rue. Je demurai quelque tems incertain de ce que je devois faire. Enfin je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoissois point, & dont je n'étois pas connu. Seigneur Cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit, j'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même priere. Je suis amoureux d'une fille que son frere fait soigneusement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je louhaiterois qu'il n'y eut personne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder. Car, ajoutai-je en lui montrant sa propre maison, la Dame que je sers loge là. Il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il, je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons s'il en est besoin. A ces mots il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'observer ce que l'obscurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, & nous commençames à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma Reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois ; puis me jettant un billet, qu'elle tira de sa poche : Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parce que l'heure à laquelle son mari revenoit ordinairement approchoit. Je ferrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien aperçu que j'en voulois à sa femme, vint au devant de moi, & me dit : Hé bien, Seigneur Cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune ? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et vous qu'avez vous fait ? L'amour vous a t'il favorisé ! Hélas non, repartit-il, le maudit frere de la Beauté que j'aimie est de retour d'une maison de campagne, d'ou nous avions cru qu'il ne reviendrait que demain. Ce contretems m'a levé du plaisir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes Don Baltazar & moi des protestations d'amitié, & pour en ferrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce Cavalier, après que nous nous fûmes séparés, entra chez lui, & ne fit nullement connoître à Violante qu'il fut de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi perfides d'un côté, que sinceres de l'autre. Ensuite l'artificieux Don Baltazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la Dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta la-dessus une longue fable qu'il avoit composée, & tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège, j'avois tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, & je lus ces paroles qu'il contenoit. *J'irai demain dîner chez Donna Inès. Vous savez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je pretens avoir un tête à tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long tems cette faveur, que vous me paroissez mériter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissoit pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux son trouble & son embarras. J'étois si plein de mes espérances, que je ne me mettois gueres en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'apperçusse enfin de son agitation. Il courut avertir son beau frere de cette aventure. J'ignore ce qui se passa entre eux; je sais seulement que Don Baltazar vint frapper à la porte de Donna Inès, dans le tems que j'étois chez cette Dame avec Violante. Nous fumes que c'étoit lui, & je me sauvai par une porte de derriere avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les femmes que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, se rassurerent, & le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Donna Inès, & à sa femme, c'est une chose qui n'est pas venue à ma connoissance.

Cependant,

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de Don Baltazar, je sortis en le maudissant, & je retournai à la grande place, ou j'avois donne rendez-vous à Laméla. Je ne l'y trouvai point. Il avoit aussi ses petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, & me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma Nymphé chez Donna Inès. Je ne fais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser. Mais tandis que seul avec ma Dame, je la pressois de faire mon bonheur, son mari, que le ciel confonde, est venu frapper à la porte de la maison. Il a fallu songer à me retirer promptement. Je suis sorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le facheux qui rompoit toutes mes mesures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui sentoît une secrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari, je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh ! je suivrai vos conseils, lui repliquai-je, & je puis vous assurer, que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose ; que je ne manquasse pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire, qu'elle est résolue à me faire entrer chez elle ; mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette Dame est prudente, dit-il ! Je m'offie à vous accompagner. Ah mon cher ami ; m'écriai-je tout transporté de joie, & jettant mes bras au cou de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune homme qui est un César. Il sera de la partie, & vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de son zèle. Enfin j'acceptai les secours qu'il m'offroit, & nous donnant rendez-vous sous le balcon de Violente à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beaufrere, qui étoit le César en question ; & moi je me promenai jusqu'au soir avec Laméla, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le pan-

neau. Je conviens que cela n'étoit gueres pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me présenter devant les fenêtres de Violante : Ambroise & moi, nous y parumes armés de bonnes rapières. Nous y trouvames le mari de ma Dame avec un autre homme, ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant son beaufrere, il me dit : Seigneur, voici le Cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre Maîtresse, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de ma Nymphe. Une espee de Duegne vint ouvrir. J'entrai, & sans prendre garde à ce qui se passoit derriere moi, je m'avançai dans une salle où étoit Violante. Pendant que je saluois cette Dame, les deux traîtres qui m'avoient suivi dans la maison, & qui en avoient fermé la porte si brusquement après eux qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors decoudre. Ils me chargerent tous deux en même tems, mais je leur fis voir du païs. Je les occupai l'un & l'autre de maniere qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus sure pour se venger. Je perçai l'époux. Son beaufrere le voyant hors de combat, gagna la porte que la Duegne & Violante avoient ouverte pour se sauver, tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne savoit précisément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournames à notre auberge. Nous primes ce que nous y avions de meilleur, & montant sur nos mules nous sortîmes de la ville sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des suites, & qu'on feroit dans Tolède des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allames coucher à Villarubia. Nous logeames dans une hôtellerie, où quelque tems après nous il arriva un Marchand de Tolède qui alloit à Ségorbe. Nous soupames avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, & il étoit si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute sorte de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partoisi ce matin, j'ai appris ce
triste

triste événement. On cherchoit par tout Violante, & l'on m'a dit que le Corrégidor, qui est parent de Don Baltazar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je fais.

Je ne fus gueres alarmé des recherches du Corrégidor de Tolède. Cependant je formai a résolution de sortir promptement de la Castille Nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout, & que sur le portrait qu'elle feroit de ma personne à la Justice, on mettroit des gens à mes trousses. Cela fût cause que dès le jour suivant nous évitâmes le grand chemin par précaution. Heureusement Laméla connoissoit les trois quarts de l'Espagne, & savoit par quels détours nous pouvions sûrement nous rendre en Arragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville : & par des sentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un Hermitage. Effectivement c'étoit celui où vous êtes venu hier au soir me demander un azyle.

Pendant que j'en considérois les environs, qui offroient à ma vue un paysage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce tems-là cette grotte servoit de retraite à un vieil Hermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'étoit un saint homme, & qu'il me tint des discours qui penserent me détacher du monde. Il vit peut être encore, je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de-dessus sa mule, & entra dans l'Hermitage. Il y demeura quelques momens, puis il revint, & m'appellant : Venez, me dit-il. Don Raphaël, venez voir une chose très touchante. Je mis aussitôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, & je suivis Laméla dans la grotte, où j'aperçus sur un grabat un vieil Anachorete tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaisse lui couvroit l'estomac, & l'on voyoit dans ses mains jointes un grand rosaire entrelassé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort commençoit déjà à fermer, & après nous avoir envisagés un instant ; *Qui que vous soyez, nous dit-il, mes Freres, profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé*

quarante années dans le monde, & soixante dans cette solitude. Ah ! qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaisirs me paroît long, & qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court ! Hélas ! Je crains que les austérités de frere Juan n'aient pas assez expié les péchés du Licentié Don Juan de Solis.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces sortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins mêmes. Mais nous n'en fûmes pas long tems touchés. Nous oubliames bientôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençames à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'Hermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frere Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes provisions, que des noisettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ses gencives. car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenoit, tout ce que nous considérons nous faisoit regarder ce bon Anachorette comme un Saint. Une chose seule nous choquoit, nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre, qu'il avoit mis sur une table, & par lequel il prioit la personne qui liroit ce billet, de porter son rosaire & ses sandales à l'Eveque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau Pere du Désert pouvoit avoir envie de faire un pareil présent à son Evêque. Cela nous sembloit blesser l'humilité, & nous paroissoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être aussi, n'y avoit il là-dedans que de la simplicité. C'est ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cette Hermitage. Déguisons-nous en Hermites. Enterrons le Frere Juan. Vous passerez pour lui ; & moi, sous le nom de Frere Antoine, j'irai quêter dans les villes & les bourgs voisins. Outre que nous serons à couvert des perquisitions du Corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici : j'ai à Cuença de bonnes connoissances que nous pourrons entretenir.

J'approuvai cette bi-
zaire

Je t'embrasse tout de bon

zarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroïse me disoit, que par fantaisie, & comme pour jouer, un rôle dans une Piece de Théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, & nous y enterrâmes modestement le vieil Anachorete, après l'avoir depouillé de ses habits, c'est à dire d'une simple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes aussi la barbe pour m'en faire une postiche, & enfin après ses funérailles nous prîmes possession de l'Hermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chere le premier jour ; il nous fallut vivre des provisions du défunt : mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Lamela se mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le soir il revint chargé de vivres, & d'autres choses qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui même une robe de bure, & une petite barbe rousse de crins de cheval, qu'il s'attacha si artistement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du Frere Juan. Il me l'appliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un & l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions sans rire nous regarder sous ces habits, qui véritablement ne nous convenoient gueres. Avec la robe du Frere Juan, j'avois son rotin & ses sandales, dont je ne me fis pas un scrupule de priver l'Evêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'Hermitage, sans y avoir vu paroître personne, mais le quatrième, il entra deux païsans dans la grotte. Ils apportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt, qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai sur notre grabat dès que je les aperçus, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le son de la voix du Frere Juan, dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie. Ils parurent seulement étonnés de rencontrer-là un autre Hermite : mais Lamela remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite : Mes freres, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitte un
Her.

Hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & discret Frere Juan, qui dans l'extreme vieillesse où il est, a besoin d'un camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les païsans donnerent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, & témoignèrent qu'ils étoient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saintes personnalités dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande besace qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'Hermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les âmes chrétiennes. Vive Dieu ! on diroit que vous avez été Frere Queteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine Nymphé, appelée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée. Elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres Béates, qui édifient le monde en public, & mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnoissoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, Madame Barbe est il possible que vous ne vous remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise ? Par ma foi, Seigneur de Lamela s'est-elle écriée, je ne me serois jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu Hermite ? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti. Le détail est un peu long, mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus, je vous amènerai le Frere Juan mon compagnon. Le Frere Juan, a-t-elle interrompu, ce bon Hermite qui a un Hermitage auprès de cette ville ? Vous n'y pensez pas, on dit, qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit qu'il a eu cet âge là, mais il a bien rajeuni depuis quelques jours, il n'est pas plus vieux que moi. Hé bien, qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces Bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'Anachorete, & sans façon nous fîmes connoître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrèrent de quoi sont capables de fausses Dévotes, quand elles bannissent la grimace. Nous passâmes presque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, & nous mangeâmes avec ces Nymphes plus des deux tiers de nos espèces. Mais un jaloux qui a tout découvert en a informé la justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'Hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise, en quête à Cuença, rencontra une de nos Béates, qui lui donna un billet & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre, que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la, au frere Juan, & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, Messieurs, que Laméla m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que Don Raphaël & ses Auditeurs tinrent ensemble, & de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du Bois.

QUAND Don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu long, Don Alphonse par politesse lui témoigna qu'elle l'avoit fort divertie. Après cela le Seigneur Ambroise prit la parole, & l'adressant au compagnon de ses exploits : Don Raphaël, lui dit-il, songez que le Soleil se couche : il seroit à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade, il faut déterminer l'endroit où vous voulons aller. Pour moi, reprit Laméla, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de tems, que nous gagnions Réquena cette nuit, & que demain nous entrions dans le

Royaume

Royaume de Valence, ou nous donnerons l'essor à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrere, qui croyoit là-dessus ses presentimens infailibles, se rangea de son opinion. Pour Don Alphonse & moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, sans rien dire, le résultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Requena, & nous commençames à nous y disposer. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin, puis nous chargeames le cheval de l'outre & du reste de nos provisions. Ensuite, la nuit qui survint nous prêtant l'obscurité dont nous avions besoin pour marcher sûrement, nous voulumes sortir du Bois ; mais nous n'eumes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière, qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela, dit Don Raphaël ? Ne seroit-ce point les Furêts de la Justice de Cuença qu'on auroit mis sur nos traces, & qui nous sentant dans cette Forêt, nous y viendroient chercher ? Je ne le crois pas, dit Ambroise, ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, & ils seront entrés dans ce Bois pour y attendre le jour ; mais, ajouta-t-il, je puis me tromper, je vais connoître ce que c'est ; demeurez ici tous trois, je serai de retour dans un moment. A ces mots il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée, il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'opposent à son passage, & regarde avec toute l'attention que la chose lui paroît mériter. Il vit sur l'Herbe autour d'une chandelle qui bruloit dans une motte de terre, quatre hommes assis, qui achevoient de manger un pâté, & de vider une assez grosse outre qu'ils baïsoient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une Femme & un Cavalier attachés à des arbres, & un peu plus loin une Chaise roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devoient être des voleurs ; & les discours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. Les quatre brigands faisoient voir une égale envie de posséder la Dame qui étoit tombée entre leurs mains, & ils parloient de la tirer au fort. Lamela instruit de ce que c'étoit vint nous rejoindre,

réjoindre, & nous fit un fidele raport de tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Messieurs, dit alors Don Alphonse, cette Dame & ce Cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, font peut être des personnes de la premiere qualité. Souffrions-nous que des brigands les fissent servir de victimes à leur barbarie & leur brutalité ? Croyez moi, chargeons ces bandits, qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit Don Raphaël. Je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise de son côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, & dont il prévoyoit, disoit il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun Chevalier Errant ne se montra plus prompt au service des Demoiselles. Mais pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand ; car Laméla nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liames notre cheval à un arbre, & nous nous aprochames à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faisoient un bruit qui nous aidait à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvrirent, puis tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurames dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme & la femme, que la crainte tenoit saisis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes, en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie, qu'Ambroise soutenoit être à une demi-lieue de là, & qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, & les tirâmes
hors

Then putting the guns & then

hors du Bois, en tenant la bride de leurs mules. Nos Anachorettes visiterent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allames reprendre le cheval de Don Alphonse. Nous primes aussi ceux des voleurs, que nous trouvames attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Ensuite emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le Frere Antoine, qui monta sur un des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivames pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du Bois.

Nous frappames rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maison. L'hôte & l'hôtesse se leverent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroïssoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse & l'illustre fils de Lucinde donnerent la main au Cavalier & à la Dame pour les aider à descendre de la chaise, ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit la bien des complimens, & nous ne fîmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étoit le Comte de Polan lui-même & sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sauroit dire quelle fut la surprise de cette Dame, non plus que celle de Don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le Comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle maniere les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, après avoir tué son postillon, un page & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoît vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il feroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce Seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance ; & comme nous jugeames Raphaël & moi que nous ferions plaisir à Don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le Comte de Polan. Belle Séraphine, dit tous bas Don Alphonse à la Dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni

de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Hé quoi, leur répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie & l'honneur ! C'est à vous que nous sommes mon Pere & moi, si redevables ? Ah Don Alphonse ! pourquoi avez vous tué mon frere ? Elle ne lui en dit pas davantage ; mais il comprit assez par ces paroles, & par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperdûment Seraphine, il n'en étoit gueres moins aimé.

Fin du cinquieme Livre.

LES

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I.

*De ce que Gil Blas & ses Compagnons firent après avoir
quitté le Comte de Polan. Du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle manière il fut exécuté.*

LE Comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, apella l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre furement à Tunis, ou il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce Seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes de l'hôtellerie, & suivîmes la route qu'il plut à Laméla de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce Bourg & Réquena. Nous y passâmes la journée à nous reposer, & à compter nos finances, que l'argent des voleurs avoit fort augmentées ; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens pistoles. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin nous entrâmes dans le Royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, & nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau
d'une

d'une onde cryſtalline qui alloit joindre lentement les eux de Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prétoient, & l'herbe que le lieu fournisſoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette réſolution.

Nous mêmes donc là pied à terre, & nous nous diſpoſions à paſſer la journée fort agréablement ; mais lorsque nous voulumes déjeuner, nous nous aperçumes qu'il nous reſtoit très peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenu un corps ſans ame. Meſſieurs, nous dit Ambroïſe, les plus charmantes retraites ne me plaiſent gueres ſans Bacchus & ſans Cérès. Il faut renouveler nos proviſions. Je vais pour cet eſſet à Xelva. C'eſt une aſſez belle ville qui n'eſt qu'à deux lieues d'ici, j'aurai bientôt fait ce petit voyage. En parlant de cette ſorte, il chargea un cheval de l'autre & de la beſace, monta deſſus, & ſortit du bois avec une viteſſe qui promettoit un prompt retour.

Il ne revint pourtant pas ſitôt qu'il nous l'avoit fait eſpérer. Plus de la moitié du jour s'écoula. La nuit même déjà s'aprétoit à couvrir les arbres de ſes ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choſes dont il revint chargé. Il apportoit non ſeulement l'outre pleine d'un vin excellent, & la beſace remplie de pain & de toute ſorte de gibier rôti ; il y avoit encore ſur ſon cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il ſ'en aperçut & nous dit en ſouriant : Je le donne à Don Raphaël, & à toute la terre enſemble, à deviner pourquoi j'ai acheté ces hardes là. En diſant ces paroles il déſit le paquet, pour nous montrer en détail ce que nous conſidérons en gros. Il nous fit voir un manteau & un robe notre fort longue ; deux pourpoints avec leurs haut-de-chaufſſes ; une de ces écritaires composées de deux pièces liées par un cordon, & dont le cornet eſt ſéparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc ; un cademat avec un gros cachet & de la cire verte ; & lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ſes emplettes, Don Raphaël lui dit en plaiſantant : Vive Dieu, Monſieur Ambroïſe, il faut avouer que vous avez fait-là un bon achat ! Quel uſage, ſ'il vous plait,

delit noir

plaît, en pretendez-vous faire ? Un admirable, répondit Laméla. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons, & je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cens. Comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nipes inutiles ; & pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un Rôtisseur, où j'ai ordonné qu'on mit à la broche six perdrix, autant de poulets & de lapraux. Tandis que ces viandes cuisoient, il arrive un homme en colere, & qui se plaignant hautement des manieres d'un Marchand de la ville à son égard, dit au Rôtisseur ; Par Saint Jaques, Samuel Simon est le Marchand de Xelva le plus ridicule ! Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap. Cependant il fait bien que je suis un Artisan solvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux Personnes de qualité. Il aime mieux hazarder avec eux, que d'obliger un honnête Bourgeois sans rien risquer. Quelle maine ! le maudit Juif ! puisse t-il y être attrapé ! Mes souhaits seront accomplis quelque jour. Il y a bien des Marchands qui m'en répondroient.

En attendant parler ainsi cet Artisan, qui a dit beaucoup d'autres choses encore, j'ai eu je ne fais quel présentiment que je friponnerois ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à l'homme qui se plaignoit de ce Marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très mauvais caractère, a-t-il répondu brusquement. Je vous le donne pour un usurier des plus vifs, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'est un Juif qui s'est fait Catholique ; mais dans le fond de l'ame il est encore Juif comme Pilate, car un dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté un oreille attentive à tous les discours de l'Artisan, & je n'ai pas manqué au sortir de chez le Rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne. On me la montre. Je parcours des yeux sa boutique. J'examine tout. Et mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digere, & qui me paroît digne du valet du Seigneur

neur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achette ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'Inquisiteur ; l'autre pour représenter un Gréfier ; & le troisieme, enfin, pour faire le personnage d'un Alguazil.

Ah mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit Don Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée ! le beau plan ! Je suis jaloux de l'invention. Je donneroies volontiers les plus grand traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux ! Oui Laméla, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, & l'exécution ne doit pas t'inquieter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent, ils sont tout trouvés. Tu as un air de Béat, tu feras fort bien l'Inquisiteur. Moi je représenterai le Gréfier, & le Seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle d'Alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués ; demain nous jouerons la piece, & je réponds du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contretens qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très confusément le projet que Don Raphaël trouvoit si beau ; mais on me mit au fait en soupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une parti du gibier, & fait à notre outre une copieuse saignée, nous nous étendîmes sur l'herbe, & nous fûmes bientôt endormis. Debout, debout, s'écria le Seigneur Ambroise a la pointe du jour, Des gens qui ont de grandes entreprises à exécuter ne doivent pas être paresseux. Malpeste, Monsieur l'Inquisiteur, lui dit Don Raphaël en se reveillant, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour Monsieur Simon. J'en demeure d'accord, reprit Laméla. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe. N'est-ce pas là un villain songe pour lui, Monsieur le Grefier ? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunames gayement, & nous nous disposames ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe & d'un manteau, desorte qu'il avoit tout l'air d'un Commissaire du Saint Office. Nous nous habillames aussi, Don Raphaël & moi, de façon que nous ne ressemblions pas mal aux Gréfiers & aux Alguazils. Nous employames bien du tems à nous dé-

guiser

guiser, & il étoit plus de deux heures après midi, lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressoit, & que nous devions ne commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous en allâmes qu'au petit pas, & nous nous arrêtâmes aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de Don Alphonse, qui se fut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un Cabaretier qui demouroit à deux pas de sa maison. Monsieur l'Inquisiteur marchoit le premier. Il entre, & dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrois vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une salle, où Laméla se voyant seul avec nous, lui dit : Je suis commissaire du Saint Office, & je viens ici pour une affaire très importante. A ces paroles le Cabaretier pâlit, & répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné sujet à la Sainte Inquisition de se plaindre de lui. Aussi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence ! Elle est sévère, mais toujours juste. En un mot, pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain Marchand qu'on appelle Samuel Simon. On nous a fait de lui un très mauvais rapport. Il est, dit on, toujours Juif, & il n'a embrassé la Christianisme que par des motifs purement humaines. Je vous ordonne de la part du Saint Office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin & peut-être son ami, de vouloir l'excuser ; car je vous le déclare, si j'appерçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, Gréfi-er, poursuivit il, en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le Gréfi-er, qui déjà tenoit à la main son papier, & son écritoire, s'assit à une table, & se prépara de l'air du monde le plus sérieux à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le Commissaire Inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à

mes

mes questions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les Eglises? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, dit le Cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'Eglise. Bon, s'écria l'Inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les Eglises. Je ne dis pas cela, Monsieur le Commissaire, repliqua l'hôte, je dis seulement que je ne l'ai point vu. Il peut être dans une Eglise où je ferai, sans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Laméla, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon, je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, & pas un mot en sa faveur. Sur ce pied là, Seigneur Licentié, répartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connois point le Marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais appeller Gaspard son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis. Quelle langue! il vous dira toute la vie de son Maître, & donnera sur ma parole de l'occupation à votre Gréfier.

J'aime votre franchise, dit alors Ambroise, & c'est témoigner du zèle pour le Saint Office, que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'Inquisition. Hâtez-vous donc, continuait-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez; mais faites les choses discrètement, que son Maître ne se doute point de ce qui se passe. Le Cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret & de diligence, il amena le garçon marchand. C'étoit un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le faisoit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un Inquisiteur nommé par le Saint Office pour informer contre Samuel Simon que l'on accuse de Judaïser. Vous demeurez chez lui, par conséquent vous êtes témoin de sa plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir, que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la Sainte Inquisition. Seigneur Licentié, répondit le garçon-marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint Office. Si l'on mettoit mon Maître sur mon chapitre, je
suis

fuis persuadé qu'il ne m'épargneroit point ; ainsi je ne le ménagerai pas non plus, & je vous dirai premièrement que c'est un sournois, dont il est impossible de démeler les mouvemens ; un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, & qui dans le fond n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grifette. . . . Je suis bien-aïse d'apprendre cela, interrompit Ambroïse ; & je vois par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la Religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentimens. Dites-moi, mangez vous du porc dans votre maison ? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit Monsieur l'Inquisiteur, écrivez, Gréfiere, qu'on ne mangé jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il on y mange sans doute quelquefois de l'agneau ? Oui, quelquefois, repartit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le Commissaire, écrivez, Gréfiere, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Laméla, si vous n'avez jamais vu votre Maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête & les flate. Ecrivez, Gréfiere, interrompit l'Inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfans des Chrétiens pour les égorger. L'aimable prosélyte ! Oh ! oh ! Monsieur Simon, vous aurez affaire au Saint Office sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux Catholique est attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué cela. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, & qu'il y demeure très long tems. Hé ! nous y voilà, s'écria le

le Commissaire, il fait le sabat, où je ne suis pas Inquisiteur. Marquez Gréfier, marquez qu'il observe religieusement le jeune du sabat. Ah l'abominable homme ! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem ? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'Histoire des Juifs, & de quelle maniere fut détruit le Temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise, ne laissez pas échapper ce trait-là. Gréfier ; écrivez en gros caracteres, que Samuel Simon ne respire que la restauration du Temple, & qu'il médite jour & nuit le rétablissement de la Nation. Je n'en veux pas savoir davantage, & il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffiroit pour faire bruler toute une Juiverie.

Après que Monsieur le Commissaire du Saint Office eut interrogé de cette sorte le garçon-marchand, il lui dit qu'il pouvoit se retirer ; mais il lui ordonna, de la part de la Sainte Inquisition, de ne point parler à son Maître de ce qui venoit de se passer. Gaspard promit d'obéir, & s'en alla. Nous ne tardâmes gueres à le suivre, nous sortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir ; & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les autres, il le fut bien davantage quand Laméla, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel, je vous ordonne de la part de la Sainte Inquisition, dont j'ai l'honneur d'être Commissaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le Marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arriere, comme si on lui eût donné un bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avoit voulu rendre suspect au Saint Office. Peut-être aussi, que ne se sentant pas trop bon Catholique, il avoit sujet d'apprehender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, & avec tout le respect que peut avoir un homme qui craint l'Inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Du-moins, lui dit Ambroise en y entrant, du-moins, recevez-vous sans rebellion les ordres du Saint Office ;

mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre, que contre le premier. Il se tint dans sa boutique, & nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où sans perdre de tems nous nous mîmes à chercher ses especes. Nous les trouvâmes sans peine. Elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistoient en un grand nombre de sacs ammoncelés mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité. Nous remplîmes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chausses, & dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler. Enfin nous en étions pesamment chargés sans qu'il y parût, & cela par l'adresse d'Ambroise, & par celle de Don Raphaël, qui me firent voir par là qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet après y avoir si bien fait notre main ; & alors, pour une raison que le Lecteur devinera fort aisément, Monsieur l'Inquisiteur tira son cadénat, qu'il voulut attacher lui-même à la porte. Ensuite il y mit le scellé, puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends de la part de la Sainte Inquisition de toucher à ce cadénat, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le propre sceau du Saint Office. Je reviendrai ici demain à la même heure pour le lever, & vous apporter des ordres. A ces mots il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse & de légèreté, qu'à peine touchons-nous la terre malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville, & remontant sur nos chevaux nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâces au Dieu Mercure d'un si heureux événement.

CHAPITRE II.

De la résolution que Don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure.

NOUS allames toute la nuit selon notre louable coutume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quitâmes volontiers le grand-chemin pour gagner des faules, que nous aperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeâmes pas à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces faules faisoient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, & nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, & nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu. Ensuite nous achevâmes de vider notre besace & notre outre. Après un ample déjeuner, nous comptâmes tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon, ce qui montoit à trois mille ducats. Desorte qu'avec cette somme, & celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il falloit aller à la provision, Ambroise & Don Raphael après avoir quitté leurs habits d'Inquisiteur & de Gréfier, dirent qu'ils vouloient se charger de ce soin là tous deux ; que l'aventure de Xelva ne faisoit que les mettre en goût ? qu'ils avoient envie de se rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne se présenteroit pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces faules, nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. Seigneur Don Raphaël, m'écriai je en riant, dites nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long tems. Ce soupçon nous offense, répliqua le Seigneur Ambroise ; mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusable de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne serions pas plus de scrupule de vous abandonner, que les cama-

rades que nous avons laissés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confreres à qui nous avons faufsé compagnie, étoient des personnes d'un fort mauvais caractère, & dont la société commençoit à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associés dans la vie civile que l'intérêt divise moins ; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, Seigneur Gil Blas, poursuivit Laméla, je vous prie, vous & le Seigneur Don Alphonse d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'esprit en repos sur l'envie que nous avons Don Raphaël & moi d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là dessus tout sujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tous deux nantis, & je puis vous assurer que nous partirons Ambroise & moi sans appréhender que vous nous souffriez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne-foi ne vous ferez-vous pas entierement à nous ? Oui, Messieurs, leur dis-je, & vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur le champ chargés de l'outre & de la besace, & me laisserent sous les faules avec Don Alphonse, qui me dit après leur départ : Il faut, Seigneur Gil Blas, que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis déjà repenti. Hier au soir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convient point à un jeune-homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens aussi vicieux que Don Raphaël & Laméla : Que si par malheur un jour & cela peut fort bien arriver, le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la Justice, j'aurai la honte d'être pimi avec eux comme un voleur, & d'éprouver un chatiment infame. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, & je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de
me

me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous déprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je. Quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'Alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes des piéces soient de mon goût. Je prends le Ciel à témoin, qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Ma foi, Monsieur Gil Blas, si la Justice venoit à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendrait. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, Seigneur Don Alphonse, à demeurer en si bonne compagnie, & si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces Messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain matin, où dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposois. Gagnons Valence, me dit-il, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la République de Venise. Ne vaut il pas mieux embrasser le parti des armes que de mener la vie lâche & coupable que nous menons ? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons ? Ce n'est pas, ajouta-t il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis : mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune à la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai Don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens, & nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est à dire, de déménager sur le champ avec la caisse ; la confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laissant maîtres des especes, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée.

Ambroise & Don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La premiere chose qu'ils nous dirent fut, que leur voyage avoit été très heureux ; qu'ils venoient de jeter les fondemens d'une fourberie, qui selon toutes les apparences nous feroit encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait ; mais Don Alphonse prit alors la parole, & leur

& leur déclara qu'il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous primes congé d'eux le lendemain, après avoir fait un partage égal de nos especes, & nous tirames vers Valence.

CHAPITRE III. & dernier.

Après quel désagréable incident Don Alphonse se retrouva au comble de sa joie, & par quelle aventure Gil Blas se vit tout à-coup dans une heureuse situation.

NOUS poussâmes gayement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec redoublemens, qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point-là de Médecins, & j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes soins acheverent de le rétablir. Il se montra très sensible à tout ce que j'avois fait pour lui : & comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurames une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin ; toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le Ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des païsans de l'un & de l'autre sexe, qui dansoient en rond & se réjouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur faite, & Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il aperçut le Baron de Steinbach, qui de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec transport : Ah Don Alphonse, c'est vous ! l'agréable rencontre ! pendant qu'on vous cherche partout, le hazard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, & courut embrasser le Baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard : vous allez apprendre qui vous êtes & jouir d'un plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château.

teau. J'y entrai aussi avec eux ; car tandis qu'ils s'étoient embrassés, j'avois mis pied à terre, & attaché nos chevaux à un arbre. Le Maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très bonne mine : Seigneur lui dit le Baron de Steinbach, en lui présentant Don Alphonse, vous voyez votre fils. A ces mots, Don César de Leyva, ainsi se nommoit le Maître du château, jette ces bras au cou de Don Alphonse, & pleurant de joie : Mon cher fils, lui dit-il, reconnoissez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laissé ignorer si long tems votre condition, croyez que je me suis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois soupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois épousé votre Mere par inclination, elle étoit d'une naissance fort inférieure à la mienne. Je vivois sous l'autorité d'un Pere dur, qui me réduisoit à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le Baron de Steinbach seul étoit dans ma confiance, & c'est de concert avec moi, qu'il vous a élevé. Enfin mon Pere n'est plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t il, je vous marie avec une jeune Dame dont la noblesse égale la mienne. Seigneur interrompit Don Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, sans apprendre en même tems que vous voulez me rendre malheureux ! Ah Seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre Pere ! S'il n'a point approuvé vos amours, du-moins il ne vous a point force de prendre une femme. Mon fils, repliqua Don César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos desirs. Mais ayez la complaisance de voir la Dame que je vous destine, c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit une personne charmante, & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne vous pas contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château, suivez-moi, vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En disant cela, il conduisit Don Alphonse dans un appartement où je m'introduisis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte de Polan avec ces deux filles Séraphine & Julie, & Don Fernand de Leyva son gendre qui étoit neveu de Don César. Il y avoit encore d'autres
Dames

Dames & d'autres Cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans, que les païsans des environs s'étoient assemblés ce jour la pour se rejouir. Sitôt que Don Alphonse parut, & que son Pere l'eut présenté a la compagnie, le Comte de Polan se leva & courut l'embrasser, en disant, que mon libérateur soit le bien venu. Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses. Si vous avez tué mon fils vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par la je m'acquie envers vous. Le fils de Don César ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés ; & je ne fais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance, que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du Comte de Polan, ce Seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeoit du soin de faire ma fortune ; mais je le remerciai de sa générosité, & je ne voulus point quitter Don Alphonse, qui me fit Intendant de sa maison, & m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une restitution ; c'étoit commencer le métier d'Intendant par où l'on devoit le finir.



Fin du Premier Tome.

July 6 1859 263

Wichita in 1859 260 to 4

Wichita, 1859, 1860, 1861

Wichita, 1862, 1863, 1864

Wichita, 1865, 1866, 1867

Wichita, 1868, 1869, 1870

Wichita, 1871, 1872, 1873

Wichita, 1874, 1875, 1876

Wichita, 1877, 1878, 1879

Wichita, 1880, 1881, 1882

Wichita, 1883, 1884, 1885

Wichita, 1886, 1887, 1888

Wichita, 1889, 1890, 1891

Wichita, 1892, 1893, 1894

Wichita, 1895, 1896, 1897

340

55

opprim
etoller

1871

De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

— De la France

